

PA
8201
A5
1825
t.1

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

I.

303

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

NOUVELLE ÉDITION.

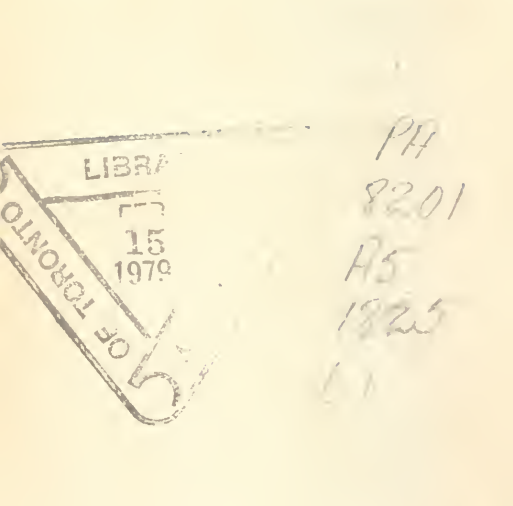
TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ GARNERY, LIBRAIRE,

RUE DE L'OBSERVANCE, N° 10.

1825.



PH
8201
H5
1925

PRÉFACE
HISTORIQUE
ET APOLOGÉTIQUE.

Abeïlard et Héloïse sont si connus par leurs amours, leurs malheurs et leur érudition profonde dans les langues orientales, que les éloges que nous en pourrions faire n'étendraient pas davantage la juste réputation qu'ils se sont acquise depuis plus de dix siècles.

Qu'il nous soit permis seulement de parler du recueil intéressant dont nous offrons au Public une nouvelle édition; mais, avant tout, nous le supplions d'être intimement persuadé des sentimens de reconnaissance dont nous sommes pénétrés, de l'accueil favorable qu'il a bien voulu faire à la dernière. Le juste hommage que nous lui rendons ne nous acquittera jamais en-

vers lui. Les soins que nous avons apportés à celle-ci, tant à la partie littéraire qu'à la partie typographique, nous font espérer la même indulgence. Cette édition est non-seulement revue et corrigée avec la plus scrupuleuse attention, mais elle est encore augmentée considérablement, entr'autres, de deux *Epîtres d'Abeilard à Héloïse*, en vers, qui n'avaient pas encore paru : heureux si le public les lit avec autant de plaisir que l'*Epître d'Héloïse à Abeilard*, de M. Saurin, dont nous avons cru devoir enrichir aussi cette collection, que nous avons ornée des portraits d'Abeilard et d'Héloïse, gravés d'après les originaux de Gardener, fameux peintre de Londres. Nous n'avons, enfin, épargné ni peine ni dépense pour rendre cette édition supérieure à la précédente; et nous osons croire qu'elle

sera, au moins, aussi recherchée, renfermant tout ce qui a été écrit, jusqu'à ce jour, sur ces célèbres et malheureux amans.

Nous avons été dans la nécessité de faire quelques légers changemens dans la *Vie d'Abeilard et d'Héloïse*, qui est à la tête de ce recueil, et dont le lecteur ne nous saura pas mauvais gré. Abeilard et Héloise, si connus, et en même temps, si inconnus (1), y paraîtront au

(1) Lorsque nous parlons d'Abeilard et d'Héloïse inconnus, ce n'est que pour ceux qui ne connaissent ce grand homme et son épouse que d'après des histoires de leurs amours, plutôt romanesques que véritables, et dont il a paru plusieurs copies imprimées, une entr'autres, en 1700, sous le titre d'*Histoire des amours d'Abeilard et d'Héloïse*, dans laquelle l'auteur a donné une libre carrière à son imagination, ayant préféré les traits de la fable et même de la plus noire calomnie, à la

naturel. On y verra Abeilard, né avec un grand esprit, capable des sciences les plus sublimes, devenu grand philo-

---

pure vérité. Nous ne citerons que les suivans : selon cet écrivain, Héloïse est fille naturelle du chanoine Fulbert, qui l'avait eue d'un commerce clandestin avec une fille nommée *Geneviève*, qui accoucha d'Héloïse à Corbeil, dans une maison appartenant à Fulbert, où, après avoir été élevée jusqu'à l'âge de sept ans, il la mit dans un couvent comme sa nièce. L'éducation particulière qu'il lui donna, le fit soupçonner d'en être plutôt le père que l'oncle, comme il en faisait lui-même courir le bruit. (Chose absurde et contre toute vraisemblance; comme s'il n'eût pas été de la prudence d'un ecclésiastique, tel qu'était Fulbert, d'ensevelir pour toujours dans l'obscurité un événement aussi criminel, surtout dans le siècle où il vivait, où les devoirs de la religion étaient bien mieux remplis que dans celui-ci.) Le même historien nous dit qu'Abeilard fut extrêmement surpris d'apprendre la naissance sus-

sophe, malgré ses inclinations trop tendres, la fin tragique de son amour pour Héloise l'ayant conduit à une gé-

---

pecte d'Héloïse, qu'il aimait jusqu'à l'adoration, et qu'il croyait sincèrement nièce de Fulbert. On donne, dans ce roman, des rivaux à Abeilard, et on ne craint pas d'avancer qu'Héloïse, loin d'être insensible à la passion qu'elle faisait naître en leur cœur, les écoutait si favorablement qu'elle répondait à leur tendresse. On lit aussi qu'Héloïse eut des rivales, mais qui toutes ont trouvé Abeilard aussi indifférent pour elles qu'il était amoureux d'Héloïse. Cet auteur, si fertile en inventions, s'annonce comme ayant travaillé d'après les œuvres complètes d'Abeilard, où il a, dit-il, puisé tous ces faits singuliers, et d'après lesquelles il a traduit les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, qui terminent son volume. Cependant, dans ces œuvres (si ce sont les mêmes que nous avons sous les yeux), il n'y a pas un mot de tous ces faits qu'il rapporte comme vrais. Il faut croire que cet écrivain a regardé Abeilard et Héloise comme

néreuse pénitence. Entré dans l'état monastique, il y paraîtra un des plus illustres abbés de son temps, et comme un martyr par l'austérité de sa vie, et par les cruelles persécutions qu'il souffre pour maintenir la discipline régulière. La grandeur de son âme, sa patience héroïque, éclatent dans toutes ces traverses. Cependant on le voit fondateur d'ordre et de lois qui vont de

---

des êtres chimériques, par l'excès de l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, ou qu'il les a confondus avec ces hommes faibles et pusillanimes qui se laissent entraîner aux charmes inévitables de ce dieu toujours vainqueur des mortels, même les plus puissans, ce qui l'a peut-être engagé (comme bien d'autres ont fait) de semer dans son Histoire d'Abeilard, ces épisodes fabuleux que l'on ne trouve que dans ces éditions informes, et qui sont heureusement épuisées.

pair avec celles des Basiles, des Pacômes, des Bernards, etc., etc.

Ce portrait surprendra, sans doute, ceux qui se sont formé des idées fort différentes de la vertu d'Abeilard ; mais comme la vérité est toujours agréable, nous nous flattons que celle-ci ne déplaira pas au public éclairé.

La pénitence d'Héloïse est un exemple pour celles qui ont eu le malheur de l'avoir suivie dans ses égaremens. Pendant vingt-deux années qu'elle a survécu à son malheureux époux, elle est un modèle de vertus religieuses, et de conduite pour les supérieures. Enfin, Héloïse nous donne à douter si la vie d'Abeilard est plus digne d'admiration que la sienne.

Les monumens anciens et nouveaux, dont nous avons tiré l'abrégé de l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard, sont si

certains, que nous n'avons pas lieu de craindre d'être accusés d'avoir donné dans de faux préjugés. C'est dans les Œuvres complètes d'Abeilard que nous avons puisé les faits principaux et toutes les circonstances de sa vie : ces Œuvres ont été publiées par François d'Amboise, conseiller d'état, et l'un des plus savans magistrats du royaume. Elles parurent en 1616, en 1 vol. *in*-4°. Elles contiennent les *Epîtres d'Abeilard* et celles d'*Héloïse*, l'histoire de leurs malheurs, avec les notes d'André Duchesne, ainsi que des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul aux Romains*. On ne publia ces Œuvres, qui sont les plus estimées, qu'après avoir été revues et corrigées sur dix à douze manuscrits de quatre à cinq cents ans d'antiquité.

Ceux, d'entre nos lecteurs, qui vou-

dront s'assurer de la vérité des faits que nous avons cités dans la *Vie d'Abeilard*, pourront se donner la peine de consulter, comme nous l'avons fait, les ouvrages suivans :

Les *Conciles de l'Eglise de France*; les *Lettres de saint Bernard*, celles de *Pierre-le-Vénérable*, abbé de Clugny; l'*Histoire d'Othon de Frizingue*; l'*Apologie d'Abeilard*, par M. d'Amboise; les *Annales* de M. d'Argenlré et de Papire Masson; les *Recherches d'Etienne Pasquier;* l'*Histoire de Bretagne*, de dom Lubineau; l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, par dom Félibien; *la Vie d'Abeilard et d'Héloïse*; par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, qui parut en 1721, en deux vol. *in*-12; les véritables *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, avec une *Préface apologétique*, et la *Censure des Docteurs de Paris*, par le

même, en deux vol. *in*-12, et dont il y a eu deux éditions, la première à Londres, et la seconde à Paris, en 1723.

Il est encore d'autres savans qui ont parlé d'Abeilard comme du plus habile théologien de son siècle, tels que de Foulgues, prieur de Deuil; Vincent de Beauvais; Paul Émile; du Haillan; Belleforest; Vignier; Trithême de Sainte-Marthe; Louis Jacob, tome IV, *Gallia christiana*, *de Script.* Cabilou; Camusat, *in Antiquit. Tricass.*, et Moréri dans son Dictionnaire historique: les curieux peuvent approfondir, dans tous ces auteurs, les faits que nous avons avancés.

Tous ces écrivains, anciens et modernes, s'accordent parfaitement, et confirment la plupart des faits que nous avons rapportés. Ce qu'il y a d'étonnant

et de rare, c'est qu'entre tant d'amis et d'ennemis qu'eurent Abeilard et Héloïse, et qui ont écrit pour ou contre eux, on ne remarque aucune contrariété de sentimens dans les principales circonstances de leur vie. Ces auteurs sont d'autant plus dignes de foi, que quelques-uns ont vécu avec Abeilard, et qu'ils ont été témoins de ce qui s'est passé de son temps.

Quant aux *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, traduites librement du latin, par M. le comte de Bussy Rabutin, dont la première édition parut en 1695, il nous a semblé que le public en avait vu avec plaisir la réimpression dans ce recueil : ce qui justifie le sentiment de Malherbe, un de nos plus grands poëtes du dernier siècle, qui assure que ces *Lettres* sont un chef-d'œuvre, tant pour l'élégance du style, que pour

la pureté de la diction : aussi, dans sa grammaire, en recommande-t-il expressément la lecture pour se perfectionner, dit—il, dans la langue française. (Voy. l'*Avertissement* qui précède ces Lettres, tom. I, pag. 98). Ces Lettres eurent tant de succès, que M. de Beauchamps, homme d'esprit, et connu avantageusement dans la littérature, par des poésies agréables, les a mises en vers. Elles furent si bien accueillies, qu'il s'en fit trois éditions; la première, en 1714; la seconde, en 1721, et la troisième, en 1737.

Nous commençons le second volume par la fameuse *Lettre d'Héloïse à Abeilard*, du célèbre Pope. Tout le monde sait le succès prodigieux qu'elle a eu en Angleterre, et que c'est à cette ingénieuse lettre que l'on doit toutes les épitres en vers qui ont enrichi notre

littérature depuis seize à dix-huit-ans, et dont les plus connues rendent ce recueil précieux, telles que celles de MM. Colardeau, Dorat, Feutry, Mercier, Saurin, etc., etc.

La *Lettre d'Abeilard à Héloïse*, par un auteur moderne, a été faite pour servir de réponse à la lettre de Pope. Quoiqu'il n'y règne pas le même feu, et qu'on n'y aperçoive pas le même enthousiasme et le même génie qui ont conduit la plume de l'auteur anglais, nous osons cependant assurer, d'après les différens jugemens que nous en avons entendu porter, qu'elle renferme des beautés frappantes, des expressions tendres et élevées, et des sentimens si délicats, que Pope ne l'eût peut-être pas désavouée, si on la lui eût attribuée.

Les *Epitres* en vers, qui suivent, sont précédées d'une idée très-précise

des Amours d'Héloise et d'Abeilard, afin de ne point renvoyer le lecteur au premier volume.

Si nous convenons, et c'est aussi de l'avis de tous les littérateurs, que les *Lettres* et les *Epîtres* en vers, qui font toute la richesse de cette collection, sont autant de petits chefs-d'œuvre de poésie et de sentiment, dans lesquels l'amour conjugal est exprimé avec des couleurs si vives et si naturelles, que l'on s'imagine, en les lisant, entendre les propres expressions de ces célèbres et malheureux époux, nous conviendrons aussi que les auteurs se sont beaucoup écartés de la vérité de l'histoire, en ce qu'elles ne respirent que l'amour le plus profane, et que les lettres originales latines sont, au contraire, pleines des plus grands sentimens et même de religion. Ces auteurs

sont cependant excusables, en ce qu'ils ont écrit en vers, et que, comme poëtes, la fiction leur est permise. D'ailleurs, lorsque dans les divers tableaux de l'amour qu'ils nous ont donnés, on n'y trouve que des peintures agréables et des expressions si conformes aux sentimens qu'Abeilard et Héloïse ont dû éprouver dans les différentes situations où ils se sont trouvés dans le cours de leur vie, on ne peut que couronner leurs travaux; ce que le public a déjà fait dans la personne de M. Colardeau, que l'Académie française avait admis au nombre de ses membres, et que la parque impitoyable vient de nous enlever à la fleur de son âge, sans qu'il ait pu jouir des lauriers qui lui étaient destinés.

On ne trouvera peut-être pas mauvais que nous ayons terminé cette col-

lection par quelques fragmens d'une pièce dramatique, en cinq actes en vers de M. Guis, de Marseille, intitulée : Héloïse et Abeilard. (Voyez à la fin du tom. II, l'*Avertissement* qui les précède.)

Un auteur, connu par des ouvrages où règne le plus pur sentiment, nous avait promis une épître d'Héloïse et d'Abeilard de sa composition; des occupations inattendues l'ont sans doute empêché d'y mettre la dernière main, et ont retardé l'effet de ses promesses. Nous sentons toute la perte que nous faisons, nous qui comptions surprendre agréablement le public par cette nouvelle production, qui, sûrement n'aurait pas moins intéressé le lecteur, que les ouvrages qui sont sortis, jusqu'à présent, de la plume féconde de cet aimable auteur.

Les moindres productions d'un homme célèbre sont toujours précieuses. C'est ce qui nous a déterminés à donner l'extrait de la lettre dont M. de Voltaire nous a honoré.

Monsieur,

Quoique j'avance, à pas de géant à mon seizième lustre, et que je sois presqu'aveugle, mon cœur ne vieillit point. Je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'Abeilard et d'Héloïse, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les *Lettres* et les *Epîtres* que je connaissais déjà en partie. Le choix que vous en avez fait, et l'ordre que vous y en avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la lettre de notre ami Pope m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre collection; elle est purement écrite et

avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendresse et le repentir! Il serait à désirer que tous ceux qui exercent l'art typographique eussent vos talens; le siècle des Elzevirs, des Estiennes, des Frobens, des Plantins, etc. renaîtrait. Je ne le verrai point, mais je mourrai, au moins avec cette espérance.

Je suis, etc.

Votre très-humble etc.

Du château de Ferney,
le 13 avril 1774.

LA VIE,
LES AMOURS
ET
LES INFORTUNES
D'ABEILARD
ET
D'HÉLOÏSE

Il est peu de personnes qui ignorent les infortunes d'Abeilard et d'Héloïse. Tout le monde sait qu'ils furent aussi célèbres par leur profonde érudition dans les langues orientales (hébraïque, grecque et latine) qu'ils furent malheureux dans leurs amours. Pierre Abeilard éprouva surtout

ce que la vengeance humaine peut inventer de plus barbare, par l'opération cruelle qui lui fut faite, et qui ne lui laissa de l'homme que le nom.

Cet infortuné prit naissance en 1079 au bourg de *Palais*, près de Clisson, dans le diocèse de Nantes en Bretagne. *Béranger* était le nom de son père, et *Luce* le nom de sa mère. On assure que, par un pressentiment de sa future éloquence, ses père et mère le nommèrent Abeilard, à cause de cet amas de belles connaissances, d'où il découlerait un miel plus délicieux que celui de l'abeille. (Ainsi, suivant cette étymologie, il faut dire Abeilard, et non pas Abelard, ni Abailard.) Quoique son père fût noble, et qu'il suivît, avec éclat, la profession des armes, Abeilard, dès sa jeunesse, préféra les belles-lettres au génie militaire. Tout cédait à la vivacité de son esprit. Ce qui devenait un travail pénible pour ses camarades, n'était qu'un jeu pour lui. Les poëtes, les orateurs, les langues latine, grecque et hébraïque, et

la jurisprudence, lui devinrent familiers. Il s'arrêta particulièrement à la philosophie scolastique, qui dans ce temps, était fort à la mode. Aussi, pour s'y livrer entièrement, il céda à ses frères son droit d'aînesse, et les biens qui devaient lui revenir de sa famille. Dès ce moment, Abeilard quitta la Bretagne. Dans toutes les villes par où il passait, il laissait des marques de la subtilite de son esprit. Personne ne savait mieux approfondir une question, et embarrasser un homme. Non content de cet avantage qu'il avait déjà sur les autres, par la supériorité de ses talens, et pour satisfaire la noble curiosité qu'il avait de s'instruire, et son inclination pour les sciences, il vint étudier à Paris, où la réputation de ceux qui enseignaient attirait des écoliers de toutes les nations de l'Europe. Parmi les savans qui se distinguaient dans cette capitale, Guillaume de Champeaux, fameux théologien, d'abord archidiacre de Paris, puis évêque de Châlons-sur-Marne, enfin, religieux de Cî-

teaux, fut celui qu'Abeilard se choisit pour professeur. La réputation du nouveau disciple éclipsa bientôt la gloire et blessa l'orgueil du maître. Cette supériorité lui fit mille ennemis. Guillaume de Champeaux, entr'autres, très-jaloux des succès de son écolier, fut un de ceux qui voulurent ternir sa renommée; mais Abeilard triomphait toujours. Personne n'osait entrer en lice avec lui. Cependant, pour ne point irriter davantage la jalousie de ses adversaires, il quitta Paris, et alla enseigner la philosophie à Melun. Cette ville était alors assez considérable. La cour, qui y passait une partie de l'année, attirait beaucoup d'étrangers. Abeilard n'était âgé que de vingt-deux ans, lorsqu'il obtint la permission d'ériger en cette ville une chaire de philosophie. Champeaux, dont la jalousie n'était pas éteinte, employa en vain ses amis, pour empêcher son disciple d'ouvrir cette école. Abeilard l'emporta. Sa réputation fit tant de bruit, qu'en peu de temps il eut un si grand nombre d'au-

diteurs, que les classes de Paris semblaient désertes. On ne parlait plus que d'Abeilard. Non-seulement il effaça la gloire que Champeaux s'était acquise, mais même il le rendit odieux, parce qu'on reconnut qu'une basse jalousie l'avait animé contre ce philosophe. Quelque temps après, il alla s'établir à Corbeil. Ce fut là que les écoliers de Champeaux vinrent en foule se disputer contre les disciples d'Abeilard; mais ces derniers remportaient toujours la victoire, et acquirent à leur maître une gloire infinie. Abeilard en jouissait à peine, qu'il tomba dangereusement malade. C'était aux dépens de ses forces et de sa santé qu'il avait fait des progrès si rapides dans les sciences. La passion de devenir le plus grand philosophe de son siècle, lui faisait oublier de prendre le repos et la nourriture nécessaires à la conservation de sa vie. Il fallut qu'il cédât à la violence du mal, qui augmentait de jour en jour. Les médecins l'obligèrent, s'il voulait être guéri, d'aller pren-

dre l'air natal. Cette décision lui fut sensible. Il partit. Les savans furent touchés de l'éloignement de ce celèbre professeur. Le désir qu'Abeilard avait de retourner à Paris, lui fit prendre beaucoup sur lui-même. Il se ménagea avec tant de soin, qu'au bout de deux ans il se vit en état de paraître avec encore plus d'éclat qu'auparavant.

A son retour à Paris, il trouva les choses bien changées, Champeaux s'était fait moine; ses disciples étaient dispersés, et les études languissaient. Abeilard était alors âgé de vingt-huit ans, Il fit la paix avec son ancien maître, qui enseignait la rhétorique, et se remit sous sa discipline; mais il ne fut pas long-temps sans se brouiller de nouveau, Abeilard l'obligea de changer d'opinion et de se rétracter en public. Il profita de la disgrâce de son adversaire, et fut bientôt le seul qui enseigna dans Paris. C'est alors qu'Abeilard se vit considérer comme l'oracle de la philosophie. Il était suivi d'une foule

d'auditeurs qui payaient bien chèrement l'honneur d'étudier sous le plus habile maître qu'il y eût alors dans le monde. A ces faveurs, de la fortune fut joint un canonicat de l'Eglise de Paris. Il y a lieu de croire que s'il fût resté dans cette capitale, il en eût été évêque.

La profession monastique était alors dans une singulière vénération, et particulièrement en France. Il était très-commun de voir des princes, des évêques, et même des personnes mariées, quitter le monde pour passer le reste de leurs jours dans le cloître. Le père d'Abeilard fut du nombre de ces pieux chrétiens; il se fit religieux, ainsi que son épouse. Ce changement imprévu dans la famille de notre philosophe, et les lettres réitérées de sa mère, qui le pressait de se rendre auprès d'elle, l'obligèrent de revoir sa patrie. C'est pendant cette absence que Champeaux fut fait évêque, ce qui fit revenir promptement Abeilard à Paris. Mais, n'y trouvant plus personne capable d'étendre

sa réputation, il prit la résolution d'aller entendre les leçons d'Anselme, doyen, archidiacre de Laon : la capacité de ce théologien ne répondant pas à l'estime qu'il en avait conçue, il allait rarement à ses leçons; et, lorsqu'il s'y trouvait, il avait toujours la gloire d'imposer silence à son maître. Anselme, offensé de la conduite d'Abeilard, l'engagea d'expliquer en public le premier chapitre d'Ezéchiel, ce qui attira tant d'auditeurs à ce philosophe, qu'en peu de temps son auditoire devint plus nombreux que celui de son maître, qui, par une vile jalousie, le fit chasser de Laon.

Dans cette triste situation, Abeilard prit le parti de revenir à Paris. Il y parut en qualité de théologien. Les leçons publiques qu'il fit de l'Ecriture sainte, lui attirèrent les plus grands applaudissemens, et augmentèrent considérablement son revenu. Chacun se faisait honneur de l'avoir pour ami. Son mérite, ses manières agréables et engageantes, tout parais-

sait conspirer à son repos et à sa félicité.

Il y avait déjà quatre à cinq ans qu'Abeilard enseignait la théologie dans Paris, lorsqu'il apprit que, dans cette ville, il y avait un prodige d'esprit dont les siècles précédens n'avaient point donné d'exemple. C'était une demoiselle de dix-sept à dix-huit ans, d'un génie si élevé, qu'elle savait, outre sa langue, le latin, le grec et l'hébreu. Peu de filles la surpassaient en beauté; et il n'y en avait aucune dans le royaume, ni peut-être sur la terre, qui l'égalât en esprit et en érudition. Son nom était Héloïse, ou Louise, déjà célèbre dans le monde par la réputation qu'elle s'y était acquise. On n'en parlait qu'avec admiration. Elle était nièce d'un chanoine de la cathédrale, nommé Fulbert, qui l'aimait tendrement, et qui faisait ses délices de l'élever près de lui, avec tous les soins imaginables. Il lui tenait lieu de père et de mère, qu'elle avait perdu dès sa plus tendre enfance. Abeilard fit connaissance de cette aimable fille; il fut si transporté

des perfections qu'Héloïse possédait, qu'il donna à son nom la plus sublime origine, prétendant qu'il venait du mot hébreu *Héloï*, qui signifie *Divinité*. Cependant on assure qu'elle était de la maison de Montmorenci. Ces deux personnes, si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit et par la sensibilité de leur âme, se virent, s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, et prirent des précautions pour se livrer sans contrainte à leur passion.

Héloïse, plus passionnée, était encore plus sensible au mérite d'Abeilard, qu'Abeilard ne l'était au sien : il faut convenir que ce philosophe joignait à la science profonde dont il était rempli, tous les avantages du corps. Il était dans la fleur de son âge, âgé de trente-neuf ans environ, beau, bien fait, l'air doux, la voix belle, parlant bien, et chantant encore mieux. Héloïse avoua elle-même, dans une de ses lettres, que sa voix et son éloquence l'avaient enchantée. Abeilard,

transporté d'amour, fit, sous des noms empruntés, des chansons (1) à la louange

(1) Abeilard, composa aussi, dit l'abbé Dubos, en langue française, des chansons pour Héloïse, et d'autres petites pièces qui etaient reçues avec des applaudissemens incroyables. Cet auteur s'est trompé; ces chansons étaient latines. L'éditeur des *Poésies du roi de Navarre* s'exprime ainsi (page 206 à 213, tome I, édition de Guérin, 1742): Au seul nom d'Abeilard, on est ému, touché. On a de lui l'idée d'un savant et galant homme dont la réputation, les amours et les infortunes remuent et attendrissent, pour peu qu'on soit sensible. Formé pour aimer, instruit par le cœur et par Ovide, quelle devait être sa poésie! Ce serait un mérite pour la langue française, en l'état auquel elle était de son temps, si elle avait pu exprimer ce que pensait un homme si tendre, si délicat et si habile. J'ai cherché dans ses œuvres quelques prétendues galanteries en vers français, dont, suivant nos auteurs, il charmait Héloïse et tout le royaume. Je n'en ai rencon-

de sa maîtresse, qu'il lui envoyait secrètement, et qui bientôt coururent toute la

tré aucune et tout ce qu'on en dit est sans nul fondement.

« Quand ma connaissance commença avec Héloïse, dit Abeilard, j'étais d'une réputation brillante, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable, que je n'avais point à craindre de cruelles; j'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la jeune Héloïse, qu'elle avait une vive passion pour les lettres; passion rare chez les dames et qui l'a rendue célèbre dans toute l'Europe. L'amour m'ayant embrasé le cœur, si j'inventais encore quelques vers, ils ne parlaient plus de philosophie, ils ne respiraient que le langage de mon vainqueur. Plusieurs de mes petites pièces sont chantées dans nos villes, par ceux surtout dont le cœur est dans une situation pareille à celle où je me trouvais. »

Abeilard ne dit rien de plus de sa poésie. Héloïse, qui en était plus touchée que lui, en parle avec plus de feu. « Entre les qualités qui brillaient en vous (lui dit-elle), deux surtout

ville; mais ils ne pouvaient se voir librement. Cette contrainte obligea Abeilard

---

m'enflammèrent; les grâces de votre poésie et celles de votre chant; toute autre femme en aurait été également enchantée. Lorsque, pour vous délasser de vos exercices philosophiques, vous composiez en mesures simples, ou en rimes, des poésies amoureuses, tout le monde voulait les chanter, à cause de la douceur de votre expression et de celle du chant. Les plus insensibles aux charmes de la mélodie ne pouvaient vous refuser leur admiration. Comme la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon nom fut bientôt connu par le vôtre. Les sociétés particulières, et les publiques, ne retentissaient que du nom d'*Héloïse*; les femmes enviaient mon bonheur. Hélas! que sont devenus ces temps heureux? Qu'ils sont changés! »

Dans ce récit des effets de la poésie d'Abeilard, il n'y a pas une syllabe qui fasse voir qu'elle ait été écrite en langue vulgaire. Auraitelle eu dès-lors cette douceur et cette mélodie qui distinguaient particulièrement les vers de

d'employer toute son adresse pour se faciliter les moyens de voir et d'entretenir en

---

ce beau génie, et qui les rendaient si chantans? Et si elle l'avait eue, pourquoi aurait-elle été autant négligée qu'elle l'était encore? Non sûrement elle ne l'avait point.

Abeilard recommande en quelque endroit de ses ouvrages, l'étude de trois langues, l'hébreu, le grec et le latin; il en relève la beauté, il en fait sentir l'utilité : tout ce qu'il a écrit, ses lettres même à Héloise sont en latin. Imagine-t-on qu'il aura renoncé à une langue si chérie, si familière, pour écrire dans la française, encore informe, des chansons qui devaient courir partout le royaume? Son mépris pour les jargons populaires, différens alors en chaque canton de la France, est bien marqué dans sa lettre où il décrit ses calamités. « Je fus nommé, dit-il, à l'abbaye de Saint-Gildas (de l'évêché de Vannes en Bretagne). Sans les persécutions que j'éprouvais, qu'aurai-je été faire en cette terre barbare dont j'ignorais la langue? »

Puisque le langage de sa patrie lui était devenu si étrange depuis qu'il l'avait quittée,

liberté Héloïse. En conséquence, il fit consentir, par ses amis, Fulbert à le pren-

---

que devait lui être celui d'un autre pays? Il faut en conclure que les vers que l'on nous avait annoncés comme français, étaient latins, rimés ou mesurés. *Metro, vel rhythmo composita reliquisti carmina.* Ces deux mots, *metro vel rhythmo*, dont Yves de Chartres s'est aussi servi, font entendre que les versificateurs de ce temps-là connaissaient deux sortes de vers. Le mesuré sans rimes, tels qu'étaient ceux des anciens poëtes latins, et ceux qu'un Raimond, religieux de l'ordre de Cluni, en ce même siècle, composa à Toulouse, sur lesquels l'abbé Pierre, surnommé le *Vénérable*, le complimenta dans une lettre (*Pet. venerab. t. 4. Epist. 24*) qu'il lui écrivit en vers hexamètres et pentamètres, qui ne sont aussi que mesurés. Je vais en rapporter ci-après.

De tant de vers amoureux que produisit la muse d'Abeilard, aucun n'a échappé à la rigueur de l'oubli; deux seulement, qui se sentent de la piété dans laquelle il chercha la consola-

dre en pension chez lui, sous des prétextes honorables et spécieux. Fulbert, prêtre

---

tion à ses adversités, se lisent à la fin de la seconde lettre d'Héloïse (Epist. III.).

Vive, vale, vivantque tuæ, valeantque sorores,
Vivite; sed Christo, quæso, mei memores.

. . . .

Adieu, ma sœur, adieu; vivez, vos sœurs et vous,
Vivez en Jésus-Christ; souvenez-vous de nous.

Le langage de ces deux vers latins éloigne encore le peu de vraisemblance qu'il y a, que ceux qu'il fit par galanterie fussent français.

Il était si peu d'usage alors de composer de petites pièces en rimes françaises, que dans une élégie mesurée et rimée, où Hilaire, disciple d'Abeilard, exprime son chagrin, de ce que, sur les rapports de quelque écolier perfide, Abeilard avait reçu ordre de quitter le Paraclet, pour se retirer à Quincey, près de Nogent; le refrain de chaque strophe de l'élégie est un jargon français, et n'a point sa rime. En voici les deux premières strophes :

Lingua servi, lingua perfidiæ,
Rixæ motus, semen discordiæ,

aussi simple qu'avare, accepta, sans hésiter, la demande que lui fit Abeilard de prendre un logement dans sa maison, aux conditions, cependant, de lui payer une

---

Quam sit prava, sentimus hodie,
Subjacendo, gravi sententiæ;
Tot a vers nos li mestre.
Lingua servi, nostrum dissidium,
In nos Petri commovit odium;
Quæ meretur? Ultorem gladium,
Quia nostrum extinguit studium;
Tot a vers nos li mestre.
(*Opera* Abeil. *p.* 243)

Ce refrain, si je l'entends bien, signifie que le *mestre*, qui avait envoyé l'ordre à Abeilard de se retirer du Paraclet, faisait un grand tort à ses disciples, en les privant de ses leçons.

Il suffit que les chansons d'Abeilard, pour Héloïse, aient été faites sous des noms empruntés, pour qu'elles soient restées dans l'oubli. On ne doit point être étonné de ne les pas trouver dans les œuvres de cet homme célèbre, qui, depuis son infortune, s'était totalement consacré à Dieu.

forte pension et d'instruire sa nièce. Il poussa même la complaisance si loin, qu'il permit au précepteur de châtier Héloïse, si elle était indocile à ses leçons. Voilà donc nos amans libres de se voir, de se parler la nuit comme le jour. Cette étroite liaison forma bientôt une dangereuse familiarité, et cette familiarité une union de cœurs si intime, qu'en peu de temps Héloïse devint si éprise, qu'elle n'aimait plus, de son maître, que les leçons que l'amour lui dictait. Ils cherchaient, sous prétexte d'étudier, les endroits les plus écartés; mais la passion l'emportait toujours sur le devoir. Pendant plusieurs mois, ces amans vécurent heureux dans les bras de l'amour; mais ce commerce secret transpira et devint public. Les disciples d'Abeilard furent les premiers qui s'en aperçurent, par la négligence de leur maître dans ses leçons. On en fit des chansons; Fulbert, qui n'aurait jamais pensé de sa nièce un tel dérèglement, et qui ignorait le commerce clandestin de

ces deux amans, ne l'apprit que par ses amis, et par des chansons qui lui découvrirent tout le mystère. C'est alors qu'il se reprocha sa trop grande simplicité et son aveuglement. Il s'accusa d'imprudence; l'amitié qu'il avait pour Héloïse suspendit son indignation. Il la fit venir, lui parla des bruits scandaleux qui se répandaient sur son compte. Héloïse dissimula, fit, au contraire, l'éloge de la retenue et de la sagesse de son maître; que, s'ils avaient passé des nuits ensemble, elles avaient été employées à l'étude; que les lieux écartés où ils allaient souvent, étaient choisis pour travailler avec plus de tranquillité, et que ces vers et ces chansons pleines de passion étaient un jeu d'esprit d'Abeilard, pour le délasser d'un travail qui ruinait sa santé. Enfin, que ce qu'on publiait de ce grand homme, n'était qu'une pure calomnie inventée par ses ennemis, et que lui attirait son rare mérite. Fulbert ne fut pas la dupe de ce feint discours. Il s'emporta vivement

contre sa nièce, et, après avoir accablé de reproches et d'injures Abeilard, il le chassa honteusement de sa maison.

Dans ce malheur, Abeilard ne voyait que celui de sa maîtresse; comme Héloïse, dans sa disgrâce, n'était touchée que de l'affliction de son amant, et d'avoir causé la ruine de sa fortune. Ils ne pouvaient plus se voir. Les amours de ces infortunés devinrent la nouvelle du jour. Mais Abeilard, pour dissiper ce bruit, fit entendre que toute cette catastrophe n'était qu'une vision du chanoine Fulbert, qui, jaloux de sa nièce, entrait, sur les moindres apparences, dans de fâcheux soupçons. Ce discours eut tout l'effet que ces amans pouvaient en attendre. Abeilard, plus tranquille, reprit ses exercices. A peine jouissait-il de cette tranquillité, qu'il reçut secrètement une lettre d'Héloïse. qui lui donnait avis, avec des transports de la joie la plus excessive, qu'elle était enceinte. Abeilard ne songea plus qu'au moyen de sauver l'honneur de sa mai-

tresse, ayant tout à craindre du ressentiment de Fulbert. En conséqence, il fit avertir Héloïse que, pendant l'absence de son oncle, qui devait aller passer quelques jours à la campagne, il viendrait la nuit l'enlever; qu'elle se déguiserait en religieuse, et qu'il la conduirait, sous cet habit, en Bretagne, chez sa sœur, que ce tendre amant avait eu soin de prévenir. Cet arrangement eut tout le succès qu'ils avaient espéré. Fulbert, de retour, ne trouvant plus sa nièce chez lui, entra dans une fureur inconcevable, et voulait aller poignarder Abeilard, s'il n'eût craint un traitement pareil à celui qu'il méditait contre ce ravisseur. Il aimait si fort cette fille, que le chagrin de ne la plus voir lui fit perdre l'appétit et le repos, de sorte qu'une sombre mélancolie s'empara bientôt de son esprit.

Pendant ces entrefaites, Héloïse mit au monde un fils qui lui parut d'une si rare beauté, qu'elle le nomma *Astralable* qui signifie *astre brillant*. Cette nouvelle

circonstance, qui faisait tant de plaisir à ceux qui lui avaient donné la vie, augmenta la douleur de Fulbert, à un point qu'il en devint presque fou. Il se promit de se venger de l'affront qu'Abeilard lui avait fait; mais celui-ci, prévenu de cette résolution, se tint sur ses gardes. Il ne sortait plus que bien armé, et accompagné d'une multitude de ses écoliers. Cette précaution arrêta le dessein de Fulbert, sans cependant rien diminuer de ses afflictions.

Abeilard eut pitié de la peine qu'il avait causée à cet oncle si outragé. Il eut le courage d'aller chez lui. Il employa tout ce que l'esprit et l'éloquence peuvent suggérer pour apaiser le courroux le plus redoutable, et pallier sa faute. Il ne manqua pas de s'excuser sur les charmes puissans d'Héloïse, et qu'il était résolu, pour l'honneur de cette charmante personne de lui donner toute la satisfaction qu'il souhaiterait. Fulbert parut s'adoucir, et devint plus traitable. Abeilard, trans-

porté de joie, lui offrit d'épouser Héloïse, à condition que le mariage serait tenu secret, afin de ne pas nuire à sa réputation, d'où dépendait toute sa fortune. Le chanoine le prit au mot, et, en présence de plusieurs parens, il fit la paix avec Abeilard, qu'il embrassa; et, pour témoigner sa parfaite réconciliation, il lui jura une amitié éternelle.

Après avoir ainsi donné sa parole, Abeilard partit pour aller chercher sa future épouse. Il espérait lui faire beaucoup de plaisir, en lui apprenant l'objet de son voyage. Mais quelle est sa surprise! Héloïse désapprouve son dessein. Elle emploie tout ce qu'elle a d'esprit pour l'empêcher de l'épouser. Elle lui fait entrevoir les embarras du ménage, qui ne conviennent point à un philosophe, et lui dit qu'elle *préférait l'amour aux liens de l'hymen, aimant mieux être sa maîtresse que sa femme.*

Abeilard, pénétré de ces tendres sentimens, ne put s'empêcher d'admirer la

grandeur d'âme et le courage d'Héloïse. Mais sa parole était donnée à son oncle et à ses parens ; il lui était impossible de reculer. Héloïse, loin de se rendre aux discours persuasifs d'Abeilard, devint encore plus éloquente ; elle ne put cependant rien gagner sur le cœur de son amant ; et, loin de modérer l'excès de sa douleur, lorsqu'elle se vit obligée de partir, et comme si elle eut pénétré dans l'avenir, elle s'écria : « Fasse le ciel que ce funeste mariage ne soit pas la perte de l'un et de l'autre, et que les peines qui le suivront, ne soient pas plus grandes que l'amour qui l'a précédé ». Dans ces entrefaites, ils perdirent leur fils.

Ils arrivèrent chez Fulbert, qui leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvaient désirer. Le jour pris pour la célébration des noces, ils se rendirent dans une église, accompagnés, de part et d'autre, de quelques amis affidés, et reçurent du prêtre la bénédiction nuptiale. Pour rendre le mariage plus secret, les nouveaux époux

se séparèrent au sortir de l'église, Héloise alla demeurer chez son oncle, et Abeilard reprit son appartement, et continua, comme à l'ordinaire, ses études et ses leçons publiques. Tout contribuait à la félicité et au dessein de ces époux. Malgré la violence de leur amour, ils se voyaient rarement. Ils cédaient à des considérations d'intérêt, et d'une réputation qu'Abeilard voulait soutenir, et d'où dépendait leur bien-être. Mais ce qui fait le bonheur de la vie, n'est pas toujours une fortune éclatante. Abeilard et Héloïse eussent été heureux au milieu de leur disgrâce, si les choses fussent restées ainsi. Fulbert ne crut pas l'honneur de sa nièce entièrement reparé, si le mariage ne se déclarait pas. Il ordonna à ses domestiques de le divulguer, contre sa parole. Il le dit lui-même, et en peu de temps la nouvelle s'en répandit partout Paris. Héloïse en recevait des complimens; mais, prévoyant qu'un tel bruit allait faire un tort considérable à son

époux, elle se mit sur la négative, et protesta à tout le monde qu'il n'en était rien. Cette adorable femme accompagnait ses discours de tant de marques de sincérité, qu'on ne douta presque plus que Fulbert était un imposteur, ce qui le tourna en ridicule. Ce mauvais succès l'irrita davantage contre sa nièce, il la menaça et la maltraita d'une manière indigne de son caractère. Héloïse s'en plaignit à son époux, qui, sans perdre de temps, la retira des mains de cet oncle forcené, et lui choisit pour retraite l'abbaye d'Argenteuil, où elle avait été élevée dès le berceau. C'est dans cette maison qu'elle avait appris les langues; elle y avait beaucoup d'amies; et les religieuses la reçurent chez elles avec le plus grand empressement.

Fulbert ne sut rien du dessein d'Abeilard, que lorsque sa nièce ne fut plus chez lui. De temps en temps, Abeilard allait voir son épouse, mais avec circonspection, et de façon que personne ne se

doutait de leur entrevue, ni à Paris, ni à Argenteuil.

Lorsque Fulbert apprit qu'Héloïse était à l'abbaye d'Argenteuil, en habit de religieuse, il devint furieux; il s'imagina qu'Abeilard voulait que sa femme en fît son état, et rendre, par-là, son engagement nul. Il fit entrer ses parens et ses amis dans son ressentiment, leur exagéra la perfidie de son neveu, et l'affront qui rejaillissait sur la famille. Il n'eut pas de peine à les déterminer à la vengeance; ils résolurent donc de se venger par leurs propres mains, et de punir Abeilard par le même endroit qui les avait déshonorés, ravis de ce que, du même coup, ils puniraient en même temps Héloïse.

Il ne s'agissait plus que d'exécuter leur infâme projet. Pour cet effet, ils gagnèrent, à force d'argent, un des valets d'Abeilard, qui promit de leur livrer son maître, la nuit qu'on voudrait choisir. Les assassins, au nombre de cinq, tous parens de Fulbert, se transportèrent,

vers le minuit, au logis d'Abeilard. Le traître de valet, avec lequel ils s'entendaient, les introduisit jusque dans la chambre où couchait son maître. Quatre des plus robustes se saisirent d'Abeilard, lorsqu'il était encore dans son premier sommeil; et le cinquième, prenant un rasoir, lui fit le dernier des outrages, en ne lui laissant aucune ressource à la concupiscence. Cet horrible forfait exécuté, ils laissèrent le malheureux Abeilard baigné dans son sang, et prirent la fuite. Le bruit que ces scélérats firent en se retirant, joint aux cris du patient, qui appelait à son secours, attirèrent les voisins chez lui, qui le trouvèrent dans l'état le plus pitoyable. On fit venir un chirurgien. La justice, informée de cet horrible attentat, se transporte sur les lieux, apprend d'Abeilard le nom des complices de ce crime affreux. On dresse des procès-verbaux, on fait les informations les plus exactes, et on envoie des archers de toutes parts pour arrêter les coupables.

A peine le jour commençait à paraître, que cette triste nouvelle, déjà répandue dans la ville, attira chez Abeilard une multitude infinie de monde pour prendre part à sa douleur. On n'entendait de tous côtés que des pleurs et des gémissemens. Tout Paris était affligé de ce malheur, autant par la nouveauté de l'attentat que par l'estime et la vénération qu'on avait pour ce savant homme. Les dames furent si sensibles à sa disgrâce, qu'elles en versèrent des larmes.

La justice, bien informée, décréta de prise de corps le chanoine Fulbert : on lui fit son procès. Il fut dépouillé de tous ses bénéfices, et ses biens confisqués au profit de l'église. De tous les complices de cet attentat, qu'on poursuivait vivement, on n'en put arrêter que deux, dont l'un était son scélérat de valet. Ils furent, l'un et l'autre, condamnés à la peine du talion, et à avoir les yeux crevés. Quelque dur que parût alors ce châtiment, il serait aujourd'hui bien au-dessous de ce

crime, qu'on punirait de mort. Si les témoignages d'estime que reçut Abeilard dans ces tristes conjonctures, devaient le consoler, il n'en était pas moins affligé. Il devint insupportable à lui-même. Il aurait préféré la mort à l'état où il se trouvait. Il craignait de se montrer en public, et de devenir le sujet de la raillerie du peuple. La vivacité de son esprit, et toute son érudition, ne servaient qu'à augmenter sa douleur. La religion, venant à son secours, le consolait; mais l'idée de sa confusion l'emportant sur toutes les autres, il se détermina à la cacher dans l'obscurité d'un cloître.

Un dessein si pieux ne pouvait se remplir sans le consentement de son épouse. Héloïse était encore dans le fort de la douleur que lui avait causée la nouvelle de ce désastre arrivé à son malheureux époux, lorsqu'il lui fit savoir sa résolution. Il l'exhortait à suivre son exemple, et à dire, comme lui, un éternel adieu à ce monde trompeur.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu que l'on peut trouver le vrai bonheur.

Une âme moins noble que celle d'Héloïse aurait sans doute succombée sous le poids de tant d'afflictions. Elle n'avait que vingt-deux ans au plus, lorsqu'elle consentit à se séparer d'un époux qu'elle aimait plus que sa vie : elle crut, pour lui plaire, qu'elle devait l'imiter en se faisant religieuse. Elle devenait donc *une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mère sans enfans, une religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimait encore.* Comme elle n'avait jamais eu d'autres volontés que celles de son époux, chose rare dans les femmes, même les plus chrétiennes, elle ne balança pas un moment à prendre le parti que lui offrait Abeilard. Cette infortunée se regardait comme la cause de tous les malheurs de son mari ; elle crut n'en pouvoir jamais

assez faire pénitence. Dans ces tristes entrefaites, ils s'écrivirent mutuellement des lettres, où la noblesse des sentimens et les beaux traits dont elles étaient remplies auraient orné notre histoire, si elles fussent venues à notre connaissance. Pour Abeilard, aussitôt qu'il fut guéri de sa blessure, il alla cacher sa honte dans le cloître de Saint-Denis, où il fut reçu avec empressement, à cause de son mérite et de sa réputation. Il prit l'habit de religieux. Avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse à suivre son exemple. Accablé de son malheur, sa faiblesse l'avait rendu jaloux : il s'était fait de tous les hommes autant de rivaux. Héloïse s'aperçut de cette jalousie; elle en fut si sensible, qu'elle en versa des larmes : elle surmonta cependant ce déplaisir, et prononça ses vœux solennels avec un courage au-dessus de son sexe. On voyait jusque dans l'excès de sa douleur des marques de son érudition : les paroles qu'elle venait de prononcer étant une

imitation de ces vers de la Pharsale de Lucain : *O maxime conjux!* etc.

O mon illustre époux!
Sur qui l'injuste ciel fait tomber son courroux,
A quel affreux malheur ton épouse t'expose;
Tu te vois accabler! j'en suis seule la cause.
Fallait-il que l'hymen nous unit de ses nœuds,
S'il devait à jamais te rendre malheureux?
Mais je veux te venger du destin qui t'opprime;
Vois ce que j'entreprends, reçois-moi pour victime.

Ainsi cette admirable femme, en s'offrant à Dieu, portait à l'autel le cœur de son époux et le sien, et son sacrifice immolait l'un et l'autre.

J'offrais au ciel un cœur qui n'était plus à moi;
Et quand je l'invoquais, je ne pensais qu'à toi.

Quelques jours après cette triste cérémonie, Abeilard fit profession. Il faut convenir que son sacrifice était plus pur, plus dégagé des passions humaines, et par conséquent plus digne de Dieu que celui d'Héloïse. Ses supérieurs l'engagè-

rent à reprendre ses fonctions ordinaires; c'est-à-dire, à continuer ses leçons de théologie. Il ne put résister à leurs vives sollicitations. Les religieux de son ordre ne suivant pas les austérités de la règle, Abeilard crut devoir leur remontrer que leur dérèglement était un scandale, qu'ils devaient mener une vie plus conforme à leur état. Ses bons avis le rendirent si odieux aux moines, qu'ils résolurent de le chasser de la communauté.

A peine Abeilard eût-il reçu l'ordre de prêtrise, que son supérieur lui commanda de se retirer, sans aucun délai, dans une petite maison de campagne qu'il lui assigna pour ses fonctions, ajoutant que le tumulte du monde et le grand abord qu'il y avait à Saint-Denis, étaient contraires à des études si sérieuses; qu'un lieu retiré serait plus convenable pour ses leçons. Abeilard s'aperçut bien du piége qu'on lui tendait; mais il obéit. Cette retraite lui fut plus glorieuse que ses frères ne le souhaitaient. A peine sut-on

que le docteur professait la théologie hors du couvent, qu'on accourut de toutes parts pour se faire instruire. Les contemporains de ce docteur font monter le nombre de ses auditeurs à plus de trois mille. Il y en avait d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de Flandre, de Bretagne, etc. etc. C'est de cette école d'où sont sortis tant de grands hommes qui ont éclairé l'église. Nous ne citerons ici que *Guy du Châtel*, cardinal, et depuis pape, sous le nom de *Célestin* II; le fameux *Pierre Lombard*, évêque de Paris; *Gaudefroy*, évêque d'Auxerre; *Bérenger*, évêque de Poitiers. *Saint-Bernard*, qu'on sait n'avoir pas toujours été de ses amis, avoue que la plupart des cardinaux et des prélats de l'église romaine avaient étudié sous ce grand homme. Il est vrai que cet habile théologien se servait d'une excellente méthode dans sa manière d'enseigner : il commençait ses leçons par les louanges de la philosophie; c'est-à-dire, de la vraie sagesse, qui consiste à se

connaitre soi-même. Il blâmait l'ignorance et l'aveuglement de ceux qui vivent comme des bêtes, sans penser à s'instruire; ensuite il donnait des instructions solides de la logique, de la physique, des mathématiques, surtout la géométrie et l'astronomie, et enfin la morale qu'il enseignait par pratique. Après ces études, il amenait ses disciples à la théologie, et leur faisait lire tout ce qu'en avaient dit les anciens, soit grecs, soit barbares, et les exhortait à ne s'attacher à aucun philosophe, quelque reputation qu'il eût, mais à Dieu seul et à ses preceptes; ensuite il leur expliquait les saintes Écritures, dont il était le plus savant interprète de son temps.

Toutes ces belles qualités, jointes à son désintéressement, qui lui attirèrent tant de monde (car depuis qu'il était religieux, il n'exigeait aucun salaire de ses écoliers), ne manquèrent pas d'exciter l'envie et la jalousie des autres maitres, qui voyaient, avec douleur, leurs écoles

désertes et leur réputation flétrie. A peine leur nom était-il connu parmi les savans, depuis qu'Abeilard enseignait. Tel est un petit arbrisseau sous un grand chêne qui, étendant ses branches et ses feuillages, le cache de son ombre, et lui permet à peine d'être aperçu de ceux qui passent.

Tant de célébrité ne pouvait manquer d'animer ses nouveaux ennemis, entre autres *Albéric* et *Lotulphe*, professeurs de Reims, qui s'élevèrent contre lui. Mais Abeilard triompha de leurs persécutions. C'est dans ces temps qu'il composa, aux instantes prières de ses écoliers, un *Traité* de théologie, *sur la Trinité*, qui contenait un abrégé de cette divine science, et qui fut reçu du public avec un applaudissement général. La réputation de cet ouvrage réveilla la fureur de ses ennemis, qui déférèrent son livre à l'archevêque de Reims, comme rempli d'hérésies. Ce prélat assembla en 1120, un concile à Soissons pour le faire condamner. Abeilard est cité à ce concile par le légat du

pape. Ce procédé surprit extrêmement ce professeur, qui pensa être lapidé en entrant à Soissons. Les prétextes dont s'étaient servi ses ennemis pour exciter cet orage, se trouvèrent faux. Son ouvrage fut remis, pour être examiné scrupuleusement, entre les mains de ses deux plus grands adversaires, qui n'y trouvèrent rien que de très orthodoxe. Pendant ce temps, Abeilard prêche à Soissons avec le plus grand succès. Son mérite lui procure un entretien avec Albéric : celui-ci est couvert de confusion. Il triomphe; de sorte qu'on vit en lui l'accomplissement de ces paroles de saint Jérôme : *Le mérite et la vertu ne manquent jamais d'envieux qui se déchainent contre eux. Les foudres ne frappent que les montagnes les plus élevées.* Cette pensée, que ce saint avait puisée dans Lucain, peut se traduire ainsi :

Ces superbes rochers qui menacent les cieux,
Éprouvent, les premiers, la foudre;
Ces chênes, dont la cime est cachée à nos yeux,

Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le mérite est grand, plus il a d'envieux.

Cependant les ennemis d'Abeilard travaillaient toujours à le perdre; ils firent nommer de nouveaux censeurs, pour examiner, avec la dernière rigueur, son *Traité de la Trinité* : ils réussirent; et, malgré sa réputation et ses amis, Abeilard ne put empêcher que son livre ne fût condamné au feu. Il est obligé, en plein concile, de le brûler lui-même, au grand étonnement de l'assemblée. Il versa cependant des larmes sur son sort : « Lui qui n'avait travaillé, comme il le dit lui-même, que pour la gloire et l'honneur de l'église. Est-ce là, disait-il, le salaire de mes travaux, et la récompense que méritait la droiture de mon intention »? On lui avait donné son cloître pour prison, où il ne manquait pas de consolations. Quelques mois après, il fut remis en liberté. De retour à Saint-Denis, les moines du monastère ne l'y virent pas d'un bon

œil, parce qu'il censurait leurs actions. Son opinion sur saint Denis l'Aréopagiste lui attire une nouvelle persécution. Les moines de l'abbaye le font mettre en prison comme criminel d'état. Par la faveur de plusieurs religieux qui voyaient avec peine l'envie de leurs frères contre Abeilard, il se sauve de la prison, et se retire dans les états du comte de Champagne, qui le reçoit avec plaisir. Après avoir essuyé plusieurs contradictions avec ses supérieurs, à qui il avait écrit, il a l'avantage de remporter la victoire, et d'obtenir la démission de ses vœux, et sa retraite du couvent de Saint-Denis. Ce savant théologien eut donc la liberté d'aller où il voudrait, d'accord avec l'abbé Suger, son supérieur.

L'amour de la solitude engagea Abeilard à se retirer proche de Nogent-sur-Seine. Il fit bâtir, avec la permission de l'évêque Hatton, un oratoire qu'il dédie au Saint-Esprit, et à qui il donne le nom de *Paraclet*, c'est-à-dire, *Consolateur*. Sa

retraite n'empêche point qu'un grand nombre de disciples viennent l'accompagner, et que son mérite lui attirait de toutes les parties de l'Europe. Abeilard dit lui-même, dans l'histoire de ses malheurs : « Que la plupart des écoliers qui étaient en France, préféraient le plaisir d'être pauvrement avec lui à la campagne, à celui d'être bien logés et nourris délicatement dans les villes ». Il y enseigne malgré lui la théologie, et compose un nouveau *Traité de Morale.* On l'accuse d'hérésie, pour avoir dédié son église au Saint-Esprit. Il se justifie, et confond ses adversaires, qui ont recours aux calomnies. Abeilard se désole; il eut beaucoup de peine à se défendre : il réussit cependant, et il est fait abbé de Saint-Gildas de Ruys, dans le diocès de Vannes. Aussitôt qu'il eut pris possession de cette abbaye, les religieux n'ayant point une conduite régulière, il veut y mettre une réforme. Abeilard avait alors quarante-sept ans environ. Le malheur le suivait

partout : les moines de Saint-Gildas firent souffrir à leur nouvel abbé toutes les persécutions possibles. Le souvenir de son cher Paraclet augmentait sa douleur. Il avait été si sensible à la désolation de ses disciples, lorsqu'il les eut abandonnés, que ce souvenir ajoutait encore à ses peines. Tandis que toutes ces pensées roulaient dans son esprit, la Providence lui fournit une occasion de satisfaire à sa piété, et d'établir dans le Paraclet une communauté de saintes religieuses, dont Héloïse serait abbesse.

Cette chère épouse d'Abeilard, par son exemple et ses rares qualités, était devenue, pour ses sœurs, un modèle de régularité, ce qui porta son abbesse à la faire prieure de sa communauté. Quoiqu'elle n'eût pas encore vingt-huit ans, elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification. Son érudition, son éloquence naturelle la firent briller dans cette charge, mais ses instructions devenaient inutiles, leur maison d'Argenteuil était si deréglée,

que les religieux de Saint-Denis prirent ce prétexte pour les en chasser et s'y introduire eux-mêmes.

Abeilard, ayant appris cette triste nouvelle, écrivit à Héloïse, et l'invita à venir dans la solitude du Paraclet, qu'il lui offrit avec ses dépendances. Elle accepta ce parti, et fut suivie de huit ou dix religieuses d'Argenteuil, qui s'étaient particulièrement attachées à sa personne. Entre ces religieuses, il y avait deux nièces d'Abeilard. Il se crut obligé d'aller sur les lieux pour y recevoir Héloïse et ses compagnes, et les mettre lui-même en possession des biens qu'il leur donnait. Douze ou treize années s'étaient écoulées depuis qu'ils ne s'étaient vus. Je laisse au lecteur à se représenter tous les mouvemens de leurs cœurs dans cette entrevue, et à pénétrer dans leurs premiers entretiens sur tant de disgrâces et d'événemens extraordinaires. La donation fut générale, et Abeilard ne manqua point de prendre toutes les sûretés nécessaires pour rendre

cet établissement stable et de durée. Héloïse fut élue, d'une voix unanime, supérieuse de cette communauté. Abeilard, après les avoir exhortées toutes à l'union et à l'exacte observance de leur règle, retourna à son abbaye de Saint-Gildas.

Ces nouvelles habitantes du Paraclet souffrirent extrêmement dans les premières années de leur établissement. Héloïse cependant s'y plaisait beaucoup. La seule pensée qu'Abeilard y avait demeuré et élevé les bâtimens, donné de savantes leçons de théologie, était pour elle un sujet de consolation. Mais elles étaient obligées, pour vivre, de travailler, les revenus ne suffisant pas seulement pour deux personnes. Elles supportaient leur peine avec joie, par la sagesse et les tendres exhortations d'Héloïse. Leur pauvreté augmentant de jour en jour, Abeilard, en étant informé par ses amis, résolut de les aller secourir. Il leur porta le plus d'argent qu'il lui fut possible, et leur procura par la suite, de plus grandes som-

mes, par le moyen des personnes qu'il y connaissait, et qui venaient entendre les savantes instructions qu'il donnait à ces religieuses. Milon, seigneur de Nogent; son oncle Galo, autre seigneur champenois; Adélaïde, son épouse, ainsi que la comtesse Mathilde, furent les principaux bienfaiteurs du Paraclet, qui, par leurs libéralités, jouissait des plus grands revenus en blé, en grains, si bien, que par la suite, cette maison devint un chef-d'ordre.

Quoiqu'Abeilard eût attiré toutes les largesses par son mérite et par son crédit, il en attribue toute la gloire à la vertu d'Héloïse et de ses religieuses. « En un an, dit-il, elles acquirent plus de biens et de commodités temporelles, que je n'aurais pu faire en cent ans, si je fusse resté au Paraclet. Il ne faut pas s'en étonner, ajouta-t-il, car Héloïse était si estimée et si chérie de tout le monde, que les évêques la considéraient et l'honoraient comme leur fille; les abbés, comme leur sœur, et les personnes du

siècle, comme leur mère, et que tous admiraient sa prudence, sa douceur et sa piété ». Ces louanges sont d'autant plus sincères, qu'Abeilard ne voyait plus Héloïse. Elle était accablée de visites. Il est vrai que sa conversation charmait ceux qui la voyaient. Elle avait une adresse particulière pour s'accommoder à la portée des esprits, soit qu'elle parlât à des personnes de qualité, à des ecclésiastiques, à des séculiers, soit à des personnes du commun, c'était avec tant de grâces, qu'on ne sortait jamais d'auprès d'elle qu'enchanté de ses discours. Abeilard ne se possédait pas de joie. On peut juger de sa consolation, en voyant la ferveur de ces religieuses. Il conçut pour ces saintes filles tant de vénération, qu'il forma le dessein de consacrer le reste de ses jours à leur service. Le Paraclet était, pour ce docteur malheureux, ce qu'un port agréable est pour ceux qui ont été long-temps battus de la tempête. Lorsqu'il venait à comparer la douceur et l'inno-

cence de ces bonnes religieuses, avec l'indocilité et le dérèglement des moines de son abbaye, il ne pouvait se résoudre à y retourner. Tandis qu'il goûtait ce repos si désiré, ses ennemis attribuaient ses fréquentes visites au Paraclet à sa passion pour Héloïse. Ces bruits, si désavantageux à la réputation d'Abeilard, le touchèrent sensiblement (1). Il se comparait à Origène et à saint Jérôme, et il les trouvait bien plus heureux que lui, puisqu'ils avaient été exempts de tous soupçons, quoique tous les deux frequentassent les

---

(1) Le jésuite Théophile Raymond se récrie dans son *Traité des Eunuques*, sur les excuses d'Abeilard. Il s'efforce de prouver, dans le même traité, avec aussi peu de critique que de décence, que l'opération faite à Abeilard ne le privait pas entièrement de tous les plaisirs de l'amour; mais l'exemple des Orientaux, qui confient l'honneur de leurs femmes aux Eunuques, suffit pour mettre Abeilard à l'abri de tout soupçon.

dames du monde, et se trouvassent souvent tête à tête avec elles.

Cependant, pour sa réputation et celle d'Héloïse, il se renferma dans son abbaye, où il composa son *Traité des Hérésies*. Il réfuta ensuite des chanoines réguliers qui avaient écrit contre l'ordre monastique et contre la philosophie. Tandis que ce savant travaillait sur une matière si épineuse, il souffrait, de la part de ses religieux, les plus cruelles persécutions. Ces monstres, endurcis dans le mal, voyant qu'ils ne pouvaient plus vivre dans le libertinage, sous la conduite d'un tel supérieur, résolurent de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Ils choisirent, à cet effet, la voie du poison, comme la plus propre à cacher leur crime. Soit qu'Abeilard se doutât de leur dessein, soit qu'il eût découvert leur trame odieuse, il prit si bien ses précautions, qu'ils ne purent réussir dans leur abominable entreprise.

Dans le temps qu'Abeilard pensait sé-

rieusement à se retirer, on vint lui apporter la nouvelle que le comte de Nantes était fort mal, et qu'il souhaitait le voir. Abeilard partit aussitôt pour se rendre auprès de ce prince, avec un jeune religieux et un valet pour les servir. Les moines, ravis de l'occasion favorable qui se présentait, gagnèrent le valet, par argent, et lui promirent encore une plus grande récompense à son retour, s'il les délivrait de cet insupportable abbé. Ils lui fournirent toutes les drogues nécessaires pour l'empoisonner dans son voyage, lorsqu'il en aurait la facilité. Il ne la trouva point sur la route; mais quand ils furent à Nantes, le malheureux ne manqua pas son coup. Abeilard, qui, depuis long-temps, n'avait point vu sa famille, fut reçu chez son frère Ranulphe avec la joie et l'amitié que peut inspirer la proximité du sang, jointe à un mérite qui lui faisait beaucoup d'honneur. Un jour qu'il revenait de chez son malade, où il avait resté long-temps, il se trouva si

fatigué, qu'il ne voulut point souper. Le jeune religieux qui l'accompagnait, et qui avait gagné de l'appétit à l'attendre, mangea beaucoup, et ne laissa que peu de chose de ce qui avait été préparé pour Abeilard. A peine fut-il sorti de table, que les convulsions le prirent, et après quelques heures de douleurs très-violentes, il expira entre les bras de son abbé. Le poison parut; les médecins qu'on avait fait venir en rendirent témoignage, et le scélérat frappé de l'horreur de son crime, prit la fuite; on ne douta plus de la trahison ni de la perfidie des moines de Saint-Gildas.

Abeilard pleura long-temps ce religieux; il s'accusait de sa mort, et il aurait voulu pouvoir le ressusciter aux dépens de sa propre vie. Toutes les persécutions qu'il essuyait de la part de ses moines, lui firent prendre la résolution de se retirer de la communauté : il fut même réduit à user des censures de l'église et à les excommunier, ce qui les rendit si furieux, qu'ils cabalèrent de nouveau contre la

vie de leur abbé. Une chute qu'il fit en tombant de cheval, les empêcha d'exécuter leur premier dessein. Après son rétablissement, Abeilard évita encore plusieurs fois d'être poignardé par ses religieux : la nuit, pour lui aussi périlleuse que le jour, ne le laissait pas jouir du repos qu'elle procure à toute la nature. Sa terrible situation lui faisait faire mille réflexions plus accablantes les unes que les autres.

C'est dans ces entrefaites, qu'un de ses amis, dans le voisinage du Paraclet, lui écrivit une lettre de douleur, dans laquelle il lui faisait part de tous ses chagrins et d'une perte considérable qu'il venait de faire : il demandait à Abeilard un mot de consolation. La réponse de ce savant abbé fut le sujet de cette excellente lettre qu'on a mise à la tête de ses ouvrages, et dont nous avons tiré les principales circonstances de sa vie. Cette lettre, qui n'avait été écrite que pour un particulier, tomba, par hasard, dans les

mains d'Héloïse. Elle en connut aussitôt le caractère, et cette vue réveilla dans son cœur les sentimens les plus tendres et les plus vifs qu'elle avait eu autrefois. Le récit qu'Abeilard y faisait de toutes ses aventures, auxquelles elle avait tant de part, la toucha vivement : elle ne put s'empêcher de lui écrire. C'est ce qui produisit ces fameuses lettres qui nous restent d'eux, qui peignent si bien les combats de la nature et de la grâce. Nous en avons une traduction assez bien faite, et qui composent deux vol. *in*-12, avec le texte original à côté. Le célèbre M. Pope en avait fait sentir toutes les beautés, et a fait une épitre d'Héloïse à Abeilard, qui est une imitation amplifiée poétique, que nous avons mise en tête de ce recueil, qui doit être précieux à tous les cœurs sensibles.

Avant qu'Héloïse eût connaissance de la lettre qu'Abeilard avait écrite à son ami, son monastère augmentait de jour en jour, par un grand nombre de demoi-

selles qu'elle avait reçues et qui avaient apporté des dots considérables. Elle avait obtenu du saint-siége des priviléges ; et dans une de ces bulles, accordées par Innocent II, Héloïse fut traitée d'abbesse du Paraclet.

Tel était l'état de l'abbaye du Paraclet, lorsque la lettre dont nous venons de parler tomba entre les mains d'Héloïse. Elle la lut avec toute l'avidité que son attachement à la personne d'Abeilard pouvait lui inspirer. Elle sentit son ancienne passion se réveiller, par les plus secrètes circonstances de son amour qui y étaient décrites ; son cœur perdit beaucoup de sa tranquillité ; enfin, elle éprouva toutes les agitations qui accompagnent une passion mal éteinte, ou qu'on ne combat que faiblement. Elle ne trouva de soulagement à ses maux qu'en les expliquant à l'objet qui les causait : ce fut le sujet de cette première lettre qu'elle lui écrivit, lettre toute pleine d'esprit, d'érudition et d'éloquence. La piété, la

générosité, la force de l'amour conjugal y paraissaient tour à tour, et tout y est exprimé avec tant de grâce et de délicatesse, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des généreux mouvemens de son cœur, ou de la beauté de son esprit. Elle commence ainsi :

« C'est à son maître, c'est à son père, c'est à son frère, c'est à son époux, qu'une servante, une fille, une sœur, une épouse, et, pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de soumis, de respectueux, et de tendre,

C'est à son Abeilard qu'Héloïse écrit. »

Dans la réponse qu'Abeilard fit à la lettre d'Héloïse, il lui déclare qu'il désire qu'après sa mort son corps soit porté dans leur monastère, pour y être inhumé. Cette lettre, loin de consoler Héloïse, l'accabla de chagrin. Elle lui en fit des reproches si touchans et si pathétiques, qu'on a peine à retenir ses larmes en les lisant.

La renommée publiait tant de merveilles d'Héloïse, que saint Bernard vint lui rendre visite. La réputation de cette illustre abbesse l'attira au Paraclet. Il fut enchanté de sa profonde érudition, surtout lorsqu'elle lui prouva, sur une petite discussion qu'il eut avec elle, par le grec, l'hébreu, l'écriture et les pères, qu'elle avait raison. Il sortit, satisfait de la grâce, de la modestie, de la capacité et de la religion qu'il avait trouvée dans cette abbesse, et il fut tout aussi édifié de ses religieuses.

Quelque temps après, Abeilard ne pouvant vivre heureux au milieu de ses moines, et désirant revoir Héloïse, qui l'invitait souvent par ses lettres à la venir voir, succomba à la tentation d'aller passer quelques mois au Paraclet, où la Providence voulut qu'il trouvât le comble des malheurs auquel il ne s'attendait pas. Il écrivait toujours, et sa grande réputation excita encore la jalousie de ses envieux. Il est vrai qu'Abeilard avait un furieux entêtement pour sa dialectique,

tirée des écrits d'Aristote ; ce qui lui fit donner le surnom de *Dialecticien*. La cruelle affaire que ce savant théologien avait eue, il y a vingt ans, au concile de Soissons, se renouvela. L'abbé de Saint-Thierry s'élève contre lui, et l'accuse d'hérésie. Abeilard, persécuté, est obligé de se retirer de Sens, et en appelle à Rome. Les propositions avancées dans ses ouvrages ne furent pas moins condamnées dans le concile, que les provinces de Reims et de Sens célébraient en la présence du roi Louis *le Jeune*, en 1140. Abeilard travaille à sa justification. Il envoie sa profession de foi à Héloïse, et l'adresse ensuite à tous les fidèles. Pour défendre sa cause, il croit devoir aller à Rome, Mais l'abbé de Cluny l'en empêcha, l'engagea à rester chez lui, en lui promettant de le réconcilier avec saint Bernard, qui, dans cette malheureuse affaire, était son plus grand ennemi. Abeilard, qui ne demandait que la paix, se rend aux solides raisons de l'abbé de

Cluny; et, au moyen de l'abbé de Cîteaux, il se réconcilie avec saint Bernard. Plus Abeilard éprouvait de disgrâces, plus il cherchait à faire pénitence. Aussi, depuis sa retraite dans Cluny, loin de refléchir sur les tristes événemens de sa vie, il pria même ses amis de ne le plus entretenir de ses malheurs. Pierre le Vénérable, son supérieur, avance qu'on né vit jamais un plus grand dévouement dans Saint-Martin, ni dans Saint-Germain, plus d'humilité. Le pape, informé par les lettres de l'abbé de Cluny de la conduite si édifiante d'Abeilard, témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueurs. Il le rétablit dans ses droits et ses prérogatives; mais ces nouvelles faveurs ne servirent qu'à le rendre plus humble, et à donner plus d'essor à sa piété. Abeilard ne put jouir long-temps des avantages de la santé. Son corps devint si affaibli par les austérités et les jeûnes, que, depuis la tête jusqu'aux pieds, il fut couvert d'une espèce d'ul-

cère; quelque situation qu'il prît, il ne pouvait y rester dans les grandes douleurs. Son supérieur l'obligea d'aller prendre l'air à la campagne. A peine fut-il arrivé au prieuré de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saône, que sa santé commençait à se rétablir; mais ne pouvant résister à la trop grande vivacité de l'air, il retomba plus dangereusement malade. Ce grand homme vit la mort s'approcher de lui et n'en fut point troublé. Depuis ses souffrances et les peines excessives qu'il avait essuyées pendant le cours de sa vie, il l'attendait de jour en jour comme un terme à ses malheurs. Il y avait déjà long-temps qu'il avait cessé toute correspondance avec Héloïse : son âme ne s'occupait plus que de Dieu et de l'éternité. Dans ses derniers jours, l'espérance d'une vie plus heureuse en l'autre monde l'animait. Il reçut, avec la plus grande joie, le saint Viatique, et quelques heures après, il rendit le dernier soupir, le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans.

TRADUCTION

*Des Épitaphes d'*Abeilard composées *en latin par* Pierre-le-Vénérable, *abbé de Cluny.*

Que les Grecs vantent leurs sept sages,
Que Socrate et Platon reçoivent leurs hommages,
Aussi bien qu'Aristote, un seul de nos docteurs,
Pierre Abeilard, a droit d'exiger ces honneurs.
Il fut de son vivant le Socrate de France,
Le Platon d'Italie : il fut de l'éloquence
Le maître et le modèle; il sut gagner les cœurs,
Et suspendre l'esprit de tous ses auditeurs :
Subtil, ingénieux, et puissant en parole,
Il se fit admirer de l'un à l'autre pôle;
Tout lui céda. C'est peu. Ces héros des savans,
Ce fameux Aristote, à la fin de ses ans,
Remporta sur soi-même une insigne victoire,
Et mit toute sa gloire
A vivre dans Cluny, disciple de la croix.
Ce fut là la sagesse, et ce fut là son choix.
C'est ainsi qu'il mourut l'onzième des Kalendes

De notre mois de mai : croyons que nos offrandes
L'uniront au plutôt à la source des biens,
A ceux qui sont vraiment philosophes chrétiens.

AUTRE ÉPITAPHE

D'ABEILARD, *par le même.*

PIERRE, qu'on regardait comme un second Homère,
Est uni maintenant à la pierre angulaire,
Sans qu'il puisse jamais en être détaché;
Quoique sous cette pierre il demeure caché,
Il brille toutefois au-dessus des étoiles,
Et voit la vérité sans figure et sans voiles.
Le soleil de la France, hélas! est éclipsé;
Par elle, tout est nuit, Pierre étant trépassé.
Il sut tout ce qu'un homme ici bas peut connaître,
Et voyait devant lui les savans disparaître.
Maître de tous les arts, et jamais écolier,
Il faisait sous ses lois teut le monde plier.
O vous! sacré séjour de la philosophie,
Écoles, votre prince, hélas! n'est plus en vie!
C'en est fait; venez voir cet éclatant flambeau,

Le fameux Abeilard, caché dans un tombeau.
Le vingtième d'avril vit mourir ce grand homme.
Si célèbre autrefois dans la France et dans
Rome;
Seul entre les mortels, seul avant son trepas,
Il sut tout ce qui peut être appris ici-bas.

Ces éloges ne peuvent être suspects. Ils partent d'une plume qui a toujours été si consacrée à la vérité, qu'on ne peut les soupçonner de flatterie. Abeilard était l'homme le plus éclairé de son siècle. Il était grammairien, orateur, poëte, musicien, philosophe, théologien, mathématicien, astronome, jurisconsulte; il savait cinq ou six langues. Il n'ignorait rien de l'histoire sacrée et profane; c'est même à lui à qui l'on doit la philosophie scolastique.

Abeilard était un de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fonds, qui viennent au monde pour être les maîtres des autres, qui n'ont qu'à se montrer pour plaire, et pour enlever l'estime du public;

et si un homme aussi célèbre a essuyé tant d'infortunes, on peut dire que son mérite seul les lui a attirées.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à Abeilard, qu'il écrivit à Héloïse la perte qu'elle venait de faire. L'impression que cette triste nouvelle fit sur son cœur est au-dessus de toute expression. Elle eut besoin de la force de son esprit, et de ce grand courage qu'elle avait naturellement, pour ne point succomber à la juste douleur qui l'accablait. Cette chère épouse n'avait jamais rien tant appréhendé que de survivre à son mari. Sa jeunesse, si précieuse pour toutes les personnes de son sexe, ne faisait que l'irriter; elle prévoyait que, selon l'ordre de la nature, elle lui conserverait la vie dans un temps où elle voudrait en être privée. Elle craignait d'essuyer les terribles assauts que son amour pour Abeilard devait lui livrer.

Héloïse ne put cependant modérer sa douleur à la nouvelle de la mort de son

digne époux : elle tomba évanouie à la lecture de la lettre du vénérable abbé ; et l'on crut même que son âme était allée se réunir avec celle d'Abeilard ; elle revint pourtant à elle-même, et, sans jeter une seule larme ; elle leva les yeux au ciel Les tristes soupirs qu'elle poussait firent mieux connaître son extrême douleur que tous les pleurs qu'elle aurait versés ; enfin, jamais femme n'a poussé l'amour conjugal au point d'élévation qu'Héloïse l'a porté. Le mérite personnel et les rares qualités d'Abeilard avaient tellement ravi toutes les puissances de son âme, qu'il lui aurait été impossible de trouver sur la terre quelqu'autre objet capable de l'attacher. Héloise avait alors quarante-un ans, et possédait encore tous les agrémens de la jeunesse. Elle ne manqua pas de répondre à l'abbé de Cluny, et elle lia même un commerce de lettres latines avec ce saint abbé, à qui elle ne cessa de demander le corps d'Abeilard ; elle lui représenta, par de si vives raisons, la justice qu'il y avait de

lui donner, au moins après sa mort, un époux qu'elle n'avait pu posséder pendant sa vie, que ce vénérable abbé ne put le lui refuser. Il savait qu'Abeilard avait toujours désiré d'être enterré au Paraclet; qu'il avait même mandé à Héloise, qu'en quelque lieu qu'il mourût, il voulait que son corps y fût porté.

Ce pieux abbé exigea de l'abbesse du Paraclet le plus grand secret, en lui promettant de profiter d'un moment favorable pour l'accomplissement de ses volontés. Sous le prétexte de quelques affaires, il se transporta au prieuré de Saint-Marcel; et là, une nuit, pendant que les religieux reposaient, il fit exhumer le corps d'Abeilard, et partit aussitôt avec ce dépôt pour se rendre au Paraclet: il y arriva le 16 novembre : sa présence causa à Héloïse des mouvemens si différens, qu'il serait impossible de les exprimer.

Ce précieux dépôt si désiré, la consolation pour ses filles. d'avoir chez elles le

corps de leur fondateur, de leur père et de leur maître, tout cela ne pouvait manquer de faire quelque sensation à Héloïse : mais, d'un autre côté, la vue de cet époux si cher, dans un cercueil, le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avait faite, en un mot, la mort d'Abeilard qui était présente à ses yeux, sans qu'elle pût se la dissimuler davantage : quel sujet de douleur! Elle s'augmenta beaucoup par les chants lugubres de l'église, par la pompe funèbre avec laquelle on reçut le corps du défunt, et par les obsèques qu'on lui fit. On porta le corps d'Abeilard dans le sépulcre qu'Héloïse lui avait fait préparer. Il était disposé de telle manière, qu'une partie se trouvait dans l'église, et l'autre dans le chœur des religieuses.

L'abbé de Cluny, pénétré du mérite et de la haute réputation que s'était acquise l'abbesse du Paraclet, n'épargna rien pour l'attirer, avec une partie de sa communauté, dans le voisinage de Cluny : mais il s'y prit trop tard. Lorsqu'elle se vit en

possession de ce qu'elle souhaitait avec tant d'ardeur, elle ne pensa plus qu'au déshonneur qu'elle ferait à la mémoire de son cher époux, si elle abandonnait sa fondation. Le seul plaisir qu'elle sentait, en pensant qu'elle habitait la même cellule où il avait demeuré, et qu'elle ne pouvait faire un pas dans le monastère sans marcher sur les traces de son cher Abeilard, dont elle avait le corps devant les yeux, l'arrêtait; elle contracta cependant une étroite amitié avec l'abbé de Cluny, qui fut cimentée par toutes les marques que la piété et la religion y peuvent ajouter. Ce respectable abbé s'en retourna plein d'estime et de vénération pour le Paraclet, mais surtout charmé d'Héloïse, dont il ne pouvait assez faire l'éloge. A son retour, Héloïse ne manqua pas de lui écrire une lettre de remercîmens de tous les avantages que sa visite lui avait procurés, ainsi qu'à ses religieuses.

Héloise ne se regarda plus que comme une veuve désolée. Abeilard n'existant

plus, le reste du monde lui parut indigne de ses soins et de ses empressemens. Son occupation était de pleurer et de gémir. On la voyait jour et nuit au tombeau de son cher époux. Il fallait faire violence pour l'en arracher, et l'obliger de prendre du repos et de la nourriture; c'est ainsi que cette vertueuse femme passa les vingt-deux années qu'elle survécut à Abeilard. Le monde ne vit plus Héloïse; plus de compagnie, plus de visites, plus de parloir pour elle, à peine la rencontrait-on dans le monastère. Elle était, ou renfermée dans sa chambre, ou auprès du tombeau de son époux. Ses larmes coulèrent si long-temps, qu'elles ternirent la beauté de son visage; une triste pâleur prit la place de sa couleur naturelle : ses yeux perdirent tout leur feu, et tout son corps fut abattu par la douleur. Elle devint l'exemple de sa communauté par ses austérités et sa pénitence. Elle dressa même

des constitutions (1), non-seulement pour les religieuses du Paraclet, mais encore pour tous les monastères de sa dépendance. Elle obtint divers priviléges du saint-siége, et le pape Luce II confirma tous ceux que ses prédécesseurs lui avaient accordés. La bulle qui lui fut adressée est du 17 mars 1143, et Héloïse y est traitée d'abbesse de la Sainte-Trinité. Elle obtint depuis plusieurs bulles, et la dernière grâce qui lui fut accordée par le saint-siége, est une bulle d'Alexandre III, le même pape qui a canonisé saint Bernard. Elle est datée de Paris, le 6 avril 1163, vingt-un ans après la mort d'Abeilard.

Après toutes les précautions que cette habile supérieure avait prise pour le bien de sa congrégation, elle ne pensa plus qu'à inspirer à ses religieuses les sentimens les plus saints et les plus élevés. Prières instructions, exemples, règlemens, exhor-

(1) Voyez ces constitutions dans la vie d'Abeilard, imprimée en 1620, tome II, page 252.

tations, tout entrait dans sa conduite, et tout lui réussissait. Sa douceur était un charme qui gagnait tous les cœurs, qui aplanissait toutes les difficultés, qui surmontait tous les obstacles. Son éloquence persuadait tout ce qu'elle voulait.

Une fièvre violente et d'autres indispositions firent connaître à Héloïse que sa fin approchait. Elle ne s'en alarma point : son cœur était détaché de la vie présente : elle se disposa à ce dernier passage avec ce courage héroïque qui ne l'avait jamais abandonné. Elle consolait ses filles, qui concevaient la grandeur de la perte qu'elles allaient faire; elle les exhortait, les encourageait. Après avoir reçu les derniers sacremens, elle leur donna sa bénédiction, en leur ordonnant de l'enterrer avec leur fondateur. Elle mourut un dimanche, le 17 de mai 1164, comme Abeilard, dans son année climatérique, âgée de soixante-trois ans. Héloïse, en ordonnant de la mettre dans le tombeau d'Abeilard, a voulu faire connaître à la

postérité que l'amour qu'elle avait pour lui était aussi pur que légitime ; et quoique des critiques superstitieux aient cru voir, dans cette disposition, des restes de la flamme qu'elle avait sentie pour Abeilard dans sa jeunesse, il était juste cependant que la mort ne séparât point ceux qui, durant leur vie, n'avaient qu'un cœur et une âme.

Tout ce qu'il y avait de considérable dans la province, soit dans l'église, soit dans l'épée, soit dans la robe, honorèrent de leur présence ses funérailles, et accompagnèrent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau. Leur piété fut récompensée par la vue d'un prodige, dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abeilard, et qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'Héloïse, ce fidèle époux, qui l'attendait depuis vingt-deux ans, étendit ses bras pour la recevoir, et. l'ayant serré contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant et

inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie, et fit connaître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même. Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des auteurs dignes de foi (1). Saint Grégoire de Tours nous rapporte une semblable histoire d'un sénateur de Dijon, nommé *Hilaire,* qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque, quelques années après, on la mettait dans le même tombeau. Pareil événement arriva du temps de Tertullien, qui en rapporte tout au long l'histoire dans son livre de l'*Âme*. Si nous ajoutons foi à ces auteurs célèbres, la circonstance de la sépulture d'Héloïse ne paraîtra plus incroyable.

Malgré tous les changemens qu'on a

(1) Voyez *Chron. Turon. Quercet. in not. ad Épist.* Abeil. page 1195.

faits depuis tant de siècles au tombeau de ces malheureux époux, on a toujours respecté une si sainte et une si rare union. Personne n'a osé séparer ce que la nature avait joint par des liens si merveilleux. On fit graver quatre vers latin, à la louange d'Héloïse, sur son tombeau; mais comme ils sont d'une basse latinité, nous les rapporterons tels qu'ils ont été traduits en notre langue :

Ci gît cette savante abbesse;
Héloïse est son nom;
De ce lieu d'oraison,
La fondatrice et la maîtresse;
L'esprit consolateur en a fait sa maison;
Avec lui dans Sion,
Elle repose en paix, et pleine d'allégresse.
Que ses mérites, que ses vœux,
Nous fassent de la terre élever jusqu'aux cieux.

Ces vers sont bien peu de chose pour une personne d'un mérite aussi rare. L'épitaphe suivante, faite depuis, nous a paru plus digne de cette illustre femme.

Ce tombeau d'Héloïse ensevelit les cendres,
Monument précieux pour tous les amans tendres.
Épouse sans époux, et veuve avant sa mort,
Héloïse, à vingt ans, subit ce triste sort.
Sa beauté, son esprit, sa science profonde,
La firent admirer des quatre coins du monde.
La mort, qui détruit tout, l'a rejoint à jamais
A son cher Abeilard, l'objet de ses souhaits.

On peut dire, en faveur d'Héloïse, que depuis qu'elle eût quitté le monde pour se faire religieuse, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a eu une estime et un applaudissement universels. De tous les écrivains, dont le nombre est infini, qui ont fait mention de cette femme célèbre dans leurs ouvrages, il ne s'en trouve aucun qui en dise du mal : chose étonnante, lorsqu'on a fait, comme Héloïse, sur le théâtre de cette vie, un personnage aussi distingué

Il y a plus de six siècles qu'Abeilard et Héloïse n'existent plus; mais leur mémoire a toujours été si précieuse aux âmes ten-

dres et sensibles, que la postérité n'oubliera jamais leurs infortunes. Il semble qu'Héloïse l'ait prédit, lorsque dans sa première lettre elle écrit à Abeilard :

Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre amour régnera dans les cœurs.

Fin de la Vie d'Abeilard et d'Héloïse.

LETTRES
VÉRITABLES
D'HÉLOÏSE A ABEILARD,
AVEC LES RÉPONSES
D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Traduites librement d'après les Lettres originales latines;

Par M. le comte DE BUSSY RABUTIN.

AVIS.

Le traducteur de ces lettres est si connu dans la république littéraire, que nous sommes dispensés d'en faire l'éloge.

Ses lettres à madame la marquise de Sévigné et à M. de Coulange, etc., ses parens et ses amis, sont des chefs-d'œuvre de style et d'élocution.

Quant à celles-ci, il suffit de dire que le célèbre poëte Malherbe les a insérées dans sa Grammaire française, comme un morceau digne de la plus grande pureté de notre langue.

Peu de livres font mention de la lettre qu'Abeilard écrivit à Philippe son ami, dont une copie tomba, par hasard, entre les mains d'Héloïse; nous commençons ce recueil précieux par

cette lettre, comme ayant donné lieu à toutes celles que nous avons d'Héloïse et d'Abeilard, d'après lesquelles M. le comte de Bussy Rabutin et le célèbre Pope ont composé leurs fameuses lettres, qui ont servi de modèles à messieurs de Beauchamps, Colardeau, Dorat, Feutry, Saurin, Mercier, G** Douxigné, C**, etc., dont les épîtres, imitées et mises en vers, ajoutent à la richesse de cette collection.

Cette lettre n'étant qu'un récit de la vie d'Abeilard et d'Héloïse, nous y renvoyons souvent le lecteur, afin de ne pas répéter ce qui a déjà été dit de ces époux malheureux.

REMARQUES DE L'ÉDITEUR.

Cette lettre, traduite du latin, a pour titre : *Historia calamitatum Abelardi.* Elle renferme des pensées qu'on ne peut rendre en français sans blesser les oreilles chastes. Entr'autres, ces passages lorsqu'Abeilard dit qu'il se servait du prétexte d'enseigner Héloïse, pour lui faire l'amour. *Primùm domo unà conjungimur, post-modùm animo, sub occasione igitur disciplinæ amori penitùs vacabamus, et secretos recessus quos amor optabat, studium lectionis offerebat. Apertis itaque libris plura de amore quàm de lectione verba se ingerebant; plura erant oscula quàm sententiæ, sæpiùs ad sinus quàm ad libros deducebantur manus. . . . . Quoque minus suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira . . . Quid denique nullus à cupidis intermissus*

est gradus amoris, et si quid insolitum amor excogitare potuit est additum. Héloïse, pour détourner son amant de l'épouser, s'exprime ainsi : *Pro periculo et pro dedecore Abelardi, Heloissa dehortabat me à nuptiis, nuptiæ non conveniunt cum philosophiâ, quæ enim conventio scholarium ad pedissequas, scriptoriorum ad cunabula; librorum ad colos, calamorum ad fusos....* Héloïse, sur le malheur d'Abeilard, peint ainsi ses sentimens : *Deus immaculatum non pertulit thorum qui diù antè substiterat pollutum; quid ex adulterio promerentur alii, tu ex matrimonio incurristi ; non cùm pristinis vacaremus voluptatibus, sed cùm ad tempus segregati castiùs vive remus.*

Il est beaucoup d'autres passages qu'on ne pourrait traduire librement, tel que celui-ci. C'est Héloïse qui parle : *Te magis offendere quàm Deum vereor, tibi placere ampliùs quàm ipsi appeto.* Jamais la

traduction française de cette suscription de lettre n'aura le mérite du latin. *Domino suo, imo patri; conjugi suo, imo fratri, ancilla sua, imo filia; ipsius uxor, imo soror; Abelardo, Heloissa.*

Nous ne craignons pas de dire que les expressions d'Héloïse sont beaucoup plus recherchées dans ses lettres, et qu'il y a plus d'élégance dans sa latinité que dans celle d'Abeilard.

LETTRE
D'ABEILARD
A SON AMI.

Après le triste récit que vous m'avez fait des malheurs que vous avez éprouvés, vous avez besoin de consolation, je le sais; mais croyez-vous, Philinte, être le seul homme à plaindre dans l'univers? Hélas! à qui vous adressez-vous? Comme ami véritable, j'ai pris part à vos justes douleurs; que ne vous ai-je pas dit pour essuyer vos larmes? J'ai épuisé toute ma philosophie, afin d'adoucir les blessures que la fortune vous avait faites. Tous mes soins ont donc été inutiles : pourquoi vous occuper toujours de vos chagrins? L'homme sage doit se soutenir, et ne pas s'abandonner à lui-même. S'il est un moyen de vous consoler, je le trouve dans l'amitié que j'ai conçue pour vous. Connaissez tous mes malheurs; les vôtres

vous paraîtront moins sensibles, lorsque vous les comparerez avec ceux qu'a soufferts le plus tendre et le plus malheureux des hommes. Il faut être mon ami, comme vous l'êtes, pour me résoudre à vous tracer ici des événemens qui ne peuvent se présenter à mon esprit sans pénétrer mon cœur d'une affliction mortelle. Puisse le long enchaînement de mes maux calmer les soucis de votre âme, et rendre à la mienne cette douce tranquillité qu'elle ne peut trouver qu'après la destruction de ce misérable individu qui la renferme, et pour l'anéantissement duquel je prie Dieu tous les jours!...

Abeilard fait ici l'histoire de ses amours et de ses infortunes. Nous renvoyons le lecteur à la vie de cet illustre malheureux, qui précède cette lettre; nous rapporterons seulement les passages suivans, qui nous ont paru mériter quelque attention. Abeilard, après avoir triomphé de ses ennemis, continue ainsi sa lettre :

Les orages étaient évanouis; je me

voyais dans le port; tous les traits de mes ennemis étaient émoussés et sans force : heureux, si j'avais su profiter de ma victoire! Ah! lorsque l'esprit est content, qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour! Vous allez connaître, Philinte, toutes mes faiblesses; je crois que tous les hommes doivent payer le tribût dû à l'amour. J'étais philosophe; mais ce tyran des âmes triompha de toute ma sagesse; ses flèches furent plus fortes que tous mes raisonnemens; aussi ce dieu ne tarda guère à me faire suivre le penchant qu'il voulut. Le ciel, au milieu des délices dont mon cœur s'enivrait, m'accabla de sa colère; je fus un exemple de sa vengeance, une victime d'autant plus malheureuse, qu'on m'ôta tous les moyens de me satisfaire; il me laissa en proie à tous mes désirs criminels. Je vais, mon cher, vous faire un récit fidèle de ma passion; vous jugerez si j'ai mérité un pareil châtiment

J'ai toujours eu en horreur ces co-

quettes ridicules qu'on ne peut aimer sans honte. J'étais ambitieux dans le choix que mon cœur faisait; je voulais trouver des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire. Il y avait dans Paris une jeune personne... Ah! Philinte, l'amour s'était plu à la former; son nom était *Héloïse!*

Abeïlard continue de parler de ses amours; de sa réussite auprès de Fulbert, des chagrins qu'il essuie de la part de ce chanoine, outré de la conduite de sa nièce, de sa réconciliation avec lui, jusqu'au moment de son entrevue avec Héloïse en Bretagne, où il était allé pour lui annoncer les conditions de la paix qu'il avait faite avec son oncle. Héloïse, mécontente de la parole qu'avait donnée Abeilard de l'épouser, ne put s'empêcher, pour l'en détourner, de lui représenter....

Que le mariage était un lien fatal à un philosophe; que les soins d'une famille ne s'accordaient pas avec la tranquillité et l'application que demandait l'étude de la sagesse. Elle me rapporta (continue Abei-

lard) tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Théophraste, Cicéron, et surtout l'infortuné Socrate, qui sortait joyeux de la vie, parce qu'il y laissait Xantipe. Ne m'est-il pas plus doux, ajoutait-elle, de me voir votre amante que votre épouse? L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence, que les nœuds de l'hymen? Les plaisirs que nous goûterons rarement et avec peine, nous paraîtront toujours charmans, au lieu que les choses permises sont insipides. Toutes ces raisons ne pouvant m'émouvoir, Héloïse supplia ma sœur de me donner d'autres alarmes. Lucile, c'est ainsi qu'elle se nomme, m'ayant tiré en particulier : « A quoi pensez-vous? me dit-elle; à quoi songez-vous? Est-il possible qu'Abeilard ait formé le dessein d'épouser Héloïse? Elle semble, je l'avouerai, mériter un attachement éternel : la beauté, la jeunesse, la science, tout se rencontre en elle; vous en êtes adoré, je le veux croire; mais à quoi bon vous

flatter ? Cette beauté n'est qu'une fleur que la première maladie flétrira bientôt. Lorsque ces traits, dont vous êtes épris, seront effacés, vous vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule peut rompre. Je veux vous voir réduit, comme les autres maris, au seul plaisir du veuvage : pensez-vous que la science vous doive rendre Héloïse plus aimable ? Je le sais, elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des livres, et qui décident. Lorsqu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales et mille trompettes font un bruit confus. Héloïse n'a pas ce défaut ; cependant il est toujours fâcheux de n'oser, en présence d'une épouse, se servir de termes impropres. On souffre avec plaisir d'une amante. Vous êtes sûr du cœur d'Héloïse, dites-vous : je le crois ; vous en avez reçu des preuves éclatantes : mais ne craignez-

vous pas que l'hymen ne soit le tombeau de son amour? Le nom d'époux et de maître est odieux. Héloïse serait-elle ce phénix qu'on ne saurait trouver? Se distinguera-t-elle des autres femmes? Allez, allez, le front d'un philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes... » Ma sœur s'animait, et m'allait alléguer mille raisons de cette nature : je l'interrompis brusquement, et me contentai de lui dire qu'elle ne connaissait point Héloïse. Peu de jours après, nous partîmes ensemble de Bretagne, et à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que notre mariage se conclut, etc. etc.

Abeilard parle ensuite des mauvais traitemens de Fulbert envers Héloïse, décrit ses malheurs. La peinture qu'il fait de l'abbaye de Saint-Gildas, d'où il ecrit cette lettre à son ami, mérite d'être rapportée.

J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces : mes prome-

nades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée; mes moines ne sont connus que par leur débauche; ils n'ont d'autre règle que celle de n'en avoir point. Je voudrais, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye : les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux. Les cellules sont tapissées de nappes de cerfs, etc. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls : je crois à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu; que vous dirai-je, enfin? je suis seul, abandonné à tous mes chagrins. Je regrette le Paraclet que j'ai quitté; je souhaite le revoir.... Ah! mon ami! l'amour que mon cœur conserve toujours pour Héloïse ne me séduit-il point? Je n'ai pu encore en triompher dans ma solitude.... Je pousse des soupirs, je verse des larmes de sang.... Le nom d'Héloïse m'échappe; je prends plaisir à le prononcer.... Je me plains de la rigueur du ciel à mon égard.... Ai-je

donc mérité tant de disgrâces ? Il faut le croire, puisqu'elles me sont arrivées. Si le monde vous hait, Philinte, vous voyez comme il m'a haï. Allons, faisons des efforts sur nous-mêmes ; profitons de nos malheurs ; résignons-nous entièrement à la volonté d'un Dieu qui n'afflige que ceux qu'il aime.... Hélas ! je vous donne ici des leçons : heureux, si moi-même je peux les mettre en usage !.... Adieu.

LETTRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD.

Il y a quelque temps que l'on m'apporta, par hasard, une lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractère, je l'ouvris, et, pour excuser cette action, je me flattai du droit que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous; mais ma curiosité me coûta bien des larmes, ne trouvant dans cette lettre qu'un long détail de nos aventures. Ces idées m'agitèrent violemment; il me sembla qu'il n'était pas besoin, pour consoler votre ami de quelque légère disgrâce, de lui parler si sincèrement de nos malheurs. Quelles réflexions ne fis-je point! Le temps effaçait un peu le souvenir de nos peines; mais en les lisant, écrites de votre main, je les sentis jusqu'au fond du cœur aussi vivement que jamais. Je me représentai

tout de nouveau ce que vous avez souffert pour moi, combien votre esprit vous attirait d'ennemis et de jaloux; cette prison perpétuelle dont on vous menaçait, sur les choses mêmes que vous désavouiez; enfin, ma mémoire ne m'épargna rien sur le souvenir de nos malheurs. Je n'ai pas oublié non plus la persécution de ces deux hommes qui s'élevèrent contre vous au concile de Reims, et le scandale qu'on vous fit sur le nom de *Paraclet* que vous aviez donné à votre maison; et je n'oublierai jamais la persécution que vous essuyâtes de ces moines que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de *frères*. Le récit que vous faites de tout cela à votre ami, est si vif et si naturellement écrit, que j'ai failli étouffer de douleur en le lisant; et j'aurais eu le plaisir de vous renvoyer votre lettre effacée par mes larmes, si on n'était venu un peu trop tôt me la demander : elle m'a laissé bien émue, et je vous avoue qu'elle a réveillé tous mes ressentimens contre nos ennemis. Puisque le

temps, qui vient à bout de tout, n'a point usé leur haîne contre vous, et que votre vertu est toujours persécutée, je suis résolue de publier en toutes les langues nos disgrâces, pour faire honte au siècle injuste qui ne vous a pas connu; je n'épargnerai rien, puisque rien ne vous épargne, et je vous attirerai tant de pitié, qu'on ne parlera plus de mon cher Abeilard que la larme à l'œil.

Pour moi, qui ne sens que vos maux, je ne vous dis rien de l'état où je suis pour l'amour de vous. Seule, affligée et sans consolation, car je ne puis en recevoir que de votre part, et je ne reçois pas même de vos nouvelles; ne me refusez pas au moins ce secours, je vous en conjure, et me faites un récit fidèle de tout ce qui vous regarde, quelque douloureux qu'il soit.

S'il est vrai que les peines partagées sont plus légères, vous souffrirez moins quand vous m'aurez conté les vôtres. Ne dites pas, pour vous excuser, que vous voulez épargner mes larmes; votre silence m'en coûte

autant que le récit de vos malheurs : d'ailleurs, si vous voulez attendre, pour m'écrire, que vous ayiez des choses agréables à me mander, j'ai peur que vous n'attendiez trop long-temps. La fortune et la vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins sage, vous seriez plus heureux : donnez-moi donc ce plaisir de recevoir de vos lettres, sans attendre un miracle de la fortune. C'est, en votre absence, la seule joie que je puisse sentir, et c'est de cette joie que Sénèque, que vous me fîtes lire, se laissait pénétrer, tout philosophe qu'il était, quand il recevait des lettres de Lucile. En attendant que vous me donniez le même plaisir, que je goûte celui de regarder souvent votre portrait : je le néglige quand je vous vois ; votre absence le rend meilleur ; mais si la peinture donne tant de plaisir, quelle joie n'inspirent point les lettres, elles qui parlent, qui allument et qui nourrissent le feu de nos passions ! Un plaisir si innocent ne nous est pas défendu ; ne perdons point,

par nos négligences, la seule consolation qui nous reste : je lirai dans vos lettres que vous êtes mon époux, je vous parlerai, dans les miennes, comme votre épouse; et, malgré vos malheurs, vous me serez toujours tout ce que vous voudrez être. C'est pour soulager les personnes enfermées, comme moi, que les lettres ont été inventées; je porterai les vôtres sur mon sein, je les baiserai sans cesse; mais je ne veux point qu'elles vous coûtent de peines : écrivez-moi sans application, avec négligence; que votre cœur me parle, et non votre esprit. Je ne saurais plus vivre, si vous ne me dites que vous m'aimez : ce langage vous doit être si naturel, que je ne crois pas que vous puissiez en tenir un autre; d'ailleurs, il est juste que vous refermiez, par quelque nouvelle marque d'amour, les blessures que vous avez ouvertes dans mon âme, par le détail que vous faites à votre ami, de nos malheurs. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi

pour consoler un affligé, en comparant sa misère à une plus grande : la charité est ingénieuse, et je vous en loue ; mais vous nous devez encore quelque chose de plus qu'à cet ami.

On nous appelle vos sœurs, nous nous disons vos filles, et s'il y avait dans la nature des termes plus tendres, nous nous en servirions pour vous marquer ce que nous vous sommes, et vous faire souvenir de ce que vous nous devez Pour nous, quand nous serions assez ingrates pour oublier la reconnaissance que nous vous devons, cette église, ces autels, cette maison nous en parlent assez ; c'est vous qui avez sanctifié ce lieu qui n'était connu que par des vols et par des meurtres, et qui avez fait une maison de prières, d'une retraite de voleurs. Ces cloîtres-ci ne doivent rien aux aumônes publiques, les usures et les pénitences des publicains ne nous ont point enrichies ; vous seul nous avez tout donné ; c'est à vous que ce jeune plant doit tout ce qu'il est.

Quoique la grâce de la vocation semble être ici assurée par une clôture et par des vœux ; quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches, cette sève d'Adam, qui monte insensiblement jusqu'au cœur, nous le corrompra, si vous ne nous aidez à le conserver.

Je sais que vous ne demeurez pas oisif, mais ce n'est pas pour nous que vous travaillez : vous jetez devant les pourceaux les richesses de l'évangile, et vous négligez des brebis innocentes qui vous suivraient sur le haut des montagnes.

Mais je m'aperçois que je n'ose pas seulement vous parler en mon nom : cependant devrais-je employer, pour vous toucher, d'autres intérêts et d'autres pleurs que les miens? Les Augustins, les Tertulliens, les Jérômes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes, à des Ménalies. Quand vous lisez ces noms, oubliez-vous le mien? ne devriez-vous pas me former à la vertu avec saint Jérôme, me prêcher la vérité avec Tertullien, me parler de la

grâce avec saint Augustin? Votre science ne doit point être pour moi un bien stérile; de plus, en m'écrivant, vous écrivez à votre épouse; le sacrement a rendu notre commerce hors de scandale; vous pouvez même me voir sans danger. Quand nos vœux ne seraient pas un obstacle à nos plaisirs, et que nous pourrions les oublier, la cruauté de mon oncle à votre égard ne nous laisse rien à craindre de notre tendresse. Ne me fuyez donc plus, écoutez mes soupirs, soyez-en le témoin, puisque vous en êtes la cause. Si je suis ici par raison, persuadez-moi d'y demeurer par vertu.

Hélas! si vous vous souveniez.... mais oublie-t-on comment on est aimé? comme je passais les jours à vous attendre; avec quel plaisir je me dérobais à tout le monde pour vous écrire; quelle inquiétude me coûtait un billet, jusqu'à ce que vous l'eussiez reçu; que de ménagemens et de stratagêmes pour vous voir!

Ce détail vous surprend, vous crai-

gnez d'en entendre la suite; mais ce récit me soulage; je n'en rougis point; et puisque l'excès de ma tendresse pour vous n'a point eu de bornes, je n'en veux point donner au plaisir que je trouve d'en parler. Je me suis haïe pour vous montrer plus d'amour; je suis venue ici pour me perdre, pour vous laisser vivre sans inquiétude.

Le vice n'inspire pas de tels sentimens; quand on aime par les sens, on n'aime pas les morts. Mon oncle a cru que, semblable aux autres femmes, je n'aimerais que votre sexe : il s'est trompé en vous l'ôtant; et je me venge de lui, en vous accablant de toute ma tendresse.

Vous savez bien que dans le temps même que nos amours pouvaient n'être pas si pures, je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Combien vous ai-je témoigné de répugnance pour le mariage! Quoique je connusse bien que le nom de *femme* était auguste parmi les hommes, et saint dans la religion, je trouvais plus de charmes

dans celui de votre maîtresse. Les chaînes du mariage portent un attachement nécessaire qui ôte la gloire d'aimer, et que je voulais me conserver ; toutes ces délicatesses ne vous sont point échappées ; je vois même, par la lettre que vous écrivez à votre ami, que vous vous en souvenez encore avec plaisir, et que vous n'avez pas oublié combien je trouvais insipides les engagemens que la mort seule peut rompre, et qui font une nécessité de l'amour. Combien de fois vous ai-je protesté qu'il m'était plus doux de vivre avec Abeilard comme sa maîtresse, que d'être impératrice avec Auguste, et que je trouvais plus de douceur à vous obéir, qu'à voir sous mes lois le maître du monde! La véritable tendresse sépare de l'amant tout ce qui n'est pas lui ; elle ne cherche ni rang ni fortune ; je suis persuadé que, s'il y a une félicité à espérer ici bas, ce n'est que par l'union de deux cœurs que la sympathie a joints, et que le mérite et l'amour réciproque ren-

dent heureux. Il n'y a point alors de vide dans leurs cœurs : tout y est en repos, parce que tout y est content.

Nous avons été de ce nombre; charmés l'un de l'autre, nous vivions heureux. Votre réputation faisait honneur à mon choix. Il n'y a point de province où l'on ne vous ait désiré : on ne vous a jamais quitté sans peine : on se faisait un plaisir de dire : J'ai vu Abeilard. Les femmes les plus sévères ne l'auraient point été pour vous si vous aviez voulu les corrompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manières, de la vivacité de votre esprit, du brillant de vos conversations? Tout en vous parle pour vous. Bien éloigné de ces savans qui savent tout, hors le moyen de plaire, la science en vous est aimable et fait envie de savoir. Avec quelle facilité faites-vous des vers les plus galans du monde! Personne ne badine comme vous; il n'y a que vous

qui sachiez louer : cette jolie Rose (1) en sera une preuve et un modèle à la postérité. Il n'est pas jusqu'à vos moindres chansons qui n'aient des charmes. Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de rivales ! Combien en ai-je vu à qui l'amour-propre faisait croire, après une seule de vos visites, qu'elles étaient la Silvie de vos vers ! Mais où est le temps dont je parle ? Je pleure à présent mon amant et mes joies passées.

Vous qui fûtes jalouses de mon bonheur, apprenez que celui que vous m'avez envié n'est plus pour vous ni pour moi ; mon amour a fait son crime, son supplice et mon désespoir. La rage de mes parens a troublé le calme où nous vivions, ne songeant qu'à nous aimer et à nous plaire. Si c'est un crime de vivre ainsi, j'aime le

---

(1) *Le roman de la Rose.* C'est une erreur. Cet ingénieux roman est de Jean de Méhum, et non d'Abeilard.

crime, et je suis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

Si j'avais été auprès de vous quand on vous mit dans le triste état où vous êtes, je vous aurais défendu au péril de ma vie; mais n'en parlons plus : il y a de l'éloquence à se taire, quand le malheur ne peut être exprimé. Dites-moi seulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait profession, où vous savez que je n'ai apporté d'autres dispositions que celle de vous plaire et de vous éviter des peines, ni d'autre consentement que le vôtre. D'où viennent vos froideurs? Ne serait-ce point que l'excès de ma tendresse, qui ne vous laisse plus rien à désirer, aurait ralenti vos feux? Une triste expérience me fait connaître que l'on fuit ceux à qui on a trop d'obligations, et que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme, au lieu de sa reconnaissance. J'ai trop mal défendu mon cœur : vous l'avez pris sans peine, ingrat! vous le rendez de même, mais je n'y consens pas; et quoi-

que je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conservé, malgré moi, celle d'être aimée de vous et de mourir en vous aimant. En prononçant mes vœux, j'avais sur moi un billet de vous, par lequel vous me juriez que vous seriez toujours à moi : ainsi j'ai offert votre cœur à Dieu avec le mien, et je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous pas aimer. Souffrez, au moins ma passion comme une chose dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas! quelle lâcheté à moi de parler ainsi! Je ne dois penser qu'à Dieu, et je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel, pourquoi ne m'aimez-vous plus? Pourquoi, au moins, ne me trompez-vous pas? Vous ne daignez pas seulement me laisser aucun moyen de vous excuser. Quoi! pouvez-vous bien vous résoudre à ne me voir jamais? Hélas! écrivez-moi donc quelquefois. Ne vous y trompez pas, vos sermens vous ont donné à moi, et je n'ai fait d'autre profession que d'être à vous. Rien ne doit séparer

nos cœurs; je me suis enfermée, parce que vous l'avez voulu; voilà le secret de ma vocation; vous le savez; et cependant votre froide indifférence est tout le fruit de ma prison.

J'ai honte, parmi les épouses d'un Dieu, de me trouver la servante d'un homme. Je suis à la tête d'une communauté, dont je devrais être l'exemple, dévouée uniquement à Abeilard : quel monstre! M'éclairez-vous, mon Dieu? votre grâce me fait-elle parler? ou si mon désespoir seulement m'arrache ces réflexions?

Au travers des feux dont je brûle, je me vois quelquefois comme une pécheresse qui devrait pleurer ses péchés; et, misérable que je suis, je ne pleure que mon amant! je rappelle sans cesse le souvenir de ces péchés; mais ce n'est pas de les avoir commis que j'ai de la douleur, c'est de ne les plus commettre.

En quel désordre me jetez-vous, Abeilard! Je vous confesse mes faiblesses; je

vous reproche votre dureté : je ne sais ce que je dis ; l'excès de mon amour l'emporte : je ne puis plus me retenir. Ah! qu'il est dur, mon cher Abeilard, de combattre toujours pour son devoir contre une longue habitude d'aimer! J'écoute un moment les sentimens de piété que Dieu m'envoie ; un moment après, mon imagination se remplit de ce que la tendresse a de plus doux, et je m'y abandonne. Je vous dis aujourd'hui tout ce qu'hier je ne voulais pas vous dire. Je veux quelquefois ne plus vous aimer ; mais l'Amour se venge bien de ce dessein, en redoublant le martyre d'amour dont il me fait mourir pour vous. Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous, si vous l'êtes de moi ; comme mon amant, comme mon époux, ou comme mon père, consolez-moi. Ces noms ne sauraient-ils plus vous émouvoir par amour, par religion? Venez tâcher d'étouffer ma passion, et de fortifier mes bons désirs ; empêchez-moi de profaner plus long-temps ma vocation ; humilions-

nous devant les richesses de la Providence de mon Dieu, qui se sert de tout pour notre justification, et, par un effet de sa grâce, nous purifie souvent, malgré nous, en nous dessillant les yeux sur nos misères.

Je croyais finir ici ma lettre, mais mon cœur n'est pas encore content. Quand vous m'obligeâtes de me donner à Dieu, vous me promîtes d'en faire autant; cependant vous ne m'avez pas tenu parole. Si ma jeunesse et mon sexe vous faisaient craindre de me laisser dans le siècle, ma vie, ma fidélité, mon cœur, que vous deviez connaître, vous devaient rassurer. Votre défiance me toucha, je l'avoue, sensiblement. Quoi! disais-je, Abeilard me croyait autrefois au premier mot, et il faut aujourd'hui un Dieu et des vœux pour lui répondre de moi! vous n'aviez qu'à me donner des lois sans m'enfermer. Vous êtes-vous cru un meilleur maître pour le vice que pour la vertu? Tout ce qui vient de vous a des charmes pour moi, rien ne m'aurait paru difficile à exé-

cuter sous vos ordres et sous vos yeux. Vous avez bien plus risqué à me laisser sans vous. Je suis faible quand je suis seule, et je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait.

Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avais aimé la volupté, lorsqu'on attenta sur vous, je n'avais que vingt ans. je pouvais donner du plaisir et en prendre, si j'en avais pu goûter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joie au monde, aux richesses, aux honneurs, à tout, hors à vous, mon cher Abeilard : laissez-moi quelque espérance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Je vous conjure, par les liens que je traîne ici, d'en venir relever le poids; je le trouverai léger, quand vous le soutiendrez : vous me donnerez des maximes d'un saint amour, et puisque vous m'avez mis dans le port de la grâce, n'est-il pas juste d'en partager avec moi le bonheur? Sans changer de cœur, changeons d'objet; élevons nos esprits à Dieu, n'ayons de transports

communns que pour sa gloire; j'attends cela de sa miséricorde : il a des droits particuliers sur le cœur des grands hommes : quand il les touche, il les ravit. Jusqu'à ce moment de grâce arrivée, pensez à moi; souvenez-vous de ma tendresse et de ma fidélité; aimez en moi votre maîtresse, chérissez votre fille, votre sœur, votre femme; songez que je vous aime éperdument, quoique je combatte quelquefois pour ne vous plus aimer. Quel blasphême! ne vous plus aimer! j'en frissonne, et j'ai envie de l'effacer. Je finis enfin cette grande lettre, mon cher Abeilard, en vous disant adieu.

HÉLOÏSE.

LETTRE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE.

Si j'avais pensé qu'une lettre, qui ne s'adressait point à vous, pouvait tomber entre vos mains, je me serais bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeler le souvenir de nos plaisirs passés. Je parlais à mon ami, avec confiance, de mes malheurs, pour adoucir les siens par la comparaison : si je vous ai fait du mal ne songeant qu'à lui faire du bien, je vous demande pardon; c'est assez que je vous aie fait souffrir, quoique je l'aie fait sans y penser, pour que je souffre. Car, ne vous trompez pas, Héloïse, je vous adore avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon cœur : j'ai caché ma passion au monde depuis ma retraite par vanité, et vous par tendresse; je vou.

lais vous guérir par mon indifférence affectée, et vous épargner les maux cruels d'un amour sans espérance. J'ai moi-même essayé, ne pouvant plus vivre avec vous, de vous effacer de mon cœur. J'ai cherché dans la philosophie et dans la religion, des armes pour combattre cette passion, que nos malheurs n'avaient fait qu'allumer davantage. Je me suis engagé, par des vœux, à vous oublier, et je n'ai oublié que ces vœux.

La solitude, où j'ai cru trouver un asile contre vous, désoccupé de tout le reste du monde, vous laisse seule remplir mon cœur et mon esprit, et je suis convaincu que c'est un soin inutile de travailler à ne plus vous aimer. Je serai assez sage, si je ne découvre qu'à vous mon désordre et ma faiblesse. Ma raison me fait voir toute l'étendue de mes devoirs. Toujours occupé de remords ou d'amour, je n'ai pas un moment tranquille ; j'ai beau m'éloigner de vous, votre idée et ma passion me suivent par-

tout : je n'ai rien à espérer de l'amour, et je puis me donner à la vertu.

Que nous sommes faibles, Héloïse, quand nous ne nous appuyons pas sur la croix de J. C.! Les déserts, sans la grâce, n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous m'appelez votre maître : il est vrai, je vous ai appris à aimer ; mais vous m'avez appris, à votre tour, que les maux que vous faites sentir sont des maux incurables. Je serais obligé à votre oncle de sa cruauté, si, en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma passion, j'avais pu cesser de vous aimer; mais mes désirs, qui ne peuvent être satisfaits, n'en sont que plus violens. Je suis bien plus coupable de brûler pour vous, sous le sac et sous la cendre consacrés aux autels, que je ne l'étais par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

Vous voyez, Seigneur, que je sens tout le poids de ma misère ; m'en laisserez-vous accabler ? je vous dis sans cesse, avec saint Augustin : « Donnez-

moi votre grâce, ô mon Dieu! pour accomplir ce que vous me commandez; et puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous est caché, vous voyez tout ce que je souffre : permettrez-vous qu'une créature vous dispute plus long-temps un cœur que j'avais cru vous avoir donné?

Vous me mandez, Héloïse, que vous ne vivez que pour moi, en paraissant ne vivre que pour Dieu, et que vous n'avez fait d'autres vœux que d'être à moi, et de mourir en m'adorant. A quoi songez-vous, d'irriter ce maître terrible, ce Dieu fort et jaloux qui appesantit sa main sur nous depuis si long-temps? Craignez-le, pour votre intérêt et pour le mien, si vous ne le pouvez encore par amour pour lui, et ne le faites pas servir de prétexte, comme vous faites, à cette réputation de sagesse que vous vous êtes acquise par votre hypocrisie. Mais, hélas! j'éprouve moi-même, Héloïse, combien il est difficile de pratiquer ce qu'on enseigne. Que ne fis-je point, quand vous vous enfer-

mâtes, pour vous oublier? Je cherchai des déserts au fond de la Bretagne; je mis la mer entre vous et moi, et presque au désespoir,

Je résolus de vous céder la place,
Et d'opposer aux feux dont me brûlaient vos
yeux,
Cette insensible glace
Que verse dans les cœurs la distance des lieux.

Je fis deux cents lieues pour m'éloigner de vous; mais l'absence, l'éloignement, le jeûne, l'étude, la prière, le silence, tout n'a servi qu'à me donner le plaisir d'être votre martyr; j'ai cherché du secours dans les conseils d'un ami fidèle: mais il fallait parler de vous, et c'étaient de nouveaux traits pour m'enflammer: votre constance est un poison pour mon âme, qui nourrit mon amour. Votre indifférence ferait peut-être plus pour mon salut, que n'ont pu ni mes devoirs, ni ma raison: ce serait le coup de grâce pour moi; mais la délicatesse de

mon amour ne me permet pas de vous le demander. Je m'allume, en vous parlant de mon amour; et, dans ce moment, je ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien.

Vous me reprochez ma fuite et mon silence; vous rappelez le tendre souvenir de nos plus amoureux rendez-vous; et vous n'oubliez rien pour faire vivre une passion qui ne peut jamais être satisfaite.

N'ai-je pas assez de mes maux et de mon amour, pour mourir bientôt de douleur?

Mais s'il faut mourir, ô mon Dieu! pourquoi ne pas mourir pour vous? tant de souffrances seront-elles perdues pour le temps et pour l'éternité? Faites-moi sentir, Seigneur, dans l'amertume de mon âme, cette salutaire douceur que trouve le véritable pénitent à pleurer ses péchés. Enivré de mon amour, je n'ai pleuré, jusqu'ici, que ma maîtresse; et, séduit par les dehors d'une vie pénitente, je me

suis flatté que je satisfaisais à mes crimes. Quelquefois l'exemple des religieux que je commande, m'humilie et me confond ; mais souvent mon amour s'irrite de leur affreuse indifférence ; je méprise tous les cœurs qui ne savent point aimer, et je crois, dans ce moment, devoir dédommager l'amour de tout celui qu'on lui refuse. Je sais bien que cette peinture que je vous fais de mes faiblesses est criminelle : ma force vous aurait donné du courage par vertu ou par dépit ; mais ma passion est accoutumée à vaincre. Ces deux volontés, dont parle saint Paul, déchirent mon âme, et celle d'aimer Dieu est toujours la plus faible. Si l'on pouvait excuser un crime, il ne faudrait, Héloïse, que vous avoir vue pour m'excuser ; mais je sens que je me perds, et je ne veux pas me sauver. Damné dès ce monde-ci, j'aime sans fruit ce que je ne verrai jamais, et je perds tout les mérites d'une vie qui m'assurerait le ciel, si je le préférais à vous. Je crois à l'évangile, sans le vou-

loir pratiquer : c'est la foi des damnés. Sans goût pour la vertu, sans attention à mon état, sans respect pour les vœux que j'ai faits, je souffre toute la peine du vice et de la vertu, sans espoir d'être récompensé ni par l'un, ni par l'autre. Ne me traitez donc plus de grand homme; je ne mérite pas cet éloge : ma faiblesse m'anéantit. Je vous trouve toujours entre Dieu et moi : quel obstacle pour aller à lui! Cachez-moi votre tendresse; laissez-moi oublier tout ce que vous souffrez de mon absence; soyez vous-même tout à Dieu; mettez votre loisir et notre séparation à profit : le calice des saints se boit d'abord avec amertume, mais la persévérance l'adoucit. Votre amour se sert de la piété, pour me rappeler auprès de vous : Héloïse, défiez-vous de ce désir; il m'est suspect. Fuyez, dit l'apôtre. Et comment vous oublierais-je, en vous voyant, puisqu'en votre absence je ne songe qu'à vous?

Vous me demandez pourquoi je vous

pressai de faire des vœux avant que de m'engager : je ne puis vous rien cacher. Héloïse, en voici le secret.

Quand votre oncle eut fait de moi un exemple aux téméraires amans, ma faiblesse me rendit jaloux; je crus que, ne trouvant en moi que des désirs, vous chercheriez ailleurs un amant plus solide. L'amour croit ce qu'il craint, je voulus me rassurer; et, vous pressant de faire des vœux, j'aimai mieux vous perdre que de hasarder de vous partager, et je remis à faire profession, jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre partout pour faire le bonheur de votre vie, si vous m'aviez toujours aimé, ou pour être votre bourreau, si vous aviez été infidèle. Cet amour est intéressé, je l'avoue, mais quel est l'amour qui ne l est point? Aime-t-on pour faire aimer seulement? J'éprouve depuis longtemps qu'on peut aimer sans jouissance; mais il n'est pas au pouvoir du cœur

d'aimer long-temps sans être aimé; je le sens, à la honte de ma passion, que mes chaînes se fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'épouse de Jésus-Christ. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurais disputée à un homme; mais il faut vous céder à Dieu, à qui vous appartenez, et faire, par cet effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre puisse offrir.

Vous avez été la victime de mon amour, devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous : il est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa miséricorde, que la faiblesse humaine : gémissons de la nôtre au pied de ses autels. Il n'attend de nous, pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs contrits et humiliés, que notre pénitence soit aussi publique que nos crimes l'ont été. Nous sommes l'exemple et l'excuse de la mauvaise conduite de la jeunesse. Apprenons à notre

siecle et à la postérité, que la réparation de nos égaremens en a mérité le pardon, et faisons admirer en nous les prodiges d'une grâce qui aura pu triompher de l'amour. Ne vous effarouchez point de quelques retours de tendresse : c'est un sujet de mériter, que de la vaincre. Apprenez de votre misère à supporter les défauts de vos sœurs : songez, pour me haïr, que j'ai séduit votre innocence, que j'ai terni votre réputation, que j'ai hasardé votre salut.

Ne me pardonnez plus par amour, ayez besoin du christianisme pour oublier tout le mal que je vous ai fait. La Providence veut nous sauver, ne l'en dédisons pas, Héloïse, ne m'écrivez plus. Voici la dernière lettre que vous aurez de moi; mais, en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que mon corps soit porté au Paraclet : ce seront des prières, et non des larmes, dont j'aurai besoin alors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos feux; et si les vôtres ne l'étaient pas en-

core quand je mourrai, ma mort, peut-être plus éloquente que moi, vous apprendra qu'une seule chose est digne d'être aimée, que l'on peut aimer éternellement.

ABEILARD.

LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

SOMMAIRE.

HÉLOÏSE paraît plus que jamais emportée par sa passion. Dans les commencemens de sa retraite au Paraclet, le vœu solennel qu'elle venait d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un couvent inaccessible, l'éloignement d'Abeilard, et surtout la cruauté de Fulbert, avaient, en l'accablant, fait taire son amour. Elle reçoit une lettre d'Abeilard, ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur, elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde lettre. Elle se plaint de l'état malheureux où elle est. Ce n'est plus une religieuse timide qui combat un penchant dangereux, c'est une amante enflammée qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses tranports, et fait quelquefois des retours sur elle-même.

J'AI lu avec empressement la lettre qu'on m'a rendue de votre part : j'espérais,

malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation; mais que les amans sont ingénieux à s'affliger! Jugez de la délicatesse et de la force de mon amour, par ce qui cause le trouble et la douleur de mon âme. L'inscription de votre lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adressant, avez-vous placé le nom d'Héloïse avant celui d'Abeilard? Pourquoi cette distinction injuste et cruelle? C'est votre nom, c'est le nom d'un père et d'un époux que mes regards curieux voulaient trouver : je ne cherchais pas le mien; je voudrais l'oublier, comme la cause de votre infortune. Les lois de la bienséance, la qualité de maître et de directeur que vous avez sur moi, s'opposeront à ces manières respectueuses et l'amour vous commande de les bannir : ah! vous ne le savez que trop. Est-ce ainsi que vous m'écriviez, avant que la fortune jalouse eût traversé mon bonheur? Je le vois, votre cœur m'échappe, vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrais;

vous faites de trop grands progrès : hélas! je suis trop faible pour vous suivre : daignez au moins m'attendre et m'animer par vos conseils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner? Cette crainte pénètre mon cœur : mais les présages affreux que vous semblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites, sur la fin de votre lettre, me met toute hors de moi-même. Ah! cruel Abeilard, vous deviez arrêter mes larmes, et vous les faites couler; vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, et vous y jetez le désespoir. Vous voulez qu'après votre mort, je prenne soin de vos cendres, et que je vous rende les derniers devoirs; hélas! dans quel esprit avez-vous conçu ces tristes pensées, et comment avez-vous pu nous les tracer? La crainte de me causer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main? Vous ne songiez pas, sans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer. Le ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé sur moi, ne me hait pas assez pour me laisser vivre

un moment après vous avoir perdu : voudrait-il, en me conservant la vie, me faire mourir mille fois? Le jour, sans mon cher Abeilard, m'est un supplice insupportable, et la mort me paraît un bien, pourvu qu'elle m'unisse avec lui. Si le ciel exauce les vœux que nous faisons incessamment pour vous, vos jours seront conservés, vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi! n'est-ce pas à vous à nous résoudre, par vos touchantes exhortations, à ce grand et pénible trajet, qui doit même effrayer les plus fermes courages? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs, à prendre soin de nos funérailles, à rendre compte de nos mœurs et de notre foi? Quel autre que vous peut recommander dignement à Dieu, et conduire à lui, par la ferveur et le mérite de vos prières, ces âmes que vous avez attachées à son culte par des nœuds solennels? Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs; vous serez libre, après cela, des inquiétudes que

nous vous causons: vous quitterez la vie avec moins de peine, lorsque le Seigneur voudra vous appeler à lui. Content de votre ouvrage, et assuré de notre bonheur, alors vous pourrez nous suivre; mais, jusque-là, cessez, je vous conjure, de nous écrire des choses si terribles. Ne sommes-nous pas assez malheureuses? Faut-il que vous augmentiez notre infortune? Notre vie n'est plus qu'une langueur; voulez-vous nous l'arracher? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse; est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction! Que les hommes, dit Sénèque, ont peu de raison, de rendre des maux éloignés, présens à leur mémoire, et de chercher, même avant la mort, à perdre la vie. Lorsque vous aurez ici-bas achevé votre carrière, vous voulez que votre corps soit porté au Paraclet, afin que, toujours exposé à nos yeux, vous ne sortiez jamais de notre esprit; que votre cadavre fortifie notre piété et anime nos prières. Nous avez-

vous cru capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, et de perdre le souvenir de vos bienfaits? Quel temps trouverons-nous pour ces prières que vous nous demandez? Hélas! je serai alors en proie à d'autres soins. Un malheur si funeste me permettra-t-il un moment de tranquillité? Ma raison affaiblie résistera-t-elle à de si fortes attaques, lorsqu'éperdue et furieuse, et d'un esprit soulevé, si je l'ose dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prières, que je ne l'irriterai par mes cris et par mes reproches? Mais comment crier? Hélas! misérable que je suis, pourrai-je suffire à ma douleur? Je m'empresserai plus à vous suivre qu'à vous rendre les honneurs de la sépulture. C'est pour vous, c'est pour Abeilard, que j'ai résolu de vivre : si vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunés? Ah! que je serais à plaindre, si le ciel, par une pitié cruelle, me conservait jusqu'à ce funeste moment! Quand je songe à cette séparation, j'é-

prouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrai-je, grand Dieu! Cessez donc, cessez de porter dans mon âme des atteintes si douloureuses : si ce n'est par amour, que ce soit au moins par un motif de votre pitié. Vous voulez que je me donne à mes devoirs; vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me suis consacrée; et comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez des choses qui occupent nuit et jour toutes mes pensées? Lorsqu'un malheur nous menace, et qu'il est impossible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, et plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons? Que n'imitons-nous un fameux poëte, qui faisait cette prière à ses dieux :

Si de quelques malheurs ma vie est menacée,
Grands dieux! sans différer, faites-les moi sentir.
On doit, pour vivre heureux, bannir de sa pensée
Les maux dont on voudrait en vain se garantir.
D'un avenir fâcheux, la triste prévoyance
Nous fait, avant le temps, ressentir sa rigueur :

Qu'il me soit donc permis de vivre sans frayeur,
En me flattant toujours d'une douce espérance.

Mais de quelle espérance pourrai-je me flatter après vous avoir perdu! Qui pourrait m'arrêter sur la terre, après que la mort m'aurait enlevé tout ce qui m'y attache? J'ai renoncé sans peine à tous les enchantemens de la vie; je ne regarde que mon amour, je ne me réserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous, et de savoir que vous vivez, quoique, hélas! vous ne viviez plus pour moi, quoique je n'ose me flatter de jouir encore de votre vue! Ah! sans doute, c'est le plus grand de mes maux.

Fortune impitoyable! m'as-tu assez persécutée? Tu as épuisé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes : tu t'es lassée à me tourmenter; les autres n'ont plus lieu d'appréhender ton courroux. Mais que te servirait-il d'avoir contre moi des armes? le grand nombre de blessures dont tu m'as couverte, ne te per-

met pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort. Tu crains, cruelle, par tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserves la vie, et tu ne laisses pas de me faire à tous momens mourir.

Cher Abeilard, plaignez mon désespoir. Vit-on jamais rien de si malheureux que moi? Plus vous m'avez élevée au-dessus des autres femmes qui m'enviaient votre tendresse, et plus je suis sensible à la perte de votre cœur. Je ne suis montée au faîte du bonheur, que pour éprouver une chute plus terrible. Rien ne pouvait, autrefois, se comparer à mes plaisirs, rien ne saurait, à présent, égaler mes peines. Ma gloire faisait mille jalouses, mon malheur excite la compassion de tous ceux qui me voient. La fortune, pour moi, a toujours été d'un excès à un autre. Elle m'a comblée de ses plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ses disgrâces les plus grandes. Ingénieuse à me tour-

menter, elle voulait que le souvenir des biens que j'aurais perdus fût la source inépuisable de mes larmes; que l'amour que j'avais pour ses présens fût, quand elle m'en aurait privée, tout le sujet de ma douleur. Enfin, elle n'a que trop bien réussi, la tristesse dont je me vois accablée est aussi amère que je trouvais délicieux les transports qui m'avaient charmée. Mais, ce qui m'irrite davantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un temps où nous semblions moins le mériter. Tandis que nous étions livrés l'un et l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'opposait à nos coupables délices. Si quelquefois la crainte des jaloux venait nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne servait qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avions-nous retranché ce qu'il y avait d'illégitime dans notre passion, à peine avions-nous cherché dans le mariage un asile contre les remords qui auraient pu nous suivre, que toute la colère du ciel est tombée sur nous. Mais

de quel supplice avez-vous été puni! Le seul souvenir me fait frémir. Un époux outragé et jaloux de ses droits peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidélité due au mariage? Eh! quel droit un oncle cruel pouvait-il avoir sur vous? Nous nous étions engagés l'un et l'autre au pied des autels; cela seul devait vous mettre à couvert de la fureur de nos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un amant adultère? encore étions-nous séparés. Occupé à vos exercices, vous découvriez à des hommes savans et curieux de vous entendre, des mystères que les plus grands génies n'avaient pu pénétrer; et moi, contente d'obéir à ce que vous désiriez, je m'étais retirée dans un cloître. J'y passais les journées entières à penser à vous, et quelquefois à méditer sur les lectures saintes. C'est dans ce temps même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous était

commun ; vous fûtes seul puni, et nous étions tous les deux coupables ; celui qui l'était le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos assassins ? C'est moi, malheureuse, c'est moi qui vous ai perdu ; je suis l'origine de vos malheurs. Ah! Dieu! devais-je naître pour être la cause d'un événement si tragique ? Qu'il est dangereux à un grand-homme de se laisser charmer par notre sexe. Il devrait, dès l'enfance, se former un cœur insensible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils (disait autrefois le plus sage des hommes), écoute et retiens mes leçons : si quelque beauté, par ses regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop flatteur, rejette le poison qu'elle te présente, et ne suis pas les sentiers qu'elle te montre. Sa maison est la porte de la perdition et de la mort. J'ai long temps examiné toutes ces choses, et j'ai trouvé que la mort même est un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'est l'écueil de votre

liberté, c'est un lien fatal qui vous attache, et dont on ne peut jamais s'affranchir. C'est une femme qui a précipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avait formé. Celle qui avait été créée afin de partager son bonheur, fut la seule cause de toute sa ruine. Samson, que ta gloire serait éclatante, si ton cœur avait eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avait contre les armes des Philistins! vainqueur de leurs armées nombreuses, une femme te désarme et te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis; tu es privé de ces yeux qui avaient laissé entrer l'amour dans ton âme; confus, et sans aucune espérance, tu meurs avec la seule consolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine. C'est pour plaire à des femmes que Salomon perd le soin de plaire à Dieu. Ce roi dont on venait de tous côtés admirer la sagesse, que le Seigneur avait choisi pour bâtir son temple, abandonne le culte des autels dont il s'était montré le défenseur, et

porte la folie jusqu'à encenser les idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que sa propre femme : quels assauts ne lui fallut-il pas soutenir? l'esprit de tentation qui s'était déclaré son persécuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance; et c'est ce même esprit qui se sert d'*Heloise* pour perdre *Abeilard*. Tout ce qui me reste, c'est la faible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'est ma fidélité et mon amour qui vous ont été funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne saurais jamais me repentir de mon crime. Il est vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion naissante me faisait faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par-là irrité les peines que je ressens. Mes coupables transports ne pouvaient avoir qu'une fin malheureuse et tragique. Sitôt que je fus persuadée de votre amour, hélas! je ne différai guère à croire vos protestations.

Il m'était trop glorieux d'être aimée d'Abeilard; et je souhaitais trop ardemment cet avantage, pour en vouloir douter un moment : je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendresse. Je ne me fis point un rempart d'une sévère fierté et d'une raison importune : ces tyrans de nos plaisirs qui captivent notre sexe, ne firent qu'une faible et inutile résistance. Je sacrifiai tout à mon amour, et je les fis céder au désir de rendre heureux le plus aimable et le plus savant de tous les hommes. Si quelque considération avait pu m'arrêter, ah! sans doute, ç'aurait été l'intérêt de mon amour. Je craignais que, n'ayant plus rien à désirer, votre passion ne devînt languissante, et que vous ne cherchassiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de me guérir d'un scrupule que j'avais malgré moi. Je devais prévoir que l'idée qui me resterait de mes plaisirs serait contraire au repos de ma vie; que je serais heureuse de pouvoir

effacer, par mes larmes, le souvenir qui me reste de nos plaisirs, et que je me plais à conserver. Je veux faire au moins quelqu'effort généreux sur moi-même; je veux, en étouffant dans mon cœur les désirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir; je tâcherai par-là de vous satisfaire, si je ne satisfais pas à un Dieu irrité. Car, enfin, je vous découvre l'état pitoyable où je suis; mon repentir pourrait-il le désarmer? J'ose, à tout moment, accuser le ciel de cruauté, de vous avoir livré aux embûches qu'on vous avait préparées. Mes murmures allument le feu de sa colère, au lieu que je devrais songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en supporter la peine; tout ce qu'on soufre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, et si le cœur brûle encore des mêmes désirs. Il est facile d'avouer sa faiblesse et de s'en punir, mais qu'il faut se faire vio-

lence pour oublier des plaisirs qu une douce habitude a rendu maîtres absolus de notre esprit! Combien voyons-nous de personnes qui font ouvertement l'aveu de leurs fautes; mais qui, loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire! L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche; c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi, qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rappelant dans ma mémoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je me retourne, une chère idée me suit, tout retrace à mes yeux et à mon esprit tout ce que je devrais oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devrait être tranquille, au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne saurais éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abeilard : je le vois, je l'en-

tends, et je lui parle. Charmés l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de notre passion. Quelquefois aussi, je m'imagine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis; je m'oppose à leur fureur, je remplis notre appartement de cris effroyables, et dans ce temps je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusqu'au pied des autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés, j'en fais toute mon occupation; et, loin de gémir de m'être laissée séduire, je soupire de les avoir perdus. Je me souviens (est-il quelque chose qui échappe à ceux qui aiment?) du moment et du lieu où vous me déclarâtes, pour la première fois, votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite; mes soupirs me trahissent, et votre nom m'échappe à tous

momens. Dans cet état, mon Dieu! que n'avez-vous compassion de ma faiblesse? que ne me fortifiez-vous de votre grâce? Vous êtes heureux, Abeilard, cette grâce vous a prévenu. Votre malheur vous a fait trouver le repos; le supplice que votre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de votre âme; la tempête vous a conduit dans le port, et Dieu, qui semblait appesantir sa main sur vous, ne cherchait qu'à vous secourir : c'est un père qui châtie, et non un ennemi qui se venge; c'est un sage médecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous; j'ai mille passions à combattre : il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que faiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît : j'aime le péril qui me menace; comment pourrais-je n'y pas succomber? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces

filles que vous avez confiées à mes soins; toutes celles qui m'environnent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétraient jusque dans mon cœur, que n'y découvriraient-ils pas ? Mes passions y sont révoltées; je commande aux autres, et je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai qu'un faux dehors, et cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de louanges, mais je suis condamnable aux yeux pénétrans d'un Dieu à qui rien n'est caché, et qui lit dans les replis les plus secrets d une âme. Je ne peux me dérober à sa connaissance ; c est encore beaucoup pour moi de couvrir mes faiblesses d'une piété apparente ; cette feinte pénible est en quelque façon louable. Je ne cause point do scandale aux gens du siècle, si susceptibles de mauvaises impressions ; je n'alarme point la vertu de ces faibles colombes dont j'ai la conduite ; le cœur plein de l'amour des hommes , je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée

de la pompe et des plaisirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie et que vanité. J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant, et je regarde cela en moi comme un effet puissant de la grâce. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudrait séparer ces deux choses : on est coupable si l'on ne mérite pas; et on s'éloigne de la vertu si l'on cesse d'en approcher; encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas! que puis-je donc espérer? Je l'avoue, à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme que d'irriter un Dieu. Je n'ai de souci que celui de vous plaire. Oui, c'est votre commandement, et non pas, comme on pense, une vocation sincère qui m'a enfermée dans ces demeures de la pénitence. J'ai cherché à procurer votre repos, et non pas à me sanctifier. Quel est mon malheur! Je m'arrache à tout ce qui pou-

vait me plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes et des cruautés que des lois sévères m'imposent, je ne me nourris que de pleurs et d'inquiétudes, et cependant je ne mérite aucune récompense des maux que je souffre. Ma fausse piété vous a long-temps trompé ainsi que les autres : vous m'avez cru tranquille, et j'étais plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étais attachée à mes devoirs, et je n'avais d'autre occupation que celle que l'amour me donnait. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prières, c'est de vous que je les dois attendre. Ne présumez point trop de ma vertu et de ma guérison; je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos exhortations; je suis encore faible, et vous devez me soutenir et me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer? La louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrète s'élève du cœur, nous aveugle et nous cache des plaies mal gué-

ries ; un séducteur nous flatte et cherche même à nous perdre ; un ami sincère ne nous déguise rien, et, loin de passer légèrement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant le remède. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi ? voulez-vous passer pour un flatteur injuste et dangereux? ou, si vous voyez en moi quelque chose de louable, ne craignez-vous pas que la vanité, qui est si naturelle à tous les hommes, ne l'efface ? Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines apparences ; car elles se trouvent dans les réprouvés aussi-bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habile sait bien s'en parer, et se fait souvent plus admirer que le zèle véritable des plus grands saints. Le cœur de l'homme est un labyrinthe dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos louanges me sont d'autant plus dangereuses, que j'aime celui qui me les donne ; plus je désire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous

m'attribuez de mérite. Ah! songez plutôt à soutenir mes faiblesses par des remontrances salutaires ; ayez plus de crainte que de confiance de mon salut, et ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que notre faiblesse, et que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le péril : il est plus sûr de se défendre que de livrer le combat. Il y a plusieurs degrés dans la gloire; je ne souhaite point les plus éclatans, je les laisse à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire; heureuse si je me puis échapper au naufrage, et enfin arriver au port! Le ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah! mon cœur n'y pourra jamais consentir. Adieu.

HÉLOÏSE

LETTRE
D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Pour servir de réponse à la lettre précédente.

Abeilard, qui fait une austère pénitence dans sa retraite et qui songe sérieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres d'Héloïse Il lui écrit le péril où il s'expose en les lisant, et s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire; et comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opposition de son contraire, il lui représente les avantages d'une âme tranquille et soumise à la grâce, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour criminel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Héloïse une chose difficile à exécuter. Il sait même qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi, en lui enseignant les moyens

d'en venir à bout, il l'assure, que, par des prières ardentes, il va seconder ses efforts.

Ne m'écrivez plus, Héloïse, ne m'écrivez plus ; il est temps de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Ne nous abusons point ; pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passés, notre vie sera agitée, et nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austérités, et ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence. Qu'une mortification de corps et d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle, et jamais interrompue, des méditations profondes et saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente jamais, que tout cela, dis-je, succède à nos déréglemens.

Essayons de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il se trouvât dans le christianisme quelques âmes si

détachées de la terre, des créatures et d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, et qu'elles traitent comme leur esclave. On ne saurait d'ailleurs s'élever trop, quand on veut aller jusqu'à Dieu même; quelques grands efforts que l'on fasse, on se trouve toujours fort éloigné de cette sublime divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agissant pour Dieu, indépendamment des créatures et de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos désirs, ni aux sentimens des autres. Si nous étions en cet état, Héloïse, j'irais volontiers faire mon séjour au Paraclet; là, mes soins ardens et efficaces pour une communauté que j'ai comme fondée, attireraient sur elle mille grâces particulières. Je l'instruirais par ma parole, et je l'animerais par mon exemple : je commanderais, ou plutôt je veillerais sur la vie de vos sœurs : je vous ferais prier, méditer, travailler et vous taire; et je prierais moi-même, je médi-

terais, je travaillerais et je garderais le silence.

Je parlerais pourtant quelquefois, mais ce serait pour vous relever de vos chutes, pour vous fortifier dans vos faiblesses, pour vous éclairer dans les ténèbres et dans les obscurites qui viendraient quelquefois vous surprendre. Je vous consolerais de ces aridités qui sont si connues aux personnes vertueuses et distinguées par leur zèle; je réprimerais même la vivacité de votre zèle et de votre pieté, et je mettrais un tempérament judicieux à votre ferveur; je vous enseignerais les devoirs qui doivent être connus, et je vous éclairerais des doutes que la faiblesse de votre raison pourrait produire. Je serais votre maitre et votre père, et par un talent merveilleux je deviendrais ou vif, ou lent, ou doux, ou sévère, selon le caractère different de celles que je voudrais mettre dans le chemin penible de la perfection chretienne.

Où m'emporte une vaine imagination?

Ah! chère Héloïse, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation! Votre cœur est encore en proie à une funeste flamme que vous ne pouvez éteindre, et je trouve dans le mien du trouble et de l'inquiétude. Ne croyez pas que je jouisse ici d'une paix profonde; Héloïse, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon âme. Je ne suis pas encore détaché de vous : je combats en vain des sentimens trop tendres; malgré mes efforts, je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, et me les fait partager. Vos lettres, je l'avouerai, m'ont ému; je n'ai pu lire avec indifference des caractères tracés par une main si chère. Je soupire, je verse même des larmes, et toute ma raison suffit à peine à cacher ma faiblesse aux yeux de mes disciples. Oui, malheureuse Héloïse, tel est l'état où se trouve le malheureux Abeilard! Le monde, qui se trompe presque toujours dans ses jugemens, croit que je suis tranquille, et comme si je n'eusse aimé en

vous que la satisfaction des sens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur est grossière! Je suis persuadé que le peuple s'imagina, quand nous nous séparâmes, que la honte et la douleur de me voir traité si cruellement, me faisaient abandonner le monde, comme si mon amour ingénieux à se contenter, n'aurait pas pu inventer mille plaisirs aussi sensibles que celui dont Fulbert me privait. Ce fut, vous le savez, un juste repentir d'avoir offensé Dieu qui m'inspira le dessein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous était arrivé comme un ordre secret du ciel qui punissait nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le ministre des vengeances du Seigneur. La grâce seule m'entraîna dans un asile où je serais encore, si mes ennemis m'y eussent laissé vivre. J'ai souffert constamment toutes leurs persécutions, ne doutant point que ce fût Dieu lui-même qui me les suscitait pour me purifier.

Quand il m'a vu parfaitement soumis à ses saintes volontés, il a permis que j'aie justifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique, et j'ai fait voir enfin que ma croyance n'est pas seulement orthodoxe, mais qu'elle est encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

Que je serais heureux si je n'avais que mes ennemis à craindre, si je n'avais point d'autre obstacle à mon salut que leur calomnie! Mais, Héloïse, vous me faites trembler. Vos lettres m'apprennent que vous êtes toujours asservie à une passion fatale; et si vous n'en triomphez, il faut renoncer à votre salut : et moi, quel parti voulez vous que je prenne? Voulez-vous que, rebelle au Saint-Esprit, j'étouffe ses inspirations, et que j'aille, pour vous complaire, essuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche sera-t-elle le fruit de toutes mes méditations? Ah! soyons plus fermes dans nos résolutions; nous ne sommes dans la solitude que pour y pleurer nos péchés,

et pour y gagner le ciel ; commençons donc à nous donner à Dieu de tout notre cœur.

Je sais que les commencemens de chaque chose sont difficiles ; mais il est glorieux d'entreprendre et de commencer une grande action ; et cette gloire augmente à proportion que les difficultés qui s'y rencontrent sont considérables. C'est pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne. C'est dans les monastères que les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise : c'est là que personne ne peut demeurer long-temps, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations ; il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne saurait être exempt de tentation, puisqu'il a dans lui-même la source des tentations, c'est-à-dire, la concupiscence. A peine sommes-nous délivrés

d'une tentation, qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la postérité du premier homme, qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir, puisqu'elle a perdu sa première félicité. Qu'on ne se flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la suite : si nous n'y joignons la patience et l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout, en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

Soyez constante, Héloïse, ayez de la confiance en Dieu, et vous aurez peu de tentations à combattre ; et quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance ; ne souffrez point qu'elles s'affermissent dans votre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un ancien ; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrés : d'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paraît pas dangereuse : l'imagination la reçoit sans

alarmes, il s'en forme un plaisir qui nous flatte; nous nous y arrêtons; enfin nous y consentons.

Je ne doute pas, Héloïse, que vous ne songiez sérieusement à votre salut : c'est là l'unique soin qui doit occuper votre cœur. Bannissez-en Abeilard pour jamais; c'est le meilleur avis que je vous puisse donner : car enfin, le souvenir d'une personne qu'on a aimée criminellement, ne sauroit qu'être nuisible, quelqu'avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée; votre âme quittera avec joie ce misérable corps où elle est attachée, et prendra son vol au ciel. Vous vous présenterez alors devant le Seigneur avec confiance : vous ne verrez pas le caractère de votre réprobation sur le livre de vie. Le Sauveur vous dira : Venez, ma fille, venez partager ma gloire; jouissez de la récompense éternelle que

j'ai attachee aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu, Héloïse, voilà les derniers conseils de votre cher Abeilard. Pour la dernière fois, que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Évangile ! Fasse le ciel que votre cœur, autrefois si sensible à mon amour, se laisse maintenant conduire par mon zèle ! Que l'image d'Abeilard amoureux, à votre esprit toujours présente, prenne désormais la figure d'Abeilard véritablement pénitent ; et puissiez-vous autant verser de pleurs pour votre salut, que vous en avez répandu durant le cours de nos malheurs.

ABEILARD.

LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

Cher Abeilard, vous attendez peut-être que je vous reproche votre négligence. Vous n'avez point fait réponse à ma dernière lettre, et j'en rends grâce au ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachait à vous; car enfin, Abeilard, vous avez perdu pour jamais Héloïse. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée : je vous ai oublié; vous ne ferez plus ma félicité, délicieuse idée d'un amant que j'adorais! Chère image d'Abeilard, qui me suiviez partout, je ne veux plus me souvenir de vous! Mérite éclatant d'un homme, qui est, malgré ses ennemis, l'admiration de son siècle! plaisirs enchanteurs auxquels Héloïse se livrait sans réserve, vous faites

le tourment de ma mémoire! Abeilard, je vous avoue, sans rougir mon infidélité. Que mon inconstance apprenne à l'univers qu'on ne doit pas compter sur les promesses des hommes : ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez, Abeilard! Cette nouvelle sans doute vous surprend ; vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïse soit infidèle. Elle était prévenue pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le temps l'a pu détruire. Sortez de votre erreur; je vais vous révéler ma perfidie; et, au lieu de me la reprocher, je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le rival qui vous a ravi mon cœur, vous louerez mon inconstance, et vous prierez ce rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par-là que c'est Dieu qui vous enlève Héloïse. Oui, mon cher Abeilard, c'est lui qui rend à mon esprit la tranquillité qu'un vif souvenir de nos malheurs passés ne me permettait point de

goûter Juste ciel! quel autre rival pourrait m'arracher à vous? Avez-vous soupçonné qu'un mortel pouvait vous avoir effacé de mon cœur? Avez-vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le veruеux et savant Abeilard à un autre que Dieu? Non, je me flatte que vous m'avez rendu justice. Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'apprendre de quel moyen Dieu s'est servi pour me toucher; je vais vous le dire : admirez les secrets ressorts de la Providence. Quelques jours après vous avoir envoyé ma dernière lettre, je tombai dans une dangereuse maladie; les médecins m'abandonnèrent, et je crus ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je? que ma passion, que j'avais crue innocente, me parut criminelle; ma mémoire me représenta fidèlement toutes les actions de ma vie, et je vous avoue que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort, que je n'avais jamais regardée que de loin, s'offrit alors à mon imagination, comme

elle se présente aux pécheurs. Je commençai à craindre la colère de Dieu, lorsque j'allais l'éprouver, et je me repentais de n'avoir point profité de ses disgrâces, quand j'allais cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites, et les entretiens passionnés que j'ai eus avec vous, me faisaient autant de peine, en cet instant, qu'ils m'avaient auparavant fait de plaisir. Ah! malheureuse Héloïse! disais-je en moi-même, si c'est un crime de s'abandonner à de si doux transports; si, après la vie, un infaillible châtiment les suit, pourquoi ne combattais-tu pas un penchant si dangereux? Vois les supplices qui te sont destinés; contemple avec frayeur cet appareil épouvantable de tourmens, et rappelle en même temps les plaisirs que ton âme abusée trouvait délicieux. Hé bien! poursuivais-je, n'es-tu pas au désespoir de t'être enivrée de ces fausses douceurs? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici! Enfin, Abeilard, imaginez-vous, si vous le pouvez,

tous les remords dont j'ai été la proie, et vous ne serez point étonné de mon changement.

La retraite est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquille; ses ennuis croissent dans le silence; la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paraclet a retenti de mes regrets; et, comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs et passé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le dessein que Dieu a sur moi, je l'offensais; je regardais cet asile sacré, comme une prison affreuse, et je portais à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menais, j'assurais ma réprobation. Quel égarement! C'en est fait, Abeilard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveuglait, et si je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je serai bientôt digne de votre estime. Vous n'êtes plus cet Abeilard vo-

luptueux, qui, pour se ménager une conversation particulière avec moi la nuit, imaginait tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observaient. Le malheur qui nous arriva, après tant d'heureux momens, vous donna de l'horreur pour le vice; vous consacrâtes, dès cet instant, le reste de vos jours à la vertu; vous parûtes vous soumettre à cette nécessité sans violence. Pour moi, plus tendre que vous, et plus sensible aux molles voluptés, j'ai souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persécuteurs; vous avez vu tout le ressentiment que j'en ai conçu, par les lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abeilard. Vous avez été alarmé de mes emportemens; et si vous le voulez avouer de bonne foi, vous avez peut-être désespéré de mon salut. Vous n'avez pu prévoir qu'Héloïse vaincrait une passion si forte; vous vous trompez, Abeilard,

ma faiblesse, soutenue de la grâce, ne saurait empêcher que je remporte une victoire complète. Rendez-moi votre estime, je vous en conjure; votre piété vous doit solliciter en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'élève dans mon âme! Quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abeilard! Juste ciel! n'aurais-je pas encore triomphé de mon amour? Malheureuse Héloïse, tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abeilard; pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger; c'est maintenant que je dois mourir de douleur. La grâce m'avait prévenue; j'avais promis d'être fidèle à la grâce; je me parjure, et je sacrifie la grâce à Abeilard. Ce sacrifice sacrilége met le comble à mes iniquités. Après cela, puis-je espérer que Dieu m'ouvrira ses trésors de miséricorde? N'ai-je pas lassé sa clémence? j'ai commencé à l'offenser dès que j'ai vu Abeilard; une funeste sympathie nous engagea

tous deux dans un commerce criminel : Dieu nous suscite une main ennemie qui nous sépare ; je m'en afflige ; je déteste le malheur qui nous arrive, et j'en adore la cause. Ah! je devais plutôt expliquer ce sinistre accident comme un ordre secret du ciel, qui réprouvait notre engagement, et m'appliquer dès-lors à détruire ma passion. Ah! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étais préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours et à mon salut! Grand Dieu! Abeilard occupera-t-il toujours ma pensée? Ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui? Mais peut-être que je m'alarme mal à propos ; la vertu règle tous mes mouvemens, et ils sont tous soumis à la grâce. Ne craignez point, cher Abeilard, je n'ai point ces sentimens qui, tracés dans mes lettres, vous ont causé tant de peines. Je ne tâcherai plus, par le récit des plaisirs que notre amour naissant nous faisait goûter, de recueillir

16.

cette tendresse criminelle que vous aviez pour moi, et qui vous était si chère. Je vous dégage de tous vos sermens; oubliez les noms d'amant et d'époux, mais conservez toujours celui de père. Je n'attends plus de vous ces protestations tendres et ces billets si propres à entretenir le commerce de l'amour; je ne vous demande que de pieuses exhortations et des conseils salutaires. Le chemin du salut, tout épineux qu'il puisse être, me paraîtra agréable, quand je marcherai sur vos pas; vous me trouverez toujours prête à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où, avec tant d'artifice, vous cachiez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez : il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque, toute remplie d'un amour violent, je vous pressais avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de lettres fallait-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arra-

cher une? Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restait ; vous la pensiez pernicieuse ; vous vouliez, à force de rigueurs, me contraindre à vous oublier, et je ne pouvais vous blâmer ; mais à présent vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuse, que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier, a fait ce que tous les efforts humains et votre cruauté n'auraient pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouissons, comme si nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous fallait-il souffrir? Non, Seigneur, il n'est point de plaisir véritable sur la terre, que celui que donne la vertu. Le cœur, au milieu des délices du monde, ressent une certaine amertume; il est inquiet et agité jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert, Abeilard, tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avaient brûlé dans le monde! Je ne

pouvais, sans horreur, voir les murailles qui me renferment; les heures me paraissaient de longues années; je me repentais, cent fois le jour, de m'être ainsi ensevelie toute vivante. Depuis que la grâce a dessillé mes yeux, tout est changé; ma solitude me paraît toute charmante; la tranquillité que j'y vois entre jusque dans le fond de mon cœur : contente de remplir mes devoirs, je sens une douceur que les richesses, les grandeurs et les plaisirs du monde n'ont jamais pu donner. Que le repos m'a coûté cher! que j'ai eu de peine à l'acquérir! Il faut l'avouer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent, et qui paraissait au-dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur; n'en soyez pas jaloux; j'y ai placé un Dieu qui devait l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai un plaisir secret de penser à vous, et une gloire de remplir

ces règles de piété que votre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une lettre de votre part. Je vais la lire, et je prétends vous faire réponse sur-le-champ. Vous connaîtrez du moins, par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toujours cher.... Vous me faites des reproches obligeans sur le temps que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échapper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. « Je vous remercie des inquiétudes « que vous dites que vous cause mon « silence, et de la crainte obligeante que « vous me témoignez sur ma santé. La « vôtre, dites-vous, est délicate, et vous « avez, ces jours passés, pensé mourir. » Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger! Je vous marquai, dans ma dernière lettre, l'état où je serais reduite si vous aviez perdu la vie; et, si je vous suis

chère, vous modérerez les rigueurs de votre vie austère. Je vous représentai le besoin que nous avions de vos conseils et la nécessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux pas vous répéter les mêmes choses de peur de vous ennuyer. « Vous nous recommandez de « ne vous pas oublier dans nos prières. » Ah ! mon cher Abeilard ! vous devez compter sur le zèle de notre communauté, elle vous est parfaitement dévouée, et vous ne sauriez, sans injustice, l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes notre père; nous sommes vos filles. Vous êtes notre guide; nous nous abandonnons avec confiance à votre piété. Vous nous ordonnez, nous vous obéissons; attentives à nos devoirs, nous exécutons avec fidélité ce que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons pointde pénitence sans votre consentement, de peur de suivre plus un zèle indiscret qu'une vertu solide : en un mot, rien n'est bien fait si Abeilard ne l'a ap-

prouvé. Vous me demandez une chose qui m'embarrasse. « On vous a dit que « quelques-unes de nos sœurs donnaient « de mauvais exemples, et qu'il y avait « relâchement parmi elles. » Cela vous doit-il étonner, vous qui avez de l'expérience, et qui savez comment les monastères se remplissent aujourd'hui ? Les pères consultent-ils présentement les inclinations de leurs enfans pour les établir ? La politique et l'intérêt règlent aujourd'hui la plupart des établissemens ; voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les couvens des réligieuses qui font l'opprobre des communautés. Mais je vous conjure de m'apprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet, et de m'enseigner le remède que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez n'a point encore frappé mes yeux, et dès que je m'en apercevrai j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, et je fais brusquement rentrer dans leurs cellules les sœurs que je trouve qui pren-

nent le frais. Je me souviens de toutes les aventures qui sont arrivées dans les monastères voisins de Paris. Vous finissez votre lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, et vous implorez la mort, comme la fin d'une vie ennuyeuse et traversée. Sera-t-il possible qu'un génie aussi beau que le vôtre ne se consolera jamais de ses malheurs passés? Que dirait le monde, s'il lisait comme moi vos lettres? Il s'imaginerait que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuissance; il croirait que le seul motif qui vous a engagé à vivre dans la solitude a été la honte que vous avez eue de vous voir dans l'état affreux où vous a mis la malice de mes parens. Que dirait de vous cette foule de jeunes gens qui courent si loin pour vous entendre, qui préfèrent vos sévères leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyaient en secret esclave de vos passions, et ressentir toutes les faiblesses dont vos préceptes les garantissent? Cet Abeilard, sans doute,

qu'ils admirent, ce rare personnage qui les conduit, perdrait une si belle réputation, et serait même méprisé de ses disciples. Si ces raisons ne sont pas capables de vous donner de la fermeté dans votre infortune, jetez les yeux sur moi; admirez la résolution que j'ai prise de m'enfermer, à votre exemple. J'étais jeune quand on nous a désunis; et si je dois ajouter foi à ce que vous me disiez tous les jours, je n'étais pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'eusse aimé dans Abeilard que le plaisir des sens, mille jeunes gens aimables m'auraient consolé de votre perte. Vous savez ce que je fis; dispensez-moi de vous le répéter. Souvenez-vous des assurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendresse. J'essuyais vos pleurs par mes baisers; et comme vous n'étiez plus si redoutable, j'avais beaucoup moins de retenue. Ah! si vous m'eussiez aimée avec délicatesse, les sermens que je vous faisais, les transports dont ils étaient ac-

compagnés, les caresses innocentes que je vous prodiguais, tout cela ne devait-il pas vous consoler? Si vous m'eussiez vu devenir insensiblement indifférente, vous auriez raison de vous désespérer; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma passion. Que je ne voie plus dans vos lettres, mon cher Abeilard, ces murmures contre la fortune; vous n'êtes pas le seul qu'elle persécute : vous devez oublier les outrages que vous en avez reçus. Quelle honte pour un philosophe de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes! Réglez-vous sur moi; je suis née avec des inclinations violentes; je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres, et il est glorieux pour moi d'en triompher, de les assujettir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une âme faible rassure un esprit fort, un jugement solide? Mais où m'emporte une aveugle erreur? Est-ce à vous, cher Abeilard, que mon discours s'adresse? Je ne songe pas que

je parle à un nouveau père des déserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez ; et si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a portés, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connaître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abeilard, laissez-les épuiser leurs traits, et continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent; découvrez ces précieux trésors que le ciel semblait avoir réservés pour vous; vos ennemis, frappés de vos lumières, vous rendront justice. Que j'aurais de plaisir si je voyais tout le monde aussi bien instruit de votre probité que je le suis! Votre mérite est connu par toute la terre, et vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut savoir. Ah! mon cher époux! (je me sers de cette expression pour la dernière fois), ne vous reverrai-je jamais? n'aurai-je pas, avant ma mort, la satisfaction de vous embrasser? Que

dis-je? malheureuse! Sais-tu bien, Héloïse, ce que tu souhaites? Pourrais-tu voir ces yeux vifs sans te rappeler tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes? Pourrais-tu regarder ce port majestueux d'Abeilard sans être jalouse de tout ce qui verrait comme toi un homme si charmant? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans désirs, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abeilard ne peut être envisagée par une femme, sans péril. Ne souhaite donc plus, Héloïse, ne souhaite plus de voir Abeilard: puisque son image, le souvenir qui t'en reste, te troublent, que ne ferait point sa présence? quels désirs n'exciterait-elle pas dans ton âme? Comment pourrais-tu demeurer maitresse de tes sens à la vue d'un homme si aimable? Il faut que je vous avoue, Abeilard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite: après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chère idée, je me livre la nuit au sommeil qui

vient me surprendre. C'est alors qu'Héloïse, qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir de vous parler et de vous entendre; je vous vois, Abeilard, et je repais mes yeux d'une si belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets, et vous m'affligez; quelquefois aussi, oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos désirs, vous me pressez de vous rendre heureux, et je cède sans résistance à vos transports; le sommeil, pour nous servir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté; et nos âmes animées de la même ardeur, ressentent les mêmes plaisirs. Agréables illusions, douces erreurs, que vous passez vite! A mon réveil, j'ouvre les yeux et ne trouve plus Abeilard; j'étends mes bras pour le retenir; il m'échappe; je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je suis folle de vous entretenir de ces songes, vous qui êtes insensible à ces plaisirs! Me trompai-je? Abeilard; voyez-vous quelquefois Héloïse en songe? en

quel état se présente-t-elle à vous ? lui tenez-vous un langage aussi tendre que celui que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos soins? à votre réveil, en avez-vous de la joie ou de la douleur? Excusez, Abeilard, excusez une amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui animait vos soins; ce n'est plus le temps d'exiger de vous une parfaite correspondance de désirs. Nous nous sommes asservis à des règles austères, nous devons les suivre, quoi qu'il nous en puisse coûter : contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, et faisons, s'il se peut, un bon usage de cette nécessité qui nous retient éloignés l'un de l'autre. Pour vous, Abeilard, vous achèverez heureusement votre carrière; vos désirs et vos mouvemens ne mettent point d'obstacles à votre salut; Héloïse seule est à plaindre : toujours la triste Héloïse versera des torrens de larmes, sans être assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

J'allais finir cette lettre sans vous rendre compte de ce qu'il s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune religieuse, qui était du nombre de celles à qui on fait épouser un couvent, sans examiner si ce séjour leur est propre, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé le moyen de se sauver; et l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle était aimée elle est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la communauté, en particulier, de garder le secret sur cette aventure. Eh bien! Abeilard, s'il vous était permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces désordres; toutes nos sœurs, charmées de vous voir et de vous entendre, ne songeraient qu'à profiter de vos exemples et de vos leçons; la jeune religieuse qui vient de violer ses vœux n'aurait pas formé un dessein si coupable. Que n'êtes-vous à notre tête, à nous exhorter à vivre saintement? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seraient innocentes; quand nous tomberions, vous nous

relèveriez; et, soutenues de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austère vertu. Je commence à m'apercevoir, ô Abeilard! que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire : je devrais brûler ma lettre; elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde; et j'avais dessein, quand je l'ai commencée, de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvemens de la grâce et de ceux de ma passion; je leur cède tour à tour. Ayez pitié, Abeilard, de l'état où vous me réduisez, et faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles que les premiers ont été agités.

HÉLOÏSE.

LETTRES
D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD,

MISES EN VERS

Par M. de Beauchamps, d'après l'excellente traduction des Lettres d'Héloïse et d'Abeilard, de M. le comte de Bussy-Rabutin.

ÉPÎTRE.

Vous avez lu mes vers, et l'on vient de me dire
Que vous vouliez encore les voir et les relire;
Que, touché de mes sons, j'avais eu le bonheur
De m'ouvrir un chemin jusques à votre cœur.
Quelle gloire pour moi! quelle heureuse surprise!
Quoi! vous plaignez les maux de la tendre Héloïse!
Et le triste Abeilard a trouvé, près de vous,
Un asile assuré contre tous ses jaloux!
Votre cœur de leur sort partage l'amertume,
Et donne des soupirs au feu qui les consume!
Dieu des vers, si jamais, favorable à mes vœux,
Tu soutins mon génie et m'inspiras tes feux,
Allume dans mon sein une flamme plus belle;
Viens élever ma voix et signaler mon zèle;
Et que tout l'univers, charmé de mes accens,
S'empresse d'applaudir aux transports que je sens;
Que les siècles futurs, informés de ma gloire,
Apprennent mon bonheur, et ne puissent le croire.

EXTRAIT
DE LA PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'esprit et la tendresse d'Abeilard, les sentimens et la vivacité d'Héloïse, leurs infortunes, leurs faiblesses, leur pénitence, quelle matière intéressante pour une nouvelle historique! Comment est-elle échappée à tant de beaux esprits qui se mettent sur les rangs, et qui, contre le précepte d'Horace, entreprennent tous les jours des sujets stériles à qui l'art ne peut donner les beautés que la nature leur offre dans celui-là? Peut-être y réfléchiront-ils. Pour moi, je m'en tiens à leurs *Lettres* : c'est mon coup d'essai; si j'ai réussi, le lecteur en décidera. Lui demander grâce, ce n'est plus la mode; lui dire avec confiance qu'elles sont belles, et qu'il doit les admirer, je laisse ces fanfaronades aux auteurs petits-maîtres du siècle : je n'ai qu'un mot à dire sur mon ouvrage. Je n'ai point suivi l'original latin : les savans

le trouveront mauvais; je leur dirai, sans chercher à m'excuser, qu'en 1687 M. le comte de Bussy, et en 1695 M...... ne s'y sont point assujettis, et qu'ils s'en sont bien trouvés. Les *Lettres d'Héloise et d'Abeilard* ne sont guère connues que de ceux qui les ont lues dans ces auteurs. les produire sous une autre idée. ce serait les défigurer; et je ne sais si l'on serait bien reçu à le faire : au reste, comme ces messieurs ont suivi leur imagination, j'ai cru pouvoir suivre la mienne; la poésie donne encore plus de liberté que la prose.

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE ÉCRITE A M. DE BEAUCHAMPS.

Monsieur,

Je viens d'apprendre que madame de*** avait obtenu de votre paresse et de votre complaisance une chose que vous devriez avoir faite il y a longtemps. La manière dont le public avait reçu vos *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard* méritait un plus prompt remercîment. Vous savez combien peu je goûtais les raisons de votre silence, et combien je vous en ai fait la guerre; mais enfin vous voilà au point où je vous demandais. J'augure si bien de

cette nouvelle édition, et de tout ce que vous y ajoutez, que si l'amitié souffrait les complimens, je vous en ferais d'avance sur le succès que vous en devez espérer.

LETTRES
D'HÉLOISE ET D'ABEILARD.

PREMIERE LETTRE
D'HÉLOISE A ABEILARD.

Une lettre en mes mains l'autre jour fut
remise,
J'y reconnus les traits de l'époux d'Héloïse;
Et, me servant des droits que j'ai sur cet époux,
Je crus pouvoir l'ouvrir, puisqu'elle était de
vous;
Je crus que sa lecture, apaisant mes alarmes,
Calmerait mes ennuis et sécherait mes larmes.
Curieuse, je l'ouvre avec empressement,
Je me flatte, j'espère y trouver mon amant.
Illusion cruelle où l'amour nous entraîne!
Je veux me consoler, et j'irrite ma peine.
D'un ami malheureux, soulageant les douleurs,
Votre main, à ses yeux, exposait nos malheurs;
J'y trouvai mille fois et mon nom et le vôtre,
Et mille affreux revers entassés l'un sur l'autre,

Chaque ligne à mon cœur porta de nouveaux coups.
Deviez-vous me réduire à me plaindre de vous?
Deviez-vous, pour calmer des disgrâces légères,
Faire un si long récit de toutes nos misères?
Non. Vous portez trop loin le zèle et l'amitié,
Cruel, et l'amour seul vous trouve sans pitié.
Quelles réflexions vinrent troubler mon âme!
Je sentis tout à coup ressusciter ma flamme.
Ces transports, si long-temps retenus dans mon cœur,
Plus forts que ma vertu, reprirent leur vigueur.
Dans mes yeux agités on lisait ma tendresse;
Toutes mes actions annonçaient ma faiblesse;
Même au pied des autels, trop pleine de mes feux,
De profanes soupirs se mêlaient à mes vœux.
Excusez, ô mon Dieu! le trouble qui m'accable;
Malgré ma volonté, mon cœur me rend coupable.

Funeste souvenir de mon bonheur passé,
L'absence ni le temps ne t'ont point effacé;
Tu rappelles encore à ma triste mémoire
Ces momens où l'amour prenait soin de ma gloire,
Où le tendre Abeilard me donnait tous ses soins,

Où nos cœurs de nos feux étaient les seuls témoins.
Je ne t'oublirai point, cher époux que j'adore!
Je t'entends, je te vois, je te possède encore.
Si pour toute la terre Abeilard n'est plus rien,
Héloise en lui seul voit son souverain bien.
Du destin conjuré la fureur impuissante
Ne détruira jamais l'ardeur de votre amante.
Ce n'est pas l'homme en vous qui faisait mon bonheur;
L'amant, le seul amant possédait tout mon cœur.
Vous savez que toujours ce cœur plein d'innocence,
Modéra de vos feux la vive impatience;
Et que, fuyant les noms et d'épouse et d'époux,
Les liens de l'amour me paraissaient plus doux.
De la soif des plaisirs Héloïse pressée
N'a jamais sur les sens arrêté sa pensée;
Et, bornant tous mes vœux à la douceur d'aimer,
Cette seule douceur eut droit de me charmer.
Hélas! si vos malheurs m'arrachent quelques plaintes,
C'est pour vous, non pour moi, que j'en sens les atteintes;
Votre seul intérêt me fait verser des pleurs
Que je refuserais à toutes mes douleurs.
Eh! puis-je sans frémir voir un oncle perfide

Animer contre vous une main homicide?
Puis-je voir, sans pleurer, vos ennemis jaloux,
Conduits par leur fureur, s'élever contre vous?
Obscurcir lâchement la gloire la plus pure,
Et sans honte mêler le ciel dans leur injure?
En vain, justifiant le sens de vos écrits,
Vous voulûtes fléchir ces superbes esprits.
L'innocent Abeilard succomba sous leurs trames;
Ses ouvrages sacrés périrent par les flammes.
Lui-même, menacé d'une injuste prison,
N'échappa qu'en fuyant à cette trahison.
Objet infortuné de la haine publique,
On ne vous regardait que comme un hérétique:
On blâmait à l'envi le nom de Paraclet;
Ce nom de votre orgueil paraissait un effet.
Monde injuste et cruel, que ta plainte est frivole!
Tu poursuis Abeilard, et son Dieu le console.
Dans le fond d'un désert ce Dieu consolateur,
Malgré tes vains efforts, rend le calme à son cœur.

De la chair et du sang esclaves mercenaires,
Traîtres religieux, qui vous dites ses frères,
Pour ternir sa vertu vous avez tout osé;
De crimes et d'erreurs vous l'avez accusé;
Et, poussant à l'excès l'insolence et l'envie,
Perfides, vous avez attenté sur sa vie.

Le temps, qui calme tout, ne vous adoucit pas.
Vous voulez, inhumains, vous voulez son trépas;
Et peut-être qu'un jour on vous verra descendre
Au fond de son tombeau, pour y troubler sa cendre.
Siècle injuste! rougis de ton aveuglement,
Et reconnais enfin le prix de mon amant;
Mais plutôt contre lui n'écoute que ta rage;
Son immortalité doit-être ton ouvrage.
Que dis-je? juste Dieu, me faudra-t-il toujours
Redouter ta fureur, et craindre pour ses jours?
Et, devenu l'objet des plus vives alarmes,
Ne prononcerons-nous son nom qu'avec des larmes?
Entendrai-je toujours ses filles et mes sœurs,
Soupirer, s'attendrir, partager mes frayeurs?
Voyez l'état affreux où vous m'avez plongée,
Seule, faible, incertaine, et sans cesse affligée,
Que deviendrai-je, hélas! si vous m'abandonnez?
Puis-je traîner sans vous mes jours infortunés?
Venez, cher Abeilard, soutenir ma faiblesse;
Venez ou partager, ou régler ma tendresse;
Mais si mon fol amour exige trop de vous,

Du moins, cher Abeilard, du moins écrivez-nous;
Et ne nous dites point que, ménageant vos filles,
Vous n'osez de vos maux faire gémir nos grilles.
Pourquoi nous épargner? Épuisez tous nos pleurs,
Nos yeux n'en peuvent trop donner à vos malheurs.
Ah! si vous attendez que le ciel, moins contraire,
Laisse à votre vertu désarmer sa colère,
Et que de votre sang, moins fiers, moins ulcérés,
Vos mortels ennemis ne soient plus altérés,
C'est inutilement attendre des miracles:
Le mérite toujours rencontre des obstacles.
Ce serait pour mon cœur le plaisir le plus doux
De recevoir encore une lettre de vous.
Ainsi, lorsque Lucile écrivait à ce sage (1)
Dont les écrits pour moi sont d'un si grand usage,
Le transport le plus vif, dans son âme excitée,
Y rappelait le calme et la sérénité;
Et, sur lui, de Lucile une lettre reçue
Faisait le même effet que celui de sa vue.
Un portrait, de l'absence adoucit la rigueur:

---

(1) *Sénéque.*

Sa douce illnsion passe des yeux au cœur;
Et l'amour, dans ses traits, renouvelle sans cesse
La maîtresse à l'amant, l'amant à la maîtresse;
De cette erreur flatteuse on aime à s'occuper,
Et, sans oser se plaindre, un cœur se sent tromper;
Mais bientôt le retour détruit cette imposture;
Ce fantôme charmant, cette aimable peinture,
Quand l'objet de nos vœux vient finir nos douleurs,
N'est plus qu'un peu de toile et qu'un peu de couleurs.
Une lettre, plus vive, et toujours animée,
Nous découvre le cœur de la personne aimée;
Elle parle; on y voit ses moindres mouvemens,
Ses craintes, ses désirs et ses empressemens.
Interprète éloquente, une lettre rassemble
Tout ce qu'on se dirait si l'on était ensemble;
Quelquefois, plus hardie, elle sert mieux nos vœux,
Et l'austère pudeur n'y contraint point nos feux.
Ne nous refusons pas, dans notre état funeste,
Un plaisir innocent, et le seul qui nous reste.
Épouse d'Abeilard, vous serez mon époux,
Ce nom sera toujours mon destin le plus doux.
C'est assez qu'à mon cœur vous puissiez le paraître.

Et vous serez pour moi ce que vous voudrez être.
Oubliez vos malheurs, et j'oublirai les miens.
Que l'amour seul préside à tous nos entretiens;
Que vos lettres, sans art et sans gêne tracées,
Soient pleines de tendresse, et non pas de pen-
sées ; [deur.
Livrez-vous sans contrainte à toute votre ar-
Laissez confusément s'exprimer votre cœur.
Ah ! si vous vous taisez, je ne saurais plus vivre.
Redoutez-vous l'amour, n'osez-vous plus le sui-
vre ?
Ce Dieu qui fut sur vous si puissant autrefois,
Vous a-t-il fait sitôt méconnaître ses droits?
Et cédant, sans combattre au pouvoir de l'ab-
sence,
N'osait-il vous blesser qu'armé de ma présence?
Ne m'abandonnez pas à ce soupçon affreux ;
Rassurez une amante et partagez ses feux.
Ce que pour un ami fit un zèle sincère, [faire?
Pour une épouse en pleurs ne pouvez vous le
Je ne condamne pas votre attendrissement ;
L'amitié peut régner dans le cœur d'un amant ;
D'un zèle ingénieux j'approuve l'artifice ;
Un supplice plus grand calme un moindre sup-
plice : [nui,
Mais lorsque vous pouvez suspendre notre en-

Vous devez plus encore à vos filles qu'à lui.
Ce nom respectueux demande un cœur de père,
Et vous devez aimer autant qu'on vous révère.
Ce nom renferme en lui vos devoirs et les leurs.
Votre cœur est le prix qui doit payer leurs cœurs.
Elles n'imitent point votre injuste silence,
Et Dieu même est témoin de leur reconnaissance.
Ce cloître, ces jardins, ce temple, ces autels,
De votre piété monumens immortels,
A nos derniers neveux portant votre mémoire,
Des horreurs de l'oubli sauveront votre gloire :
On saura qu'animé d'un zèle généreux,
Abeilard, magnanime autant que malheureux,
D'un antre de voleurs, lieu désert et sauvage,
Dévoué de tout temps au meurtre, au brigandage,
Fit un lieu d'oraison, un asile sacré,
Où de Dieu, nuit et jour, le nom fut adoré :
On saura que pour vous des filles pénitentes
Y poussaient vers le ciel des prières ardentes ;
On saura que ce temple et ses superbes toits
Sont votre unique ouvrage, et non celui des rois,
Mais, ce qui doit encor vous flatter davantage,
On saura qu'Héloïse, et ce jeune héritage,
Chers objets de vos soins, vous doivent le bonheur

D'être un temple vivant, et digne du Seigneur.
Venez donc affermir nos vœux, notre clôture,
Venez fortifier la grâce et la nature.
Héritières d'Adam, coupables comme lui,
Notre cœur a besoin de secours et d'appui;
Et nous cachons, hélas! sexe faible et fragile,
Un trouble dévorant sous un dehors tranquille.
Tantôt enfans de haine, et tantôt de l'amour,
La grâce et le péché triomphent tour à tour.
C'est peu d'aller à Dieu, c'est peu de le con-
naitre, [maitre,
Il faut n'aimer que lui, n'avoir que lui pour
Ne vivre qu'en lui seul, s'en laisser pénétrer,
S'anéantir soi-même, et lui tout consacrer:
Mais l'homme chancelant s'arrête et perd cou-
rage;
Par le moindre plaisir le monde le rengage;
Et le sublime effort d'un parfait dévoûment,
N'est pas, pour des pécheurs, l'ouvrage d'un
moment. [sance.
Tu peux seul, ô mon Dieu! par ta toute-puis-
Attacher nos désirs, fixer notre inconstance,
Et des feux de ta grâce, allumant notre foi,
Nous faire détester tout ce qui n'est pas toi.
Imitez, Abeilard, le zèle de l'apôtre;
Dieu bénit son travail, il bénira le vôtre;

Paul sauva les Gentils, vous sauverez vos sœurs;
Que cet emploi pour vous doit avoir de dou-
ceurs!
Je sais que votre esprit, ardent, infatigable,
Ne s'est point émoussé dans un repos coupable;
Mais vous donnez vos soins à des cœurs endurcis,
Et vous abandonnez d'innocentes brebis
Qui, pleines de respect et d'ardeur pour leur
père, [vous plaire.
Mettraient tout leur bonheur à vous suivre, à
Devez-vous prodiguer à des hommes ingrats ;
Des mystères sacrés qu'ils ne conçoivent pas,
Et répandre sans fruit le grain de l'évangile
A travers des rochers, ou dans un champ stérile,
Tandis que vous pouvez, le versant parmi nous,
Produire des moissons qui soient dignes de vous?
Mon cœur n'a-t-il donc plus de pouvoir sur
le vôtre?
Dois-je, pour vous toucher, parler au nom
d'un autre?
Craignez-vous de m'entendre et de m'entrete-
nir?
Du crime de Fulbert voulez-vous me punir?
Et me laissant errer au gré de ma faiblesse,
Détournez-vous les yeux d'une âme pécheresse?
Cependant, entre nous, grâce à nos ennemis,

Grâce aux vœux que j'ai faits, tout commerce
est permis.
Héloïse voilée, Abeilard insensible,
Quel obstacle à nos feux, plus grand, plus invincible !
Ne me fuyez donc point; cédez à mes désirs;
Vous n'êtes plus à craindre, écoutez mes soupirs.
Conduite par raison dans ce lieu solitaire,
Faites que par vertu je commence à m'y plaire.
Auteur de tous mes maux, venez les soulager;
Contre vous, contre moi, venez me protéger.
D'une vive tendresse une âme possédée,
En conserve toujours l'impétueuse idée.
Tel qu'un feu dévorant, l'amour laisse des traits
Dont les impressions ne s'effacent jamais.
Vous vous ressouvenez de cette impatience
Où me précipitait la plus légère absence;
Que passant à vous voir et les nuits et les jours,
Je les trouvais trop prompts, et les plaisirs trop courts.
Quel que fût votre amour, j'étais encor plus tendre.
Qu'un billet me coûtait pour vous le faire rendre !
Je le suivais des yeux, et mon cœur éperdu
Ne pouvait se calmer qu'il ne vous fût rendu.
Pour engager quelqu'un dans notre confidence.

Je prodiguais les soins, l'argent, la complaisance;
Que ne faisais-je point pour vous marquer mes feux, [heureux?
Pour m'occuper de vous, et pour vous rendre
Ce funeste récit vous trouble, vous étonne;
Vous plaignez le désordre où mon cœur s'abandonne.
Ah! ne rougissez pas d'entendre les accès
D'une ardeur que pour vous j'ai portée à l'excès,
J'ai renoncé pour vous aux douceurs de la vie;
Je me suis enfermée, et je me suis haïe.
Un amour vertueux produit seul ces efforts;
Le plaisir fait aimer les vivans, non les morts;
Et lorsque ses attraits peuvent tout sur une âme,
Le même coup détruit son esprit et sa flamme.
Lorsque je vous perdis, je n'avais que vingt ans;
Je recevais partout des vœux et de l'encens;
J'avais de la beauté; la jeunesse riante
Répandait sur mon teint une fraîcheur naissante:
Un naturel heureux, un esprit cultivé,
Des biens, de la naissance, un cœur grand, élevé; [plaire,
J'étais telle, en un mot, qu'il faut être pour
Et je pouvais changer sans paraître légère;

Cependant vous savez que, fidèle à ma foi,
De votre volonté je me fis une loi;
On me vit aux autels, victime obéissante.
Consacrer ma jeunesse, et remplir votre attente.
Pourquoi, libre vous-même, eûtes-vous la rigueur
De disposer de moi? Doutiez-vous de mon cœur?
Craigniez-vous qu'un rival, plus tendre et plus aimable,
N'allumât dans mon sein une flamme coupable?
C'est ainsi que pensait mon oncle furieux
Quand il osa tramer son complot odieux;
Il crut que, de mon sexe imitant la faiblesse,
Le vôtre était l'objet de toute ma tendresse.
Ton crime est inutile, oncle dénaturé;
En vain, barbare, en vain tu l'as défiguré.
Abeilard, dans mon cœur, sera toujours le même;
Ce que j'aimais en lui, c'est encor ce que j'aime;
Et mon amour, plus fort que ta férocité,
Me venge de ta haine et de ta cruauté.
O toi, qui de nos cœurs perces le sombre abime,
Et qui, de la vertu, sais démêler le crime,
Regardes-tu, Seigneur, d'un œil plein de courroux,
Les tendres sentimens qu'on a pour un époux?

Non, d'un lien si fort l'impression sacrée
Dans un cœur bien épris n'est jamais altérée.
Il respecte son choix, et sait toujours aimer
Ce qui put une fois lui plaire et l'enflammer.
Telle est, cher Abeilard, telle est ton Héloïse;
Fidèle aux mouvemens dont elle fut éprise;
Des rigueurs de la mort deux fois victorieux,
Son amour épuré la suivra dans les cieux.
Qu'est devenu le temps où, facile à me croire,
Vous vous applaudissiez d'une douce victoire?
Où, content du plaisir de régner sur mon cœur,
Le vôtre n'aspirait qu'à se voir mon vainqueur?
Tout cédait à l'éclat de votre renommée,
Vous charmiez tout le monde et j'étais seule aimée;
L'épouse la plus sage, empressée à vous voir,
S'arrachait sans succès aux lois de son devoir.
Partout où vous étiez on craignait votre absence,
Et chacun à l'envi briguait votre présence.
Les peuples et les grands s'écriaient en tous lieux :
Le célèbre Abeilard s'est offert à nos yeux;
Nous avons possédé ce trésor de sagesse!
Heureux qui peut le voir et l'entendre sans cesse!
Vous étiez la terreur des plus heureux époux;
Je ne pouvais blâmer leurs sentimens jaloux,

L'esprit vif, amusant, aussi tendre qu'aimable;
Qu'un rival tel que vous paraissait redoutable!
Cet air noble, touchant, cette bouche, ces traits,
Ces yeux, ou de votre âme on lisait les secrets,
Cette simplicité facile et délicate,
Ce doux je ne sais quoi qui prévient et qui flatte,
Tout annonçait en vous un conquérant heureux,
Et vous portiez partout et l'amour et ses feux.
Galant, et peu semblable à ces sages austères
Qu'un savoir orgueilleux rend sombres et sévères,
Esprit universel, vous saviez à propos
Badiner finement et dire de bons mots.
Comment louer vos vers, ces vers dignes d'Ovide,
Heureux délassement d'un travail plus solide?
Quand on sait s'exprimer avec tant de douceur,
Le langage des dieux devient celui du cœur.
Fiction délicate autant qu'ingénieuse,
Emblème de l'amour, rose mystérieuse,
Abeilard pénétra dans vos obscurités,
Et fit part à nos yeux de toutes vos beautés.
On chantera toujours ces tendres chansonnètes
Où vous peigniez si bien vos atteintes secrètes;
L'amant s'en servira pour exprimer ses feux;
La maîtresse crédule en flattera ses vœux.

L'amant les chantera comme son propre ouvrage;
L'amante les prendra pour un nouvel hommage :
Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre amour régnera sur les cœurs.

Combien n'ai-je point vu d'amantes infidèles
Se parer d'un tribut qui n'était point pour elles?
Et, dédaignant ailleurs un encens présenté,
D'un triomphe imposteur flatter leur vanité?
Abeilard, disait l'une, a célébré mes charmes,
Il est venu me voir, il m'a rendu les armes.
L'autre, de vos chansons, voulait être l'objet;
Toutes, sur votre cœur, formaient quelque projet.
Mais se désabusant d'une espérance vaine,
Je me voyais en butte à leur jalouse haine.
Vos vers, de mes appas, auteurs officieux,
Faisaient seuls, disait-t-on, tout l'éclat de mes yeux.
Sans vous, sans votre esprit, Héloïse ignorée,
Eût vécu dans l'oubli dont vous l'avez tirée.
Je bravais ce discours et cet emportement;
L'amour-propre outragé s'en plaignaît vainement;
Et je m'applaudissais de me voir la maîtresse
D'un homme qui savait me changer en déesse.

J'aurais même voulu, pour vous plaire toujours,
Être plus belle encor que celle des Amours,
Et dans la douce erreur dont j'étais prévenue,
Être telle à vos yeux que j'étais à ma vue,

Ciel! que me reste-t-il d'un état si charmant?
Un souvenir affreux qui fait tout mon tourment.
Mes jours, mes tristes jours se passent dans les
larmes. [mes.
En perdant Abeilard, j'ai perdu tous mes char-
Héloïse n'est plus qu'un objet de pitié.
Calmez votre colère et votre inimitié,
Vous, en qui ma conquête excitait tant d'envie;
Vos vœux sont satisfaits, le ciel me l'a ravie.
O mortelle pensée! ô regrets superflus :
Abeilard n'est qu'une ombre, Abeilard ne vit
plus.
Amante abandonnée, épouse malheureuse,
Plus mon bonheur fut grand, plus ma peine est
affreuse.
Suspendez, inhumains, votre aveugle fureur.
Mais c'en est fait. Grand Dieu! souffres-tu tant
d'horreur? [surprendre.
Que n'étais-je avec vous quand on vint vous
Contre un lâche assassin j'aurais su vous dé-
fendre.
Aux dépens de mes jours j'aurais paré ses coups,

Il m'aurait immolée, ou j'aurais un époux....
Ici l'amour s'irrite, et la pudeur s'offense;
Un sombre désespoir me réduit au silence.
Trop sensible Héloïse, étouffe ton ardeur;
Abeilard t'abandonne, imite sa froideur.
L'ingrat n'est point touché des larmes que tu verses,
Il craint auprès de toi de nouvelles traverses.
Il te fuit; il est sourd à tes gémissemens.
Faible Héloïse, ainsi sont faits tous les amans;
Leur cœur quitte sans peine un bonheur qu'il possède
Et contre leurs dégoûts il n'est point de remède
Tu devais y songer dans ce funeste jour,
Où ta molle vertu succomba sous l'amour.
Tu devais y songer, quand, par ta résistance,
Tu pouvais, dans ton cœur, arrêter l'innocence.
Que te sert à présent un reste de raison?
Écarte un repentir qui n'est plus de saison.
A ton triste penchant toute entière livrée,
Bois encor le poison dont tu t'es enivrée;
Et lorsqu'un sort cruel t'arrache tes plaisirs,
Forme encore pour eux de coupables désirs.

Qu'ai-je dit? ô mon Dieu! Quelle fureur m'agite!
Ferme, ferme l'abîme où je me précipite;

Fais répandre à mes yeux de salutaires pleurs;
Fais-moi pleurer mon crime, et non pas mes malheurs.
Quoi! l'épouse d'un Dieu, profanant sa tendresse,
Conserve pour un homme une indigne faiblesse!
Son cœur est dévoré d'un feu séditieux;
Et tu souffres, Seigneur, ce partage odieux!
Arme-toi, Dieu jaloux, viens venger ton injure;
Consume mon ardeur par une ardeur plus pure.
Accorde pour t'aimer, et ma bouche et mon cœur;
Efface, détruit l'homme, et rends le Dieu vainqueur.
C'en est fait, Abeilard, je renonce à ma flamme;
Un Dieu, pour y régner, te chasse de mon âme;
Je te change pour lui : douce infidélité!
Tu feras mon repos et ma félicité.
Je n'éprouverai plus ces troubles et ces craintes,
Ces regrets, ces langueurs, ces mortelles atteintes:
Supplice rigoureux d'un criminel amour,
Et dont j'ai ressenti les traits jusqu'à ce jour.
Oui, mon âme en son Dieu, toute entière abîmée,
Ne respire que lui, de lui seul est charmée;
Tout le reste pour elle est une illusion
Qui ne mérite plus que son aversion :

Jeûnes, austérités, silence, solitude,
Pour un cœur pénitent vous n'avez rien de rude;
Je me soumets à tout; frappe, frappe, Seigneur;
Heureuse de gémir sous ta sainte rigueur.
Vous, que scandalisa mon ardeur criminelle,
Témoins de mes forfaits, soyez-le de mon zèle,
Compagnes d'Héloïse, élèves d'Abeilard,
Héloïse gémit, venez y prendre part.
Vous ne la verrez plus, déshonorant sa place,
Nourrir sa folle erreur, résister à la grâce;
Elle va détourner, par des torrens de pleurs,
Les maux que sa faiblesse attirait sur ses sœurs;
Et, du Dieu qu'elle sert, désarmant la vengeance,
Égaler, s'il se peut, le remords à l'offense.
Quel obstacle fatal s'oppose à cet effort!
Abeilard, dans mon cœur, est encor le plus fort.
Je ne suis plus à moi. Quel désordre! quel trouble!
Mon feu se renouvelle, et ma peine redouble.
Impitoyable amour! J'oublie en ce moment
Que je dois pour jamais oublier mon amant.
Je ne vois plus que lui; ma vertu m'abandonne.
Je m'égare et me perds; je pâlis, je frissonne;
N'est-il point de remède à des maux si pressans?
Et peut-on sans mourir sentir ce que je sens?

Que je suis malheureuse, et que je me déteste !
C'en est trop. Je finis cette lettre funeste.
Adieu ; je vais pleurer le reste de mes jours ;
Adieu, cher Abeilard, mais adieu pour toujours.

Héloïse.

RÉPONSE

D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

J'ai reçu votre lettre, et je n'ose vous dire
Dans quel état funeste elle a su me réduire :
Mon trouble me fait honte, et mon cœur abattu
Veut en vain rappeler sa mourante vertu.
Aussi faible que vous, plus criminel encore,
Je me sens consumer du feu qui vous dévore.
Eh! comment voulez-vous que je guide vos pas?
Je m'égare moi-même, et ne me connais pas.
De vos maux et des miens la trop vive peinture,
De mes désirs éteints réveille le murmure.
Déjà je commençais, oubliant mon malheur,
A ne plus regretter un frivole bonheur;
Déjà je commençais, moins rempli de vos charmes,
A trouver des douceurs à répandre des larmes :
Et la grâce, en mon cœur allumant son flambeau,
Effaçait le viel homme, et formait le nouveau.
Vous avez tout détruit. Qu'une épouse est puissante !
Et qui peut résister aux soupirs d'une amante?

Inutile raison, chimérique devoir!
Rien ne peut de l'amour balancer le pouvoir.

Dans un temple brisé trouves-tu des délices,
Dieu cruel! cherche ailleurs de plus doux sacrifices :
Règne sur les vivans; qu'ils sentent tes transports;
Mais cesse de vouloir les inspirer aux morts.
Assez et trop long-temps soumis à ton empire,
J'ai vécu sous tes lois, souffre que je respire.

Terrible contre-temps, où me réduisez-vous?
N'avais-je pas du ciel épuisé le courroux?
Fallait-il qu'une lettre écrite pour un autre,
Troublât tout à la fois mon repos et le vôtre!
Je l'avoue, Héloïse, attendri par ses pleurs,
Je voulus d'un ami modérer les douleurs;
Je crus que de nos maux une fidèle image
Contre son désespoir armerait son courage;
Et, loin d'examiner qu'un sort capricieux
Dût jamais exposer cette lettre à vos yeux,
Mon cœur, à sa pitié s'y livrant sans contrainte,
Lui peignait les rigueurs dont je ressens l'atteinte,
Afin que, comparant mes malheurs et les siens,
Il oubliât ses maux, et déplorât les miens.

Ainsi, de nos desseins, confondant la prudence,
Dieu juste, tu détruis notre aveugle espérance!
Et ta main, où tu veux nous traînant malgré nous,
Accomplit tes arrêts et signale tes coups :
Tu rebutes un cœur profané par le crime,
D'une flamme insensée odieuse victime.
Heureux, je te fuyais, et sans te consulter :
Malheureux, dans tes bras j'ai couru me jeter.
Plein de mon désespoir et de mon infortune,
Je ne te consacrais qu'une vie importune.
Privé de mes plaisirs, mortel présomptueux,
Je couvrais ma douleur d'un dehors vertueux.
Et quand je paraissais te faire un sacrifice,
Je me vengeais du monde et de son injustice.
Caché dans un désert, je nourris le poison
Dont le charme imposteur offusque ma raison.
Insensé que je suis, je m'aveugle moi-même;
Je crois n'aimer que Dieu, c'est vous seule que j'aime.
Que n'ai-je point tenté pour dérober mon cœur
Aux attraits dangereux d'un penchant trop flatteur?
J'ai cherché loin de vous une retraite obscure;
Mes soupirs et mes pleurs y font ma nourriture;

Pâle, défiguré, le sein meurtri de coups,
Je m'arme contre moi pour m'armer contre vous.
Privé de la lumière, enterré sous la cendre,
Au fond de mon tombeau vous vous faites entendre.
Je vous trouve partout. Attachée à mes pas,
Votre image me suit avec tous vos appas.
Quelquefois succombant aux transports qui m'agitent,
Sur les bords de la mer mes pas se précipitent;
Mon cœur à cet objet reprend de nouveaux feux.
Hélas! tout renouvelle un amour malheureux.
Si les vents apaisés, d'une légère haleine
Applanissent les flots de la liquide plaine,
Ce calme m'attendrit, et retrace à mon cœur
De nos premiers destins le calme et la douceur.
Ma peine se dissipe, et ma gloire passée
Vient dans tout son éclat s'offrir à ma pensée.
Je vois ces jours heureux où par mille plaisirs
Le complaisant amour prévenait nos désirs :
Je vois encor vos yeux, pleins de trouble et de flamme,
S'attacher sur les miens, pénétrer dans mon âme.
J'entends de nos soupirs le murmure confus.....
Douce tranquillité, déjà vous n'êtes plus.
La mer gronde, la vague écumante, irritée,

Par le fier aquilon jusqu'au ciel est portée.
Le matelot pâlit, le pilote étonné
Des horreurs de la mort, chancelle environné;
Et tantôt aux enfers, et tantôt sur la nue,
Le vaisseau fracassé disparaît à ma vue.
Alors contre les flots faisant un vain effort,
Je vois des malheureux dévoués à la mort;
Par l'onde revomis leurs corps sur le rivage
Du féroce Neptuue assouvissent la rage.

A ce spectacle affreux mon esprit est troublé;
Mon désespoir s'irrite, et j'en suis accablé.
Votre oncle, mes rivaux, ma disgrâce mortelle,
Tout porte dans mou cœur une rage cruelle;
Et, mes feux irrités s'échappant malgré moi,
Mes plaintes et mes cris remplissent tout d'effroi;
Aux plus noires fureurs ma fureur m'autorise;
A tout ce que je vois, je demande Héloïse :
Je pleure, je m'agite, et jamais à mes maux
Le tranquille sommeil n'apporte de repos :
En vain, pour le calmer j'ai recours à l'étude;
L'étude ajoute encore à mon inquiétude.

Ces hommes pénitens confiés à ma foi
Se troublent à ma vue, et tremblent devant moi.
Rigide, impérieux, sombre, austère, farouche
Le fiel et l'amertume exhalent de ma bouche.
Je m'anime contre eux d'un zèle plein d'aigreur;

Une faute légère allume ma fureur ;
Et loin de soulager leurs dégoûts et leurs peines,
Ma rigueur inflexible appesantit leurs chaînes.
Ainsi par son orgueil follement entraîné,
Aux plus honteux excès l'homme est abandonné.
Il profane l'esprit qu'il reçut en partage,
Et des plus beaux talens il pervertit l'usage.
Il sait de la nature expliquer les secrets ;
Il va même de Dieu pénétrer les décrets ;
Rien n'échappe à sa vue, et lui-même il s'ignore ;
Il est sa propre idole, et c'est lui qu'il adore.
Son délire lui plaît, et par l'erreur conduit,
Il aime à cultiver tout ce qui le séduit.

Du désir de savoir épris dès mon enfance,
Je préférai l'étude aux droits de ma naissance ;
Je quittai tout pour elle. Entouré d'auditeurs,
Bientôt de toutes parts j'eus des admirateurs.
Ce succès me flatta : je commentai les pères ;
Je m'élevai plus haut, j'éclaircis les mystères.
Aigris par mon mérite, et par lui confondus,
Devant moi pâlissaient mes rivaux éperdus.

Tant de gloire, Seigneur, était ton seul ouvrage :
Je devais à toi seul en rapporter l'hommage ;
M'abaisser à tes yeux, et régler mes projets

Sur ma propre faiblesse, et non sur tes bienfaits.
Où n'ai-je point porté l'imprudence et le crime?
Un abîme toujours entraîne un autre abîme.
Occupé de plaisirs et du monde entêté,
J'abandonnai mon cœur à sa malignité.
J'oubliai mon néant, je t'oubliai toi-même,
Et j'osai, faux docteur, enseigner le blasphême.
Abandon rigoureux, plein d'horreur et d'effroi,
Mais digne de tous ceux qui s'éloignent de toi.
Et vous qui me nommez votre époux, votre maître,
Chère Héloïse, hélas! méritais-je de l'être?
Je vous montrais le crime; et, lâche séducteur,
D'un profane savoir j'infectai votre cœur.
De vos charmes naissans je ne pus me défendre;
Pour ne vous point aimer, j'avais un cœur trop tendre.
C'était peu : je voulus vous inspirer mes feux;
Je réussis trop bien, vous comblâtes mes vœux.
Blessés des mêmes traits, et charmés l'un de l'autre,
Vous faisiez mon bonheur, et je faisais le vôtre;
Et votre oncle lui-même, entrant dans nos projets,
Semblait faciliter nos entretiens secrets.
Bientôt il m'en punit, Heureux si ma disgrâce

De mes sens dans mon cœur eût fait passer la glace,
Et si, de la vertu n'écoutant que la voix,
J'expiais mes horreurs dans le sein de la croix.
Faibles sans son secours, nous pouvons tout par elle;
Elle seule fait naître et soutient notre zèle.
Levons-nous, Héloïse, et d'un pas assuré
Marchons avec les saints sous ce fardeau sacré.
Il en est temps encore, et Dieu, comme un bon père,
Nous tend, pour nous conduire, une main salutaire:
Mais ne différons point, nous n'avons qu'un moment;
Ce Dieu va nous livrer à notre aveuglement.
Le tonnerre déjà gronde sur notre tête,
Et pour nous écraser sa foudre est toute prête.
Gardons-nous de tomber sous ses puissantes mains;
Pour nous en arracher nos efforts seraient vains.
Notre cœur, obstiné dans son impénitence,
Va d'erreur en erreur, et d'offense en offense.
Nous nous traçons partout un chemin pour pécher:
Rebelles endurcis, rien ne peut nous toucher.
La grâce n'a pour nous que de sombres lumières

Nos vœux les plus sacrés sont de faibles barrières;
Nous reprenons nos droits, nous disposons de
nous.
Vous parlez en amante, et je parle en époux.
Vous soupirez pour moi, vous osez me le dire;
Je soupire pour vous, et j'ose vous l'écrire.
Quel monstre! quelle horreur! que diront nos
neveux?
Qu'ils ignorent plutôt nos sacriléges feux,
Qu'un éternel oubli les couvre et les efface:
Noyons-en dans nos pleurs jusqu'à la moindre
trace.
Soumise à vos devoirs, ne pensez plus à moi;
La raison, votre état, tout vous en fait la loi:
Du salut de vos sœurs responsable et chargée,
A les mener à Dieu vous êtes engagée;
Vous leur devez des soins, du zèle, de l'amour.
A toutes les vertus formez-les tour à tour:
Faites-les travailler, prier, jeûner, se taire,
Et vous-même, Héloise, apprenez à le faire;
Des épouses d'un Dieu soyez la bonne odeur;
Éclairez leur esprit, réchauffez leur ardeur.
Contre leurs ennemis cachez-les sous vos ailes:
Devenez, s'il le faut, anathême pour elles.
Ainsi, de l'Éternel, apaisant le courroux,
Son esprit descendra sur vos sœurs et sur vous:

Et d'un coupable amour saintement détrompée,
De lui seul désormais vous serez occupée.
Vous goûterez alors les douceurs, les attraits
Que versent dans un cœur l'innocence et la paix.
Oh! qu'il me serait doux qu'à la grâce fidèle
Des cœurs régénérés vous fussiez le modèle;
Et que, de mes erreurs oubliant les excès,
Ce ciel à mes soupirs accordât ce succès!
Je ne vous verrais plus incertaine, inconstante,
Entre le monde et Dieu, partagée et flottante,
Vivre encore pour moi quand je suis mort pour vous,
Et regretter des biens qui ne sont plus à nous.
Moi-même, dégagé d'un penchant qui vous blesse,
Je ne vous ferais plus rougir de ma faiblesse;
Un feu pur et sacré succédant à nos feux,
L'amour qui nous perdit nous sauverait tous deux.

Mais hélas! pour atteindre au bonheur où j'aspire,
Il faut nous oublier. Pouvez-vous y souscrire?
Et le puis-je moi-même? En vain par des discours
Je veux de notre ardeur interrompre le cours.
Plus vive que jamais, elle occupe votre âme,

Plus vive que jamais, je sens qu'elle m'enflamme ;
C'est trop feindre. Mon cœur n'est rempli que de vous.
Sans cesser d'être amant, j'ai cessé d'être époux.
Je vous aime et voudrais vous aimer davantage,
Que le ciel irrité punisse cet outrage ;
Qu'il exerce sur moi ses justes châtimens :
Il peut m'ôter la vie, et non mes sentimens.
Oublier Héloïse ! Ah ! que plutôt la foudre,
Aux yeux de l'univers, mette Abeilard en poudre !

Que peuvent contre moi ton crime et ta noirceur,
Oncle injuste ? As-tu cru détruire mon ardeur ?
Tu devais tout d'un coup me priver de la vie ;
Tu m'as laissé mon cœur : ta fureur est trahie.
Mais que dis-je ? insensé ! tes vœux sont satisfaits,
Ma mort n'eût point rempli tes barbares souhaits ;
Tu voulais, à loisir, te baigner dans mes larmes,
Et voir de jour en jour augmenter mes alarmes.
Ingénieux bourreau, tu savais qu'un amant
Privé de ce qu'il aime expire à tout moment.
Tu triomphes, perfide ! en proie à ma tristesse,
Je ne puis arracher mon âme à sa tendresse.
Mon amour et mes maux s'irritent tour à tour,

Et de mes maux, hélas! le plus grand c'est
l'amour, [ma peine?
Mais où vais-je? Et pourquoi moi-même aigrir
Pourquoi me rappeler mon amour et sa haine?
Ministre des autels, pourquoi dans ce récit
Écartai-je de Dieu mon cœur et mon esprit?
A lui seul attaché, j'ai dû vous laisser croire
Que sur vous, que sur moi j'ai gagné la victoire.
Qu'avons-nous de commun? nos liens sont finis.
Pouvons-nous l'un à l'autre être encor réunis?
Parlez; qu'espérez-vous des souhaits que vous
faites? [êtes?
Songez-vous qui je suis? songez-vous qui vous
Voulez-vous qu'oubliant mon devoir, mon hon-
neur, [deur?
J'aille encore à vos pieds porter ma folle ar-
Ne frémissez-vous point d'un dessein si terrible?
Nous nous retrouverions, vous faible, moi sen-
sible.

Ah! si l'amour, plus fort que mon éloignement,
Fait sentir à mon cœur un si cruel tourment,
Pourrais-je près de vous soustraire à sa puis-
sance
Ce cœur qui ne saurait le vaincre par l'ab-
sence?

C'est trop entretenir notre commune erreur;

Nés pour aimer, aimons, mais aimons le Seigneur.
Il veut être l'objet de l'amour le plus tendre :
Il demande nos cœurs; cessons de nous défendre;
Il les mérite seul; nous le savons, hélas!
Malheureux! pourquoi donc ne les donnons-nous pas?
Quelle excuse apporter à notre extravagance?
Et que lui dirons-nous au jour de sa vengeance?
Après tout, vous devez me craindre et me haïr;
Et, si je vous cherchais, m'éviter et me fuir.
Ne me demandez point par quelle destinée
Dans un cloître avant moi vous fûtes confinée.
Que vous dire? J'étais malheureux et jaloux,
Et je voulais que Dieu me répondît de vous.
Qu'un motif si bizarre et si plein d'injustice,
Vous fasse de mes feux connaître le caprice;
Et, si vous ne pouvez vous guérir par raison,
Employez le dépit à votre guérison.
Mais que peut le dépit où ne peut rien la grâce?
Si vous ne sentez point son attrait efficace,
En vain je vous exhorte; et mes vœux impuissans
Ne pourront élever votre esprit sur vos sens.
Seigneur, qui la formas si parfaite et si belle?

Ne voulais-tu qu'en faire une fille rebelle ?
Ah ! si pour t'apaiser il ne faut que mourir,
Abeilard à la mort vient lui-même s'offrir.

Il est temps de finir ; adieu, chère Héloïse,
Tâchez de soutenir votre sainte entreprise ;
Priez pour votre époux ; il va de son côté,
Du ciel sur son épouse implorer la bonté.
Ne me récrivez plus. Que cette déférence
Me marque votre zèle et votre obéissance.

Adieu. Quand du trépas j'aurai senti les coups,
Je ferai transporter mon corps auprès de vous.
Chérissez ce dépôt. Quand vous mourrez vous-même,
Venez dans le tombeau d'un époux qui vous aime.
Nous ne nous craindrons plus. Victimes de la mort,
L'amour fera sur nous un inutile effort.
J'en serai plus célèbre ; et vos cendres glacées
Pourront, auprès de moi, sans crime être placées.

Abeilard.

SECONDE LETTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

Quel nouveau coup de foudre! et que viens-je d'entendre?
Je ne vous verrai plus! Vous pouvez me l'apprendre,
Cruel! vous m'ôtez tout, et c'est pour votre cœur
Un barbare plaisir de combler ma douleur.
N'était-ce pas assez qu'aux pleurs abandonnée,
A vivre loin de vous je fusse condamnée?
Que, plaintive, mourante, en proie à mes désirs,
Ce cloître, nuit et jour, entendit mes soupirs?
N'était-ce pas assez qu'à la fleur de mon âge
Vous m'eussiez imposé le plus rude esclavage?
Pourquoi d'un doux espoir m'envier les douceurs,
Et verser sur mes jours de nouvelles noirceurs?
Croyez-vous donc, ingrat, que ma faible constance
Résiste encor long-temps à votre indifférence?
Et que de vos raisons le frivole secours,
De mes vives douleurs puisse arrêter le cours?

Non. Votre changement ne peut rien sur mon âme;
Plus vous êtes de glace, et plus mon cœur s'enflamme.
Mais enfin, mon amour devient un désespoir;
C'en est fait, et je veux ou mourir, ou vous voir.
Que fais-je dans ces lieux? Malheureuse et coupable,
J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux redoutable
J'amasse des trésors de crime et d'horreur;
Chaque jour, chaque instant ajoute à mes fureurs
Je ne suis plus, hélas! cette épouse facile
Qui baissait sous le joug une tête docile;
Victime de mes feux, je cède à leurs transports,
Et ne conserve plus d'inutiles dehors.
C'est trop jouer le ciel sous un masque hypocrite;
Si mon cœur est à vous, tout le reste l'irrite.
Dussé-je vous offrir un objet odieux,
Rien ne peut m'empêcher de paraître à vos yeux:
Vous ne me fuirez point. Au secours de mes charmes,
Au secours de mes feux j'appellerai mes larmes;
Mes soupirs, mes sanglots fléchiront votre cœur;
Vous me regarderez avec moins de rigueur.
Et, loin de condamner l'excès où je me livre,

Peut-être que sans moi vous ne voudrez plus
vivre.
Vous songerez qu'unis par des nœuds éternels,
Nos vœux précipités sont des vœux criminels;
Que l'hymen a des droits sacrés, inviolables;
Que vouloir les briser, c'est nous rendre coupables.

Je ne demande pas que, sensible à mes vœux,
Votre cœur s'attendrisse et rallume ses feux,
Et que, pour dissiper la douleur qui me presse,
Vous confondiez en moi l'épouse et la maîtresse.
Je ne veux que vous voir et que vous obéir,
Et vous forcer au moins à ne me pas haïr.
Mais, cruel, vous craignez jusques à ma présence:
Pour un cœur inconstant l'amour est une offense.
Et ce qui nous reproche un crime n'est pour nous
Qu'un objet de chagrin, qu'un objet de courroux.
Pourrais-tu soutenir une amante éperdue?
Non: ses pleurs, son amour, tout blesserait ta vue.
Ah! tu consultes moins, pour m'éloigner de toi,
La vertu que ton cœur et ton manque de foi.
Ce n'était pas ainsi, qu'aidant à ma faiblesse,
Tu savais, pour me perdre, allumer ma tendresse.
Rappelle-toi, cruel, ces sermens enflammés,
Ces transports si touchans et si bien exprimés.
Avant, me disais-tu, que je sois infidèle,

On verra sans époux vivre la tourterelle;
Le tendre rossignol, cessant d'être amoureux,
Ne s'occupera plus de ses chants douloureux;
On verra le zéphyr cesser d'être volage;
Les fleuves sur les monts s'entr'ouvrir un passage;
Le soleil obscurci nous refuser le jour,
Et tout périr, enfin, plutôt que mon amour.
Ainsi, pour me tromper, tu chassais de mon âme
Tout ce qui s'opposait au succès de ta flamme.
Mais qu'il t'en coûta peu! De concert avec toi,
Mon cœur, mon lâche cœur s'éleva contre moi,
Te peignit à mes yeux tendre, empressé, sincère;
Tu parlas, et tu plus dès que tu voulus plaire;
Ou tel fut de l'amour le funeste pouvoir,
Que tu me plus peut-être avant de le vouloir.
Peut-être une rivale, objet de ta tendresse,
Te voila quelque temps ma naissante faiblesse;
Et tes distractions, ton trouble, ta langueur,
Paraissaient près de moi pour un autre vainqueur
Et quand tu t'aperçus de mon extravagance,
Tu ne la partageas que par reconnaissance.
Non, cruel, non, jamais tu ne sus bien aimer;
Tu n'étais que sensible au désir de charmer.

J'offris à tes plaisirs un triomphe agréable :
J'aimais : c'en fut assez pour te paraître aimable ;
Et pourquoi, pouvant plaire à mille autres objets,
Viens-tu troubler mon cœur, en arracher la paix
D'un oncle prévenu trahir la confiance?
Aux dépens de toi-même exciter la vengeance ?
Abuser lâchement de ma crédulité,
Et nous sacrifier tous deux par vanité ?
Talens pernicieux ! esprit que je déteste !
Présent que m'avait fait la colère céleste ;
C'est par vous que l'amour, séduisant ma raison,
Répandit dans mes sens son funeste poison.
Vain désir de savoir ! dangereuses lectures !
Mon cœur ne s'est rempli que de vos impostures ;
J'en perdis l'innocence ; et bientôt ma pudeur
Fit place aux noirs transports d'une coupable ardeur,
Digne fruit de tes soins et de ton imprudence !
Trop aveugle Fulbert ! rends-moi mon ignorance.
Chasse loin de ta nièce un docteur empesté
Qui va dresser un piége à sa simplicité.
Tu le crois occupé du dessein de m'instruire ;
Philosophe amoureux, il songe à me séduire.
Que dis-je ? sa faiblesse a passé dans mon cœur ;
Ce maître est mon amant, ce maître est mon vainqueur.

Mais je ne dois, hélas! m'en prendre qu'à moi-même.
Vains regrets! vain dépit! tout plaît dans ce qu'on aime.
Séduit par une ardeur pour lui pleine d'appas,
Un cœur tendre, se livre, et ne raisonne pas.
Le devoir veut en vain le tirer de sa chaîne;
Le séducteur amour le fascine et l'entraîne :
Tranquille dans ses fers, et charmé sous ses lois,
Ce cœur infortuné s'applaudit de son choix;
Insensible à ses maux, il en craint le remède,
Et nourrit avec soin l'erreur qui le possède.

A ce triste portrait, connaissez, cher époux,
Quels sont les sentimens qu'Héloïse a pour vous.
J'aime à voir s'augmenter le feu qui me dévore;
Je devrais vous haïr, hélas! je vous adore;
Je ferme à la raison mon oreille et mon cœur,
Et je chéris en vous jusqu'à votre rigueur.
Ne m'aimez plus. Soyez insensible, infidèle;
Imposez-moi le joug d'une absence éternelle;
Condamnez mes transports, réduisez mon amour
A se vaincre, ou du moins à se cacher au jour.
Si ce n'est pas assez, défendez-moi d'écrire;
J'obéis; mais souffrez qu'en secret je soupire;
Laissez-moi, par pitié, mes craintes, mes douleurs,

Laissez-moi vous donner des soupirs et des
pleurs.
Vous n'y consentez pas. Votre austère sagesse
Veut moins dissimuler qu'étouffer ma tendresse.
Je dois vous oublier sans feinte, sans détour;
Vous fermer dans mon cœur le plus faible retour
Imiter votre exemple, et, du ciel pénétrée,
Remplir les saints devoirs où je suis consacrée;
Immoler mon penchant à de plus nobles feux;
Et faire de Dieu seul objet de tous mes vœux.
Je dois n'aimer que lui, ne songer qu'à lui plaire,
Par mes gémissemens désarmer sa colère;
Faible Héloïse! en vain je sens que je le dois;
Mes coupables désirs s'échappent malgré moi.
La raison veut régner, et parle en souveraine;
La faiblesse résiste et triomphe sans peine:
Toujours livrée au trouble, aux regrets, au dépit.
Cent fois en un moment mon cœur se contredit.
Je veux, je ne veux pas; j'hésite, je chancèle;
Quand la grâce m'attire, Abeilard me rappelle;
Et toujours plus puissant, après de vains efforts,
C'est le funeste amour qui cause mes transports.
Soupirs impétueux, cessez de vous contraindre:
Eclatez, mes fureurs, je n'ai plus rien à craindre.
L'ingrat qui vous fait naître a cessé de m'aimer:
Il me fuit, il me craint... Mais puis je l'en blâmer?

Oui, cruel, ta vertu me confond et m'accable.
Coupable, je voudrais que tu fusses coupable.
Quoi! tu m'auras perdue, et je pourrai te voir
Triompher de ma peine et de mon désespoir!
Tranquille, t'applaudir de ton indifférence,
Et peut-être insulter à ma folle constance!
Je ne serai pas seule en butte à tant de maux :
Je prétends à mon tour détruire ton repos,
Te faire partager le trouble de mon âme,
Et toutes les horreurs d'une fatale flamme.
Ne crois plus m'adoucir : le sort en est jeté;
Je ne puis trop punir ton infidélité.
Que n'est-il des tourmens pour venger mon injure
Qui puissent égaler ma peine et ton parjure!
J'épuiserai sur toi tout ce qu'ils ont d'affreux...
Faibles emportemens d'un amour malheureux,
Que vous me servez mal! Ma fureur désarmée
Respecte encor l'ingrat dont mon âme est charmée.
Mon courroux contre lui ne m'offre aucun cours,
Et ce n'est plus qu'aux pleurs qu'Héloïse a recours.

Vivez, cher Abeilard, sans alarmes, sans craintes;

Et bravez de l'amour les frivoles atteintes,
Goûtez d'un saint repos l'éternelle douceur ;
Maître de vos désirs, régnez sur votre cœur.
Du Dieu que vous servez soutenez la querelle :
Signalez pour son nom l'ardeur de votre zèle ;
Formez-lui des élus qui, se réglant sur vous,
Mettent dans son amour le bonheur le plus doux.
Si mon salut vous touche, et si je vous suis chère,
Achevez d'affermir la raison qui m'éclaire.
Je sens que la vertu veut reprendre ses droits :
Aidez une âme faible à pratiquer ses lois.
De ses égaremens mon esprit se dégage.
Mais votre idée encore affaiblit mon courage

Divin attrait des cœurs ! charme victorieux !
Grâce adorable ! enfin tu dessilles mes yeux :
Tu verses dans mon sein la force et la lumière;
A l'amour de mon Dieu tu me rends tout entière.
Tu me fais retrouver l'innocence et la paix :
Tu captives mes sens et remplis mes souhaits.
Seigneur, c'est ta bonté, c'est ta main secourable
Qui ferme sous mes pas cet abîme effroyable :
Sans toi je m'y plongeais ; déjà même l'erreur
A l'endurcissement avait livré mon cœur.
J'étais sourde à ta voix ; et bravant ta colère,
J'étouffais du remords le trouble salutaire ;

Mon aveugle fureur m'occupait nuit et jour,
Et je ne connaissais d'autre Dieu que l'Amour.
Mais qui peut avec toi balancer la victoire ?
Nos forfaits les plus grands font éclater ta gloire ;
Et le cœur le plus dur, quand tu veux l'attendrir,
A tes expressions lui-même vient s'offrir.

HÉLOÏSE.

Fin du tome premier.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce premier volume.

Fin de la table du premier volume.

Imp. de E. Pochard, rue du Pot-de-Fer, n° 14.
à Paris.

378

AUG 3 1 1993

PLEASE DO NOT REMOVE
ARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

NIVERSITY OF TORONTO LIBRARY